

12835

LA

637

COMPAGNE de la JEUNESSE,

OU

ENTRETIENS

D'UNE

INSTITUTRICE AVEC SON ELEVE.

---

TOME SECOND.

---

aux Enfans dans leurs devoirs la source de leurs  
plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'ai-  
mer pour être aimé, de se rendre aimable pour être heureux,  
de se rendre estimable pour être obéi, de s'honorer pour se  
faire honorer!

J. J. ROUSSEAU.

---

A LONDRES:

CHEZ EDWARDS, LIBRAIRE, PALL-MALL.

---

1791.





---

## NEUVIEME ENTRETEN.

---

L'ELEVE.

**M**A chere amie, j'ai l'ame triste ; voulez-vous causer avec moi ?

L'INSTITUTRICE.

Volontiers. Mais, pourquoi êtes-vous triste ? Vous n'avez, ce me semble, que des sujets d'allégresse.

L'ELEVE.

Oui, d'allégresse, joliment. Vous souvenez-vous de ce jour où vous étiez si fâchée contre moi ? Vous pleuriez, vous disiez, que puisque je ne voulais pas être bonne, vous me quitteriez

L'INSTITUTRICE.

J'en ai quelques confuses idées.

L'ÉLÈVE.

Vous êtes bien bonne de ne vous en souvenir que confusément. Vous rappelez-vous aussi que je vous fis des promesses, des promesses solennelles, de me mieux conduire à l'avenir ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, & je vous rendrai la justice de dire, que vous ne m'avez pas donné occasion de vous en rafraichir la mémoire.

L'ÉLÈVE.

Le croirez-vous, ma chère amie ? ce sont ces promesses qui m'affligent. Je crains toujours d'y manquer ; vous m'accuserez de n'avoir pas de courage.

L'INSTITUTRICE.

Il y a déjà quelque tems que vous me les avez faites ; & vous vous en êtes si bien acquittée, que vous devriez à présent être sûre de vous.



L'ELEVE.

Il ne faut, ma chere amie, qu'un moment, un malheureux moment ! Si vous vouliez au moins ne m'accuser que de manquer de réflexion.

L'INSTITUTRICE.

Vous craignez donc de paraître manquer de courage ?

L'ELEVE.

Vous m'avez dit que c'était une preuve de faiblesse, & que rien ne vous donnait plus mauvaise opinion des gens. Vous en aurez de moi une terrible. Tenez, faisons un arrangement ; quand vous me verrez prête à m'oublier, dites-moi seulement ; rappelez-vous le huit d'Avril.

L'INSTITUTRICE.

Vous ne vous oublieriez pas moins ; combien d'époques nous avons eu de cette espèce !

L'ELEVE.

Vous avez raison. Comment ferons-nous ? Ah, ces promesses téméraires !

L'INSTITUTRICE.

Il ne fallait pas me les faire.

L'ELEVE.

Je craignais de vous perdre, & que tout le monde ne fut que je m'étais attiré ce malheur.

L'INSTITUTRICE.

L'opinion du monde vous tient encore bien au cœur, je suis étonnée que vous ne fassiez pas plus d'efforts pour la mériter.

L'ELEVE.

Cela m'étonne aussi, c'est un problème que cela. Vous souriez, ma chère amie ?

L'INSTITUTRICE.

Votre expression me fait sourire ; savez-vous ce que c'est qu'un problème ?

L'ELEVE.

Oh, oui, c'est une question difficile à résoudre.

L'INSTITUTRICE.

Mais d'où cette figure est-elle tirée ?

L'ELEVE.

Me voici en défaut ; dites-moi cela, ma chère amie.

L'INSTITUTRICE.

On appelle problèmes, les questions proposées en Mathématiques ; elles sont difficiles à résoudre,



parceque cette science est très abstraite, qu'elle demande beaucoup de réflexion, du sérieux, & de la solidité dans l'esprit.

L'ELEVE.

Ainsi, ma chere amie, toute question qui exige qu'on y réfléchisse un peu murement, s'appelle au figuré, un problème.

L'INSTITUTRICE.

Justement. Mon explication est peut-être hors de saison ; mais je n'ai pas voulu perdre cette occasion de vous instruire, car je crains toujours que vous ne sentiez pas la valeur de vos expressions.

L'ELEVE.

Cela ne m'arrive que trop souvent. Une autre fois, je vous demanderai ce que c'est que les Mathématiques, mais je suis pressée de revenir à mon sujet ; j'ai une proposition à vous faire, que je crains que vous n'acceptiez pas.

L'INSTITUTRICE.

Qu'elle est-elle ?

L'ELEVE.

La voici.—Je tremble.—Vous en ferez mécontente. Considérez, ma chere amie, que la



crainte seule de manquer à ma parole me la fait faire. Je voudrais que vous me promissiez de m'accorder ce que je vais vous demander.

L'INSTITUTRICE.

Sans savoir ce que c'est ! Cela est impossible, je ne promets rien en aveugle, ainsi il faut absolument que vous couriez les risques d'être refusée.

L'ELEVE.

Eh bien, je voulais vous supplier d'oublier les promesses que je vous ai faites.

L'INSTITUTRICE.

Vous aviez raison d'hésiter ; la proposition est unique. Vous êtes donc disposée à y manquer ?

L'ELEVE.

Oh, non, à beaucoup près. Je suis dans les meilleures dispositions du monde, mais je crains toujours que cela ne dure pas, & il vaut mieux prévenir le mal avant qu'il arrive.

L'INSTITUTRICE.

Si vous vous rétractez ainsi, je ne pourrai jamais compter sur vos promesses.

L'ÉLÈVE.

Quand je serai tout-à-fait changée, dans quelques années par exemple. . . .

L'INSTITUTRICE.

Dans quelques années ! L'assurance est touchante. Et combien d'années vous faut-il ?

L'ÉLÈVE.

Oh, je ne fais, deux ou trois, peut-être.

L'INSTITUTRICE.

Nous en avons encore cinq ou six à vivre ensemble, & vous en demandez deux ou trois pour vous corriger !

L'ÉLÈVE.

Non, pour me rendre parfaite, pour que vous puissiez entièrement compter sur moi.

L'INSTITUTRICE.

Oh, en ce cas-là, ce n'est pas trop, car il y a loin du point où vous êtes à la perfection. Votre proposition m'effraie, je ne vous le dissimule pas.

L'ÉLÈVE.

Pourquoi, elle n'a rien d'effrayant.

## L'INSTITUTRICE.

Elle me présage quelque chose de fâcheux. Nous passons notre vie, moi à former des espérances, vous à les détruire. Quelquefois, je vous trouve une raison qui me charme ; vous écoutez mes conseils, vous semblez en profiter, je regarde mon ouvrage avec complaisance, je m'applaudis, je crois tout fait, & vous choisissez ce moment pour ruiner de fond en comble l'édifice de mon bonheur ; je retombe dans l'abîme, & il faut que je cherche à me frayer une nouvelle route pour en fortir.

## L'ELEVE.

Ma chere amie, ce que vous dites-là me rend encore plus triste. J'ai terriblement envie d'être bonne, mais je ne fais comment m'y prendre. Gardez mes promesses, peut-être serviront-elles de frein à ma méchanceté.

## L'INSTITUTRICE.

J'ai plus de générosité que cela ; vous vous repentez de me les avoir faites, je vous les rends.

L'ELEVE.

Et moi, je rougis d'avoir voulu les retirer, & je ne veux pas les reprendre.

L'INSTITUTRICE.

Savez-vous pourquoi mes leçons perdent de leur effet ?

L'ELEVE.

Non, dites-moi cela.

L'INSTITUTRICE.

C'est que vous ne m'aimez pas.

L'ELEVE.

Comment osez-vous dire cela, méchante ? Vous savez bien que je vous aime à la folie.

L'INSTITUTRICE.

Voilà ce que je voudrais approfondir. Comment se manifeste votre amitié pour moi ?

L'ELEVE.

Je vous embrasse, je vous donne de jolis noms, je vous dis que je vous aime.

L'INSTITUTRICE.

Ces démonstrations sont quelquefois des preuves d'amitié.



L'ELEVE.

Quelquefois ! toujours, je pense.

L'INSTITUTRICE.

Non, pas toujours.

L'ELEVE.

En est-il d'autres ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, sans doute.

L'ELEVE.

Faites les moi connaître.

L'INSTITUTRICE.

Je crains que ce ne soit un ouvrage au-dessus de mes forces. Les preuves d'amitié dont je parle, sont innées si j'ose m'exprimer ainsi ; on les sent bien mieux qu'on ne les définit.

L'ELEVE.

Mais comment manifesteriez vous votre amitié ?

L'INSTITUTRICE.

Si j'avais une amie telle que vous en avez une, qui me remontrât mes fautes, me donnât les moyens d'y remédier, m'avertit sans cesse du péril, la plus grande preuve d'amitié que je pour-



rais lui donner, ferait une entière déférence en ses conseils ; j'écouterais ses rémontrances avec soumission, je lui laisserais lire dans mon cœur, je me ferais un devoir de l'imiter & de m'abandonner à sa conduite. Enfin, je me remettrais absolument entre ses mains, je ne verrais que par ses yeux, & je rougirais d'avoir une seule pensée qu'elle pût désavouer.

L'ELEVE.

Mais si vous ne trouviez pas que cette amie fut digne d'être imitée ?

L'INSTITUTRICE.

Elle ne serait pas mon amie. Je n'accorderai jamais mon estime & ma confiance qu'à ceux que j'en croirai dignes, & dans ce cas, je ne rougirai pas de les prendre pour modèle.

L'ELEVE.

Mais on se trompe quelquefois.

L'INSTITUTRICE.

Que trop souvent, mais ce n'est pas à votre âge qu'on en fait la triste expérience. Si vous m'aimez, & que vous m'imitassiez, j'ai l'amour-propre de croire que vous n'y perdriez pas.

L'ELEVE.

Vous dites que je ne suis pas en état d'en juger.

L'INSTITUTRICE.

Vous avez raison, mais vos parens ont jugé pour vous, ainsi vous n'avez nul droit de me refuser votre estime. Mais j'oublie que vous n'êtes capable que d'une amitié d'enfant, & je vous entretien de celle qui fait les délices des ames sensibles & raisonnables.

L'ELEVE.

Faites-moi connaître celle-là ; je gage que c'est la plus jolie.

L'INSTITUTRICE.

Vous êtes trop jeune pour en sentir les douceurs. Au vrai, je ne fais si je désire que vous la connaissiez, vous pourrez, par cette ignorance, être privée d'un grand plaisir, mais aussi vous vous épargnerez bien des chagrins.

L'ELEVE.

Savez-vous que ce refrain éternel m'impatiente ? Vous vous tirez heureusement d'affaire ? un, "vous êtes trop jeune," me met hors de combat. Vous dites, que vous voulez me rendre l'ame-

sensible, vous me reprochez que je ne suis pas susceptible d'attachement, faites-moi connaître cette amitié dont vous parlez, cela me rendra peut-être l'ame aimante, alors vos vœux seront remplis.

L'INSTITUTRICE.

Il est vrai que je désire que vous ayez de la sensibilité, mais je veux la faire naître par degrés, afin qu'elle en soit plus sincère & plus durable. Cependant pour vous appaiser, je vous promets de reprendre ce sujet le jour que vous aurez quatorze ans.

L'ELEVE.

Ma chere amie, lorsque je réfléchis, & que je compte avec moi-même, cela m'attriste.

L'INSTITUTRICE.

Voilà pourquoi apparemment vous réfléchissez si peu. Mais pourquoi cela vous attriste-t-il ?

L'ELEVE.

Parceque cela me rend mécontente de moi-même. Je ne fais comment cela se fait, lorsque j'examine ma conscience je forme d'excellentes résolutions, & lorsqu'il faut les mettre en pratique, un moment d'humeur vient à la traverse je ne les

exécute pas, ensuite je me repens, & j'en forme d'autres.

L'INSTITUTRICE.

Cela s'appelle passer la moitié de sa vie à faire mal, & l'autre moitié, à s'en repentir.

L'ELEVE.

Exactement. C'est bien bête, n'est-ce pas ?

L'INSTITUTRICE.

Non, il vaut mieux se repentir que se laisser endurcir au mal ; on a du moins l'espoir de se corriger lorsqu'on aura assez de force pour lutter avec ses défauts.

L'ELEVE.

Mais, ma chère amie, je me repens si souvent ! Je suis comme l'écureuil, je cours à ma perte en gémissant, car quelquefois je fais mal avec connaissance de cause, mais sans pouvoir m'en empêcher.

L'INSTITUTRICE.

Qu'a cela de rapport avec un écureuil ?



L'ELEVE.

C'est une jolie histoire que j'ai lu dans le livre de Géographie que vous m'avez prêté. Voulez-vous que je vous la dise ?

L'INSTITUTRICE.

Vous me ferez plaisir. —

L'ELEVE.

Il y a, ma chere amie, en Amérique, une espèce de serpens qui se nourrit d'écureuils. Lorsqu'ils en voient un sur un arbre, ils se couchent au pied, & fixent les yeux sur lui. Le petit animal pousse un cri plaintif, & saute sur une branche au-dessus de celle où il se trouve, redescend ensuite par un autre saut plus bas qu'il n'était d'abord, & ainsi successivement jusqu'aux branches les plus voisines de la terre, desquelles il se précipite avec un cri de douleur sur le serpent, qui n'a cessé de le fixer, & qui tient la gueule ouverte pour l'engloutir.

L'INSTITUTRICE.

Vos histoires ne sont pas si jolies que les miennes ; celle-ci est un peu mélancolique ; au reste, elle est fort bien dite ; votre narration était claire



& succinte ; vous en avez su bannir les mots inutiles, ce qui l'a rendu fort agréable.

L'ELEVE.

Doucement, ma chere amie, autrefois je me ferais rengorgée, & je vous aurais laissé croire que je méritais ces complimens, mais je fais, graces à vos soins, qu'il ne faut pas se parer des plumes du Paon, ainsi je vous avouerai naturellement que j'ai répété cette histoire comme je l'ai apprise, car, toute triste qu'elle est, elle m'a frappée, & s'est gravée dans ma mémoire.

L'INSTITUTRICE.

Et pourquoi vous a-t-elle frappée ?

L'ELEVE.

Parce que je me suis comparée à ce pauvre petit écureuil ; voilà comme je fais, me suis-je dit ; je pousse des cris de douleur presque tous les jours, & cependant, après avoir bien pleuré, m'être faite les plus belles promesses du monde, je cours me précipiter dans la gueule de ce vilain serpent, qui n'attend que le moment où j'aurai fini mes réflexions pour me dévorer.

L'INSTITUTRICE.

Vous êtes fort aimable aujourd'hui, & avec de  
 telles dispositions vous ne devez pas craindre de  
 jamais manquer à vos promesses.

L'ELEVE.

Ma chere amie, j'ai une question à vous faire.

L'INSTITUTRICE.

Dites-moi auparavant ; votre auteur vous a-t-il  
 appris quelle est cette espèce de serpens dont vous  
 parlez.

L'ELEVE.

Oui, mon amie. Ce sont des serpens à son-  
 nettes ainsi appellés, parcequ'ils ont au bout de  
 la queue plusieurs petits grélots qui imitent le  
 bruit des sonnettes ; ils sont assez gros, longs  
 d'environ cinq pieds ; ils ont la langue four-  
 chue, les dents pointues & fort longues. Mon  
 auteur ajoute, qu'on les trouve dans le Pérou, &  
 dans le pays des Amazones ; qu'ils sont fort dan-  
 géreux, mais que le bruit qu'ils font avertis-  
 sant du péril, il n'est pas difficile de s'en ga-  
 rantir.

L'INSTITUTRICE.

A merveille ; voyons présentement votre question.

L'ELEVE.

N'allez pas me remettre à quatorze ans pour y répondre ; il me faut une réponse immédiate.

L'INSTITUTRICE.

Que vous êtes vive ! Je ne fais pas encore de quoi il s'agit.

L'ELEVE.

Oh, c'est que je vous connais. Vous éludez adroitement une question. Croyez-vous que je sois changée depuis que nous vivons sous le même toit ?

L'INSTITUTRICE.

Je crains que vous ne soyez pas en garde contre la vanité.

L'ELEVE.

Non, au contraire cela m'encouragera.

L'INSTITUTRICE.

Eh bien, je vous avouerai que si vous étiez encore la même, il y a longtems que nous n'aurions plus rien de commun ensemble.

L'ELEVE.

Vous me charmez ; ainsi je suis corrigée ; cela est clair. Oh, je ne me sens pas de joie.

L'INSTITUTRICE.

Vous le voyez, la vanité s'empare de vous : je ne le craignais que trop.

L'ELEVE.

Puisqu'il faut tâcher de devenir bonne, ne doit-on pas se réjouir si on réussit ?

L'INSTITUTRICE.

Vous vous croyez donc devenue bonne ? Je ne l'entends pas ainsi. Vous êtes moins méchante, & cela est heureux pour vous, car lorsque j'eus l'honneur de vous connaître, vous n'étiez pas supportable.

L'ELEVE.

Il faut avouer que vous ne dorez pas la pilule.



L'INSTITUTRICE.

Je la dore selon les caractères ; le vôtre n'admet nul tempérament ; il veut la vérité, plus elle est dure, & plus il se sent frappé. Comme vous semblez avoir oublié ce que vous étiez, voulez-vous que je vous fasse votre portrait ?

L'ELEVE.

Je dirais oui, si je ne craignais qu'il ne fut effrayant.

L'INSTITUTRICE.

Il ne sera pas beau ; cependant si la curiosité vous presse, . . . .

L'ELEVE.

Faites-le donc ce vilain portrait.

L'INSTITUTRICE.

Lorsque je fus chargée de votre éducation, vous étiez volontaire au dernier degré ; dure, inhumaine, impolie, égoïste, tranchante, désobeissante, colérique, menteuse, contrariante ; enfin vous aviez tous les défauts, & pas une bonne qualité.



L'ELEVE.

Quel affreux portrait ! Et ces défauts les ai-je encore ?

L'INSTITUTRICE.

Oui ; mais ils ont beaucoup perdu de leur force ; souvent même on découvre de faibles lueurs des qualités qui leur sont opposées. Souvent aussi vous vous repentez d'avoir mal fait, & ce repentir produit toujours quelque changement. Malgré cela, vous êtes encore très éloignée du point où je veux vous amener, car vous connaissez mes intentions.

L'ELEVE.

Oui, vous voulez que je substitue à tous ces vilains défauts les qualités opposées. Vous me les avez nommées cent fois, voyons si je m'en souviens. D'abord, la docilité, la douceur, l'humanité, la politesse. Comment appelle-t-on le contraire de l'égoïsme ?

L'INSTITUTRICE.

Comme il consiste à se dépouiller de toute personnalité, à rapporter tout aux autres & rien à soi,

nous l'appellerons abandon de soi-même, ou si vous l'aimez mieux, impersonnalité.

L'ELEVE.

Ma chere amie, vous me reprochez d'être tranchante, & moi, je ne fais pas ce que c'est.

L'INSTITUTRICE.

C'est être décisive, couper la parole aux gens, donner vos opinions avec importance comme si vous ne pouviez avoir tort. Ce défaut jusqu'à présent n'a blessé personne ; il y a même quelque chose de divertissant à voir un enfant de votre âge sans connaissances, sans instruction, prendre un air capable pour raisonner de ce qu'elle n'entend pas.

L'ELEVE.

Que faut-il substituer à cela ?

L'INSTITUTRICE.

Cette modestie que nous inspire une juste défiance de nos propres lumières. Quand à vous, vous ne sauriez être trop modeste ; vous êtes si jeune, vous savez si peu, vous avez tant de choses à apprendre, tant à faire pour être ce qu'on appelle

ou si une femme accomplie, que le parti du silence & de la réflexion est le seul qui vous convienne.

L'ELEVE.

tran- Voilà un fort méchant parti, il ne me convient point du tout, car j'aime beaucoup à parler, & je hais la réflexion.

L'INSTITUTRICE.

Cependant, vous réfléchissez quelquefois.

L'ELEVE.

gens, e si pré- que âge un nd  
Oui, mais la réflexion ne m'en est pas plus agréable ; ce n'est que par effort de raison que cela m'arrive. Mais continuons notre examen. Je dois aussi ne jamais me mettre en colère ; mais je m'y mets moins que je ne faisais. Vous conviendrez aussi que je ne mens que bien rarement.

L'INSTITUTRICE.

Mais il ne faut jamais mentir. Un seul mensonge suffit pour vous faire généralement mépriser.

L'ELEVE.

Je le fais bien, & voilà pourquoi je ne mens plus guère, car je ne puis me faire à l'idée d'être méprisée. Tenez, je commence à penser comme

vous ; il est doux d'avoir une bonne réputation, quand on la mérite.

L'INSTITUTRICE.

Vous faites bien d'y mettre cette restriction, car il n'y a rien de plus abominable que de s'en faire une par de faux dehors de vertu.

L'ÉLÈVE.

Comme je vous le disais donc, je ne mens jamais à présent de dessein prémédité, mais il m'arrive souvent de ne pas penser à ce que je dis, & alors, je l'avoue à ma honte, je mens encore quelquefois.

L'INSTITUTRICE.

Je vais vous dire pourquoi vous n'en êtes pas déshabituée ; c'est que vous avez un esprit contraignant qui vous empêche d'être de l'avis des autres. Si quelqu'un avance un fait, quelque avoué qu'il soit, vous êtes prête à le contredire ; & comme les gens de bien ne mentent jamais, vous péchez contre la vérité toutes les fois que vous ne vous rendez pas à ce qu'ils avancent.

L'ÉLÈVE.

Tout cela est encore vrai, mais il ne dépend pas de moi de changer tout d'un coup. J'avouerais



même que je suis si méchante, que je trouve quelquefois du plaisir à vous tourmenter.

L'INSTITUTRICE.

Le passetems est agreable ; ne craignez-vous pas que je ne cherche à m'en venger ?

L'ELEVE.

Fi donc, c'est vilain de se venger ; & puis vous pardonnez aisément ce qui n'offense que vous.

L'INSTITUTRICE.

Si, comme vous dites, vous vous plaisez à me tourmenter, ce vous sera par la suite un besoin absolu, vous ne m'aurez pas toujours ; il faut donc commencer à vous priver d'un plaisir, qui vous rendrait insupportable, & qui ferait beaucoup de malheureux.

L'ELEVE.

Qui pourrait en souffrir ?

L'INSTITUTRICE.

Tous ceux qui vous approcheraient. Vous prendriez indifféremment pour objets de votre humeur, vos parens, vos amis, vos domestiques. Ces derniers surtout seraient les plus à plaindre parcequ'ils sont les plus faibles.

L'ELEVE.

Pourquoi sont-ils les plus faibles ?

L'INSTITUTRICE.

Parce qu'ils n'ont que l'alternative de supporter vos caprices & vos humeurs, ou de vous quitter. Comme ils travaillent pour leur subsistence, ils se voient forcés de consulter leur satisfaction moins que leur intérêt ; & s'ils le trouvent chez vous, ils y resteront en vous donnant mille malédictions.

L'ELEVE.

Cela est joli ! moi si je savais cela, je les renverrais.

L'INSTITUTRICE.

Vous en prendriez d'autres qui bientôt penseraient de même. Je ne dirai pas avec Madame de Lambert, qu'il faut regarder les domestiques comme des amis malheureux, leur éducation seul les empêche d'aspirer à ce titre, mais je vous inviterai à vous souvenir, que les hommes sont nés libres & tous égaux, & que le sacrifice que vous font les domestiques de leur liberté, doit vous être un motif plus que suffisant pour les traiter avec bonté, & ne pas en faire les victimes de vos caprices.

L'ELEVE.

Mais pourquoi me reprendre si sévèrement, lorsque je me mets en colère, ou même lorsque j'ai un peu d'humeur ?

L'INSTITUTRICE.

Par les raisons que je viens de vous donner.

L'ELEVE.

De peur que je ne fasse souffrir mes domestiques quand je serai grande ?

L'INSTITUTRICE.

De peur que vous ne vous accoutumiez à la tyrannie à laquelle vous n'avez malheureusement que trop de penchant. Comme vous ne me quittez pas d'un instant, & que vous n'avez affaire qu'à moi, si vous me parlez impérieusement, si vous me répondez avec impolitesse, & que j'aie la faiblesse de le souffrir, que deviendrez-vous lorsque vous m'aurez perdu ? Vous chercherez d'autres victimes de vos humeurs, & vous reconnaîtrez après bien des mortifications, qu'on aurait dû vous accoutumer dès l'enfance, à la complaisance & aux égards qui vous seront nécessaires pour vivre dans le monde.

L'ELEVE.

Vous avez encore raison. Mais, dites-moi de bonne foi, dans nos petites querelles, croyez-vous n'avoir jamais tort ?

L'INSTITUTRICE.

Vous avez envie de me surprendre, car vous me faites souvent cette question. Je suis loin de croire que j'aie raison en tout, mais mon motif est bon ; & quand à ma conduite, je la soumets au jugement des personnes éclairées. Vous, qui êtes juge & partie, ne seriez que trop disposée à me condamner, ainsi je me garderai bien de plaider ma cause à votre tribunal.

L'ELEVE.

Je vous jugerais avec sévérité je vous en avertis, quoiqu'il faut avouer que souvent je vous fais gré de ce que vous faites pour moi, & je ne doute nullement, que lorsque vous aurez achevé ma conversion, je ne me fasse un plaisir de reconnaître que si je possède quelques vertus, c'est à vos bontés que j'en suis redevable.



L'INSTITUTRICE.

Pas tout à fait, car j'aime à me flatter que le germe en est en vous, & que je ne fais que le développer.

L'ELEVE.

Vous êtes bien bonne, ma chere amie ; je ne vous ai que trop souvent prouvée qu'elles n'étaient pas nées en moi ces vertus, mais un jour viendra où je ferai consister ma gloire & mon bonheur à les mettre en pratique.

L'INSTITUTRICE.

Croyez, ma chere enfant, que ce jour heureux fera l'époque de ma félicité.

L'ELEVE.

Ma chere amie, vous n'avez pas répondu clairement à ma question. Vous l'avez en partie éludée en faisant de moi un portrait affreux. Dites moi sans ambiguité, s'il n'a pas beaucoup, beaucoup perdu de sa ressemblance. Je vous en conjure pour me consoler.

L'INSTITUTRICE.

Dussé-je me faire un tort infini, je suis forcée de convenir que vous n'êtes pas reconnaissable. Je

sens que je vous gêne, & que je me prépare bien des tourmens, car jusqu'ici les louanges n'ont servi qu'à nourrir votre vanité, mais je ne fais pas mentir, & si je ne puis éluder une question, il faut alors que la vérité se manifeste.

L'ELEVE.

Et c'est la vérité ! Ma chere amie que je vous embrasse. Je ne me sens pas de joie. Est-il bien possible !

L'INSTITUTRICE.

Très possible.

L'ELEVE.

Croyez-vous que je pourrai un jour être parfaite ? Digne d'être votre amie ? Il y a si longtemps que j'aspire à ce titre !

L'INSTITUTRICE.

Cet empressement m'est on ne peut plus flatteur ; je sens que vous me devenez plus chere de jour en jour.

L'ELEVE.

Ma chere amie ! Comment avez-vous dit cela ?

L'INSTITUTRICE.

Que vous me deveniez plus chere de jour en jour.

L'ELEVE.

Savez-vous bien que je suis comme une folle ? Vous ne m'en avez jamais tant dit. Vous me ferez mourir de joie. Vous m'êtes chere ! Que c'est joli ? Répétez moi cela, ma chere amie, je vous en conjure.

L'INSTITUTRICE.

Volontiers ; je suis charmée que cette expression vous plaise, c'est une preuve que je vous suis chere aussi.

L'ELEVE.

Oh très chere, je vous assure. Oh bien, tenez, je m'en vais vous dire. J'ai deviné que vous m'aimiez ; bien souvent je m'en suis apperçue.

L'INSTITUTRICE.

Comment avez-vous découvert cela ?

L'ELEVE.

Oh ! de mille manières. Par exemple, presque tous les soirs avant de vous mettre au lit vous me regardez ; vous croyez que je dors, & quelquefois

il n'en est rien, quoique j'aie les yeux fermés. Eh bien donc, quand je ne dors pas, je vous entends dire, la pauvre enfant, je l'aime, & puis vous me regardez, vous m'embrassez, & moi, je suis si contente ! mais je n'ose souffler de peur de me trahir, & que vous ne soyez fâchée de m'avoir embrassé. Et puis, tenez, ce jour mémorable où vous étiez poussée à bout, où vous disiez que vous vouliez me quitter, & mille autres choses qui me font frissonner quand j'y pense, je faisais réflexion en vous voyant pleurer, qu'il fallait que vous m'aimâssiez, autrement vous ne seriez pas si chagrine. Voilà ce qui s'appelle de la pénétration !

#### L'INSTITUTRICE.

Oui, & ce qui ne m'étonne pas moins, c'est comment vous pouvez découvrir que je vous regarde lorsque vous avez les yeux fermés. Si vous n'aviez pas répété cette sentence, vous me regardez, j'en aurais conclu que vous ne l'aviez dit que par méprise, mais cette répétition ne me laisse aucun doute, & je dois vous féliciter d'avoir la vue si perçante.



## L'ELEVE.

VouZ avez un air fin qui me dit que vous vous moquez de moi, mais je vais vous prouver ma jolie railleuse que je puis vous voir les yeux fermés. Raison démonstrative comme dit Monsieur Jourdain. N'est-il pas vrai que lorsque je vous entends vous approcher de mon lit, que vous y restez quelques instans j'en puis conclure que vous me regardez, afin de vous assurer si tout est bien comme vous dites quelquefois ? Je vous vois par les yeux de l'imagination, & souvent aussi j'entreouvre les paupières tout doucement, & comme vous n'osez approcher la lumière, de crainte de m'éveiller, je vous regarde en toute assurance, persuadée que vous ne verrez pas mes clignotemens. Eh bien, fine mouche, ma raison démonstrative n'est-elle pas excellente ? Riez donc à présent.

## L'INSTITUTRICE.

Je me rends, & je vous avouerai de plus que vous ne vous êtes pas trompée dans vos conjectures.

L'ÉLÈVE.

Vous m'aimez ?

L'INSTITUTRICE.

Comme si vous étiez ma fille, je ne mets nulles bornes à ma tendresse ; votre intérêt, votre bonheur, votre satisfaction font mes guides. Mon attention s'étend sur les choses les plus minutieuses. Récompensez donc, ma chère amie, l'attachement inviolable que je vous ai voué, par une confiance illimitée ; regardez-moi comme une seconde mère, aidez-moi à vous rendre digne de vos estimables parens, & rendez-moi par le succès la plus heureuse de toutes les femmes.

L'ÉLÈVE.

Ma chère amie, je ne pleure pas de colère au moins, il est vrai que je ne puis m'empêcher de pleurer ; je sens même que plus mes larmes coulent, & plus je suis heureuse. D'où vient cela ?

L'INSTITUTRICE.

Cela vient d'un sentiment délicieux qui augmente mon bonheur avec mes espérances, mais que je me garderai bien cependant d'épuiser.

C'est pourquoi, embrassez moi, séchez vos larmes, & mettons fin à un entretien fatigant pour toutes les deux.

L'ELEVE.

Pour me punir d'avoir pleuré ?

L'INSTITUTRICE.

Non, non ; pour nous reposer ; & ne vous souvenez-vous pas que lorsque j'ai passé un jour sans étudier, vous me reprochez de n'avoir pas fait mon devoir.

L'ELEVE.

Oh ! c'est pour rire, & seulement parceque vous le regardez comme tel. Quand à moi, je vous en dispenserais volontiers. Qu'avez-vous besoin de tant lire ? N'êtes-vous pas assez savante ?

L'INSTITUTRICE.

Je ne suis point savante mais j'étudierais toute ma vie que je ne ferais jamais assez instruite.

L'ELEVE.

Ah, oui, je me suis trompée de mot ; c'est instruite que je devais dire ; nous autres pauvres femmes, on ne nous permet pas d'être savantes. Voyons, qu'alliez vous lire. Sur l'Education ! Tenez, ma chere amie, voulez-vous me faire un plaisir ? mettez l'éducation dans votre poche, & jouez avec moi.

L'INSTITUTRICE.

Jouer ! cela ne m'est guère possible.

L'ELEVE.

Je lis dans vos yeux que vous voulez-vous faire prier. Ma chere amie, ma petite amie, ma seconde mere, je vous en supplie, pour, obliger votre enfant !

L'INSTITUTRICE.

Il n'y a pas moyen de résister à de si pressantes & de si aimables sollicitations. A quoi jouerons-nous ?

L'ELEVE.

Au Voyageur.



## L'INSTITUTRICE.

Je le veux bien ; à condition que vous ne ferez pas comme la dernière fois, & que vous me direz dans quel Royaume, & quelle Province, est située chaque Ville par où vous passerez.

## L'ÉLÈVE.

Je vous le promets ; & j'y ajouterai même, si vous voulez, les degrés de longitude & de latitude. Une table ; des chaïses. Venez vite, tout est prêt. A moi le dez. Nous partons ; Fouëtte Cocher. Six, deux, huit. Nous allons faire bien du chemin sans nous fatiguer.

Illustration.

Je le veux bien ; à condition que vous ne ferez  
pas comme le digne fils, & que vous ne direz  
pas que le Royaume de France est une Province, et que  
le Roi est le Seigneur de la Province.

Illustration.

Je vous le promets ; & j'y ajouterais même  
vous ferez, les degrés de la grande échelle  
de la science, les degrés de la sagesse, les  
degrés de la vertu. A mesure que vous passerez  
de l'un à l'autre, vous serez plus sage, plus  
vertueux, plus sage, plus vertueux.

DIXIEME ENTRETIEN.

L'ELEVE.

MA chere amie, vous voilà de retour ? J'en suis charmée. J'ai été bien bonne pendant votre absence.

L'INSTITUTRICE.

Embrassons-nous en ce cas. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vues. Vos maîtres ont donc été contents de vous ?

L'ELEVE.

Oh ! demandez à ma mère. Elle vous dira que j'ai dansé comme un Ange, & joué du clavecin à ravir. J'ai eu même beaucoup de tems de reste, & cette circonstance doit vous prouver que j'ai été attentive, & que je n'ai pas fait mes leçons mollement. Savez-vous à quoi j'ai employé les momens de loisir que m'a procuré ma bonne volonté ?

L'INSTITUTRICE.

Je le devine aisément ; à ne rien faire.

L'ELEVE.

Il vaut mieux ne rien faire, que de faire des riens, dit Monsieur de Wailli ; mais, ma belle calomniatrice, si je vous prouve votre injustice, que direz-vous ?

L'INSTITUTRICE.

Je vous demanderai pardon.

L'ELEVE.

Humiliez-vous, superbe, & regardez ce papier.

L'INSTITUTRICE.

C'est une lettre.

L'ELEVE.

Oui, devinez pour qui elle est.

L'INSTITUTRICE.

Pour vous, je suppose.

L'ELEVE.

Bon, pour moi ; je ne m'aime pas au point de m'écrire des lettres.

L'INSTITUTRICE.

J'ignorais que ce fut vous qui l'eussiez écrite.



L'ELEVE.

Elle est pour vous.

L'INSTITUTRICE.

Pour moi ! Vous m'avez écrit !

L'ELEVE.

Oui ; ne vous souvenez-vous pas qu'il a bien longtems que je vous en demandai la permission ?

L'INSTITUTRICE.

Je l'avais oublié ! Mais je croyais vous avoir fait comprendre que les lettres n'étaient, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'un supplément à l'absence.

L'ELEVE.

Eh bien, pouvais-je choisir un moment plus favorable ? Vous sortez sans moi, contre votre ordinaire, & vous êtes deux mortelles heures dehors ! Songez donc, ma chere amie, deux heures ! C'est comme qui dirait deux siècles.

L'INSTITUTRICE.

Comment donc ; vous êtes d'une humeur fort obligeante.

L'ELEVE.

Je suis toujours comme cela, quand je suis contente de moi.

L'INSTITUTRICE.

Si vous l'étiez toujours, que nous serions heureuses l'une & l'autre !

L'ELEVE.

Nous le ferons, cela viendra. En attendant, lisez ma lettre.

L'INSTITUTRICE.

Volontiers. Lirai-je haut ?

L'ELEVE.

Comme il vous plaira.

L'INSTITUTRICE.

“ Ma chere amie, je vous écris ces lignes. ” —  
Le style ne m'en parait pas distingué. Je vous écris ces lignes : cela s'annonce mal.

L'ELEVE.

Pourquoi ! J'ai vu des lettres commencer de cette sorte.

L'INSTITUTRICE.

Elles n'étaient pas des gens fort distingués.

L'ELEVE.

Comment savez-vous cela ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque leur style, ainsi que leur langage, est différent de celui des gens du commun.

L'ELEVE.

Différent ! Voyons si je comprends cela. Parcequ'ils ont étudié les principes, & qu'ils se conforment aux règles de la Grammaire ?

L'INSTITUTRICE.

Sans doute ; & ces règles leur apprennent à bannir du discours tout mot dur, grossier, bas, ou triviale, & toute sentence commune ou inutile.

"Je vous écris ces lignes ;" est superflu, car il est clair que vous m'avez écrit puisque j'ai votre lettre dans les mains, & il est bas, parcequ'il n'y a que les personnes sans éducation qui en fassent usage. Mais de qui étaient les lettres que vous avez vues ?

L'ELEVE.

Elles vous étaient adressées.

L'INSTITUTRICE.

A moi !

## L'ELEVE.

A vous-même. Ne vous souvenez plus de celles que vous reçûtes, il y a quatre ans de cette jolie Polognaïse qui vous avait prise en amitié ? Ce n'était pourtant pas une femme du commun. Elle était, si je m'en souviens, Demoiselle de compagnie d'une Princesse, & allait épouser un Capitaine des Gardes du Roi de Pologne.

## L'INSTITUTRICE.

Vous souvient il aussi que je vous ai dit qu'elle ne savait pas assez le Français pour l'écrire, & que ayant, comme vous, la manie des lettres, elle avait fait écrire celles-ci par sa femme de chambre.

## L'ELEVE.

Ainsi au lieu d'une correspondance avec Mademoiselle . . . . ah, c'est drôle, j'ai oublié son nom ! Un nom baroque, qui finissait en ka ?

## L'INSTITUTRICE.

Son nom ne change rien à la circonstance, c'était avec sa femme de chambre, & je vous les ai montrées pour vous amuser, & non pour vous servir de modèle.



## L'ELEVE.

Je ne m'étonne plus, si vous vous lassâtes sitôt d'une telle correspondance. Mais achevez de lire ma lettre, peut-être que la fin est meilleure que le commencement.

## L'INSTITUTRICE.

“ Je vous écris ces lignes, pour vous faire savoir  
 “ que tous mes maîtres ont été contents de  
 “ moi, & que j'ai été si douce & si docile, qu'il  
 “ n'y a pas de complimens que je n'aie reçu.  
 “ Ma mere, surtout, a été enchantée de moi. Je  
 “ vois arriver à grands pas le moment heureux  
 “ où vous devez m'accorder votre amitié sans ré-  
 “ serve. Ah! ma chere amie, cette idée fait  
 “ mon bonheur.” Sans réserve! “ Sentez-vous la  
 “ force de ces mots?” (Voilà un stile bien  
 élevé qui ne s'accorde guère avec le commence-  
 ment.) “ Songez qu'alors, vous ne devez plus  
 “ avoir rien de caché pour moi ; que vous me  
 “ ferez part de vos plus secretes pensées, &, qu'en-  
 “ fin, je dois partager tous vos plaisirs,” (& pour-  
 quoi pas aussi mes peines). “ Oh! ma chere  
 “ amie, que je suis heureuse! La joie me transf-

“ porte au point que je ne fais ce que je dis.”—  
Il y paraît.—“ Mon Dieu, que je vais parler.”—  
Voilà le nœud.—“ Et puis, quel plaisir d'être la  
“ confidente de quelqu'un. Ah, ma très chère  
“ amie, je vous aime bien, mais je vous aimerai  
“ encore bien davantage, quand je saurai tout ce  
“ qui se passe dans votre cœur. Songez que le  
“ jour où j'aurai douze ans, je me prépare à vous  
“ forcer de tenir votre promesse ; jusqu'à ce mo-  
“ ment je me dis avec sincérité,

“ Votre très humble

“ & très obéissante

“ ELEVE.”

L'ELEVE.

Eh bien, comment aimez-vous cette lettre ?

L'INSTITUTRICE.

Si ce n'était votre coup d'essai, je dirai que ce  
n'est pas un chef-d'œuvre.

L'ELEVE.

Pas un chef-d'œuvre ? Qu'y trouvez-vous à redire ?

L'INSTITUTRICE.

Votre question me montre que vous y avez mis plus de prétentions que je ne croyais, cette découverte me fait plaisir, car je craignais de vous faire de la peine, & de vous décourager en vous en disant mon sentiment. Sans parler des fautes d'ortographe, je vous avouerai naturellement que je n'en aime pas le stile.

L'ELEVE.

Par quelle raison ?

L'INSTITUTRICE.

Parce qu'il n'a pas la simplicité, la naïveté de votre âge, & qu'il est clair que vous avez voulu y mettre de l'esprit, & du sentiment. Il y a quelques traits assez bons, mais on sent aisément qu'ils ne partent que de la tête, que votre cœur était froid, & fermé à ses mêmes sentimens dont vous cherchiez en vain à vous parer.

L'ELEVE.

Vous n'appellez pas cela une critique sévère. En voilà assez pour déconcerter la personne la plus enchantée de son mérite.

L'INSTITUTRICE.

Si je vous eusse vu moins contente du vôtre j'aurais certainement ménagé votre sensibilité, mais votre amour propre méritait cette petite mortification.

L'ELEVE.

Je vous entends ; ce que vous en avez dit n'était que pour humilier mon amour propre.

L'INSTITUTRICE.

Non, c'était mon sentiment, sans fard, sans détour, & je suis bien persuadée que ce sera celui de tout le monde. Je montrerai cette lettre à qui vous voudrez, & nous verrons s'il y a une seule personne qui ne soit pas de mon avis.

L'ELEVE.

Non, je vous en conjure ne la montrez pas, je me tiens pour condamnée, très condamnée, & sans le moindre appel.



## L'INSTITUTRICE.

Voulez-vous me permettre encore une observation ?

## L'ELEVE.

Je n'aime guère vos observations, mais voyons toujours celle-ci.

## L'INSTITUTRICE.

C'est qu'il me semble que les oh ! & les ah ! dont votre lettre est remplie, n'y jouent pas un très beau rôle.

## L'ELEVE.

Mais je les vois sans cesse figurer dans les livres.

## L'INSTITUTRICE.

Cela est vrai, mais dans un stile un peu élevé, sentimental, ou romanesque, or il faut éviter, autant qu'il est possible, la réputation de femme romanesque ; & si on l'était réellement & par caractère, ne le laisser voir qu'à ses amis particuliers, car il n'y a qu'eux qui excusent nos faiblesses.

## L'ELEVE.

Moi, je ne fais pas trop bien ce que c'est que d'être romanesque.

L'INSTITUTRICE.

Cela m'étonne, vous m'avez si souvent reproché de l'être.

L'ELEVE.

C'est, ma chere amie, que je l'avais entendu dire à d'autres, & que je suis bien aise de saisir l'occasion de vous reprocher quelque léger défaut ; elle ne se présente pas tous les jours, mais je n'en fais pas plus pour cela ce que ce mot signifie,

L'INSTITUTRICE.

Permettez que pour votre bonheur, je me dispense de vous l'expliquer.

L'ELEVE.

Non, il faut que je sache ce que c'est. Si c'est bien sot, la connaissance que j'en aurai me préservera du danger de le devenir.

L'INSTITUTRICE.

Le romanesque est une certaine chaleur de sentimens qui nous porte à tout voir & à tout saisir avec force, à agir d'une manière exaltée en tout ce que nous entreprenons, à porter l'estime & l'amitié au plus haut degré de perfection ; enfin à

prendre pour modèle les romans du tems passé  
plutôt que les sentimens de notre siècle.

L'ELEVE.

Mais c'est joli, pourquoi s'en moque-t-on ?

L'INSTITUTRICE.

Parce que cela n'est plus ordinaire ; & l'on accuse d'affectation ceux qui en montrent encore de faibles lueurs. —

L'ELEVE.

Mais pourquoi les accuser d'affectation ? Voilà ce que je ne comprends pas.

L'INSTITUTRICE.

Parcequ'il y a des personnes qui, avec une imagination vive, mais un cœur froid, vantent les douceurs de l'amitié, de la sensibilité, de plusieurs autres sentimens dont elles ne connaissent que les noms, avec une chaleur qui n'a rien de naturel, & qui conséquemment ne trompe personne. Or comme rarement le vulgaire prend la peine de juger du mérite, il se donne encore moins celle de juger les sentimens particuliers, & il range indifféremment dans la même classe ceux qui sont romanesques par air, & ceux qui nés avec une ame

élevée, & un cœur tendre, sont capable de recevoir les plus vives impressions.

L'ELEVE.

Ainsi donc si on était né romanesque, il faudrait bien se garder de le faire paraître ?

L'INSTITUTRICE.

Il faudrait faire plus ; il faudrait se vaincre.

L'ELEVE.

Ah, cela par exemple, ne me paraît nullement nécessaire.

L'INSTITUTRICE.

Mais cela ne l'est pas moins. Une personne douée d'un caractère tranquille qui pense, aime, agit, avec méthode, & ignore ce que c'est que cette amitié, ces élans de l'ame que l'on appelle romanesques, est aussi heureuse qu'on peut l'être dans ce monde.

L'ELEVE.

Oui, elle jouit d'un plaissant bonheur, il faut l'avouer.

L'INSTITUTRICE.

S'il n'est pas vif, il est du moins permanent. Une personne de ce caractère voit tout avec indif-



férence ; rien ne la trouble, rien ne l'émeut ; ce qui fait événement pour les ames vives n'attire pas même son attention ; elle considère avec étonnement les nuâges qui obscurcissent les jours des autres, & les siens sont d'une sérénité inaltérable.

L'ELEVE.

Je n'aimerais guère une amie de ce genre.

L'INSTITUTRICE.

Ma chere enfant, le tems des Pilade & des Pirithoüs n'est plus ; les gens d'à présent pensent différemment que ceux d'autrefois ; autres tems, autres mœurs, autres idées ; nous vivons dans ce siècle, & nous devons nous conformer, du moins en apparence, aux opinions reçues, surtout quand elles ne blessent pas nos principes.

L'ELEVE.

Mais se conformer en apparence, c'est tromper, & c'est mal de tromper, vous me l'avez toujours dit.

L'INSTITUTRICE.

Je vous le répète encore ; mais si vous étiez née avec une de ces ames que l'on appelle romantiques, ce que je regarderais comme un mal-

heur, il faudrait éviter de faire parade de vos sentimens. Ce ne serait pas tromper que de les renfermer au fond de votre cœur.

L'ELEVE.

Mais si on venait à les pénétrer, faudrait-il alors que je les niasse ?

L'INSTITUTRICE.

Non, sans doute. Il faudrait les avouer hautement ; si vous y étiez attachée, les défendre avec force, mais sans aigreur, sans morgue, sans pédanterie, surtout sans insulter à ceux des autres, car souvent on ne nous juge sévèrement, que parce que nous nous permettons de décider avec autorité, & que nous condamnons dans les autres ce qui quelquefois nous caractérise, & dont nous nous faisons un mérite.

L'ELEVE.

Ainsi vous n'êtes pas contente de ma lettre ?

L'INSTITUTRICE.

Non, le stile en est forcé, tend à l'esprit, & il n'y a rien qui parle au cœur. Avouez que vous avez voulu faire un chef-d'œuvre, quelque chose qui méritât de l'admiration, & que vous croyez avoir réussi.

L'ELEVE.

Mais . . ma chere-amie . . . . j'inventais ;  
cela est difficile d'inventer.

L'INSTITUTRICE.

Comme les lettres sont un supplément à la conversation, je croyais que si l'on parlait bien, on devait nécessairement écrire de même.

L'ELEVE.

Vous ne m'entendez pas. N'ayant rien de particulier à vous dire, j'ai été obligée de travailler ma lettre, car je voulais qu'elle fut bien jolie, bien jolie.

L'INSTITUTRICE.

Les pensées venant avec difficulté, je conçois que le travail a dû vous être pénible. Mais pour vous prouver qu'on peut très bien écrire sur des riens, je veux vous montrer une lettre d'une jeune demoiselle que vous connaissez, à l'éducation de laquelle j'ai eu l'honneur de présider, que j'ai la satisfaction de voir faire les délices de ses parens, & qui est un objet d'estime pour ses amis particuliers, & pour la société en général.

L'ÉLÈVE.

On devine aisément de qui vous voulez parler, votre enthousiasme la fait assez connaître. Mais je n'ai pas autant d'esprit qu'elle, vous savez cela, ainsi il faut avoir de l'indulgence.

L'INSTITUTRICE.

Oh, puisque vous renoncez à vos prétensions, & que vous implorez ma clémence, je me laisse attendrir, & je vous dirai même pour vous encourager, que je ne désespère pas de vous voir un jour aussi accomplie qu'elle.

L'ÉLÈVE.

Aussi accomplie qu'elle !

L'INSTITUTRICE.

Oui. Vous n'avez pas moins d'esprit, mais moins d'application ; vous n'avez pas les connaissances qu'elle avait à votre âge. Cependant si vous vouliez mettre à profit les années qui nous restent, vous acquéreriez ce qui vous manque, alors vous pourriez aller de pair avec elle, quoiqu'en y réfléchissant plus attentivement, je crains que vous n'ayez jamais deux qualités qu'elle possède dans le degré le plus éminent.



L'ÉLÈVE.

Qu'elles sont ces qualités ?

L'INSTITUTRICE.

La douceur & la modestie.

L'ÉLÈVE.

Cela sera difficile, car je ne suis pas douce, mais j'ignorais que je ne fusse pas modeste ; cela est laid de manquer de modestie.

L'INSTITUTRICE.

Vous ne pouvez ignorer, ma chère amie, que je ne veux pas parler de cette modestie qui fait l'appanage de notre sexe, & qui est née avec nous, j'entends celle qui nous apprend à nous défier de nos lumières, & qui nous fait écouter avec déférence & attention ceux à qui l'expérience donne sur nous un avantage réel. C'est une vieille querelle que nous avons ensemble, cependant j'ai lieu de croire que vous vous corrigerez de ce défaut comme vous avez fait de quelques autres. Je n'aime pas que vous feigniez de ne me pas comprendre.

L'ÉLÈVE.

C'est, ma chère amie, que je n'aime pas convenir que j'ai de l'amour propre ; & je me tire d'affaire

en prétendant ne pas vous comprendre. Ainsi vous convenez que je me suis corrigée de quelques uns de mes défauts ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, mais vous en aviez tant qu'il reste encore bien de l'ouvrage à faire.

L'ELEVE.

Que vous êtes malicieuse ! Il faut l'avouer lors que je crois vous prendre par surprise, vous vous sauvez avec une adresse qui me déconcerte toujours.

L'INSTITUTRICE.

C'est que cette espèce de triomphe que vous semblez vous préparer n'est pas de mon gout, en ce qu'il est une suite de la confiance que je vous reproche ; & je conviendrai avec vous que je me fais un plaisir d'humilier un tel sentiment.

L'ELEVE.

Ma chere amie, à quel âge espérez vous que je serai raisonnable ?

L'INSTITUTRICE.

A peu près . . . . . douze ans. Je me propose de vous traiter entièrement comme mon amie, lorsque vous aurez atteint cet âge. Mais, pourquoi me faire cette question, vous qui attendez douze ans avec tant d'impatience, & qui vous promettez de tant parler à cette époque ?

L'ELEVE.

C'est que . . . . . Pourquoi ne serais-je pas votre amie à présent ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque l'amitié dont je parle n'a rien de compatible avec la sévérité dont je suis trop souvent obligée de faire usage.

L'ELEVE.

Ainsi, vous ne m'êtes sévère, que parceque vous ne m'aimez pas ?

L'INSTITUTRICE.

Au contraire, c'est parceque je vous aime, mais je vous aime comme une enfant qu'il faut absolument contrarier pour son bien, & alors je vous aimerai comme ma compagne, l'amie de mon cœur, un être égal à moi, supérieur peut-être.

L'ELEVE.

Ma chere amie, je me trouverais trop heureuse de vous ressembler, je me croirais parfaite. Mais si vous étiez encore obligée d'être sévère ?

L'INSTITUTRICE.

Je renoncerais alors à l'honneur de présider à votre éducation, car je rougirais de mettre à cet age aucune différence entre vous & moi. Vous aurez encore besoin d'avis, la personne la plus parfaite est dans ce cas, mais je vous prononce incorrigible si la sévérité est alors nécessaire.

L'ELEVE.

Mais jusqu'à ce tems le terme est court.

L'INSTITUTRICE.

Il faut donc redoubler d'efforts, afin de nous éviter la honte, moi de vous quitter avant d'avoir amené ma barque à bon port, vous de me forcer à vous abandonner.

L'ELEVE.

Cela ferait trop humiliant pour moi. Non, ma chere amie, non ; nous ne nous quitterons pas, c'est moi qui vous le dis ; je serai une seconde favorite, j'en ai l'heureux pressentiment ; Oh, si



j'avais pu supplanter ce prodige de perfection dont vous êtes si glorieuse ! Mais cela est impossible, je serai trop heureuse d'occuper le second rang dans votre estime, puisqu'une autre s'est déjà emparée du premier. Cependant le tems se passe, & j'ai encore mille chose à savoir. D'abord, je vais déchirer ma lettre.

L'INSTITUTRICE.

Pourquoi.

L'ELEVE.

Elle est fotte, j'en ai honte.

L'INSTITUTRICE.

Non gardez-la ; dans un an ou deux nous travaillerons sur ce sujet. Je vous écrirai, vous me répondrez, je corrigerai vos lettres, & je vous formerai de cette sorte au stile epistolaire. Si vous avez encore cette lettre nous la comparerons, & nous jugerons de vos progrès.

L'ELEVE.

Cela fera délicieux. Voilà comme vous faisiez avec votre amie ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, & j'avais quelquefois la satisfaction de voir que ses lettres surpassaient les miennes.

L'ELEVE.

Ah, ah ! je vous y prends, vous flattez quand vous croyez qu'on ne vous observe pas. Je n'ajoute point du tout foi à ce que vous venez de dire.

L'INSTITUTRICE.

Grand merci du compliment. Ignorez-vous que flatter c'est mentir.

L'ELEVE.

On ment quelquefois pour faire plaisir à ses amis. Tenez, si quelqu'un vous demande comment vous trouvez qu'il parle Français, vous répondrez sans hésitation, on ne peut pas mieux, & vous rirez en secret de celui qui aura pu croire un mensonge aussi grossier.

L'INSTITUTRICE.

Il faut avouer que vous ne ménagez pas vos termes. M'avez-vous jamais entendu dire cela ?

L'ELEVE.

Pas précisément ; mais il y a des gens qui parlent si mal, & à qui vous montrez tant d'indulgence, que je présume que vous vous réservez le plaisir de vous moquer d'eux en secret. Allons, ma chere amie, mettez la main à la conscience, avouez que votre amitié vous aveugle, & que dans ce moment elle vous a fait un peu exagérer.

L'INSTITUTRICE.

J'espère que mon attachement pour mes amis ne bannira jamais de mon cœur l'amour de la vérité ; il est vrai que je me suis mal expliquée. Si je ne me fusse donnée plus de peine, mes lettres auraient été meilleures que les siennes, mais mon style était négligé, parce que je n'avais en vue que de lui donner des idées, & que j'écrivais à la hâte, & dans des momens dérobés au sommeil ou à l'étude.

L'ELEVE.

Me voilà satisfaite sur ce point. Mais ces petits complimens que vous faites à des gens qui, selon

moi, ne le méritent guères, cela me tient au cœur ; comment vous tirerez-vous de là ?

L'INSTITUTRICE.

Très aisément. Ces complimens sont dictés par les circonstances. Il est des personnes qui s'efforcent de parler Français pour m'obliger, ou pour s'instruire. Les premiers m'inspirent de la reconnaissance, les seconds de l'intérêt. Les uns & les autres méritent de l'encouragement. Le compliment que je leur fais les flatte sans les séduire. Quand je dis à un étranger qu'il parle bien, je suis comme ce Prédicateur qui sur ce qu'un homme contrefait se plaignait à lui, & murmurait contre la Providence—Mon ami, lui dit-il, bénissez votre sort & cessez ces murmures, vous êtes très bien fait pour un bossu.

L'ELEVE.

Cela est drôle ; mais je vous comprends. Un étranger, s'il est modeste, ne prend pas votre compliment dans toute son étendue, mais s'il est vain comme moi, par exemple, & s'il n'a ouvert la bouche que pour se faire admirer ?



## L'INSTITUTRICE.

Si je m'en apperçois, je me garde de lui dire rien de flatteur ; j'évite même, autant qu'il est possible, d'en faire naître l'occasion. Mais notre lettre nous la perdrons de vue.

## L'ÉLÈVE.

J'y pense très fort ainsi qu'à mille questions que j'ai encore à vous faire.

## L'INSTITUTRICE.

Je ne fais si j'aurais le tems d'y répondre. Pour l'intelligence de ma lettre, vous saurez qu'elle est supposée écrite à une jeune personne, mariée depuis peu à un homme peu aimable, mais d'une haute naissance, & que vient d'être nommé au Gouvernement d'Alsace : Maintenant là voici.

“ Nous restâmes à Blois, ma chere amie, jusqu'au vingt-six du mois passé, d'où nous retournâmes sur nos pas pour aller à Orléans, où nous n'avions pas pu nous arrêter, des affaires indispensables, appelant mon père à Blois. Cette ville est très belle, & très ancienne. Pour Orléans, qui est aussi une très belle ville, vous en verrez la description dans mon jour-

nal. Nous n'y passâmes que deux jours, & de là nous continuâmes notre chemin sur la Loire jusqu'à Tours, où nous ne restâmes que trois heures, & nous rentrâmes dans notre bateau pour aller jusqu'à Saumur, d'où je vous écris. Nous resterons ici quelque jours, pour attendre nos voitures & nos gens, qui vont encore moins vite sur terre que nous n'avons été sur l'eau. Les bords de la Loire sont charmans. Mille cabanes & maisons de plaisance dispersées de tous côtés, enchantent la vue par leur diversité agréable. Je n'ai pas le tems de vous faire dans mes lettres un detail circonstancié, mais vous lirez mon journal, où j'écris fort au long tout ce qui me frappe.

“ Je suis fort aisé que votre mari commence à s'humaniser. Vous devez cet heureux changement à votre patience, à votre douceur, & à toutes les vertus qui vous caractérisent, & qui ont enfin ouvert son cœur à l'amour. L'amour, dit-on, adoucit les plus féroces. J'ai lu avec un plaisir bien vif, la description de votre entrée à Strasbourg. Je vous vois brillante, au milieu d'une

seule de peuple jalouse d'un sourire de leur nou-  
 velle Reine, & enchantée de ses graces. Je  
 ne doute pas que vous ne fassiez le bonheur de la  
 Province dont vous allez être la gloire, je le sou-  
 haite pour votre satisfaction, car sûrement le plus  
 grand des plaisirs est de faire des heureux. Il  
 n'est pas impossible que je sois témoin de votre  
 triomphe, & vous savez si j'en jouirais ! Nous  
 avons changé le plan de nos voyages ; nous ferons  
 le tour de la France avant de passer en Angleterre ;  
 il faut connaître son pays avant d'aller chez  
 l'étranger, qui vous fait mille questions auxquelles  
 il est étonné que vous ne sachiez pas répondre.  
 Dans ce cas nous irions en Alsace, & j'aurais le  
 plaisir court, mais délicieux, de partager votre  
 bonheur.

“ Ma sœur se porte assez bien, mais elle est  
 toujours fort triste. Quoiqu'elle n'aimât pas Mon-  
 sieur de \*\*, elle est fâchée du parti violent qu'il  
 a pris. Vous savez sûrement qu'il s'est retiré au  
 couvent de la Trappe au désespoir du refus, qu'elle  
 avait fait de l'épouser. Sa retraite a fait assez de  
 bruit pour que vous en soyez instruite. Malheur  
 à ceux qui ont des passions violentes, & qui s'y

abandonnent ! Adieu, ma chere amie, comptez à jamais sur mon inviolable attachement." Que pensez vous de cette lettre ?

L'ÉLÈVE.

Je voudrais l'avoir écrite. Mais n'était-elle pas plus agée que moi ?

L'INSTITUTRICE.

Elle avait deux ans de plus, mais son éducation avait été moins cultivée que la votre, en conséquence, deux ans de plus ne devraient lui avoir donné sur vous nul avantage.

L'ÉLÈVE.

Comment moins cultivée ?

L'INSTITUTRICE.

Oui. Avant qu'on me mit auprès d'elle, elle avait une personne fort respectable, mais très ignorante. Quelque peu de connaissances que j'eusse moi-meme, ma jeune élève en me comparant à celle que je remplaçais, me trouva lumineuse, & chaque jour était marqué par de nouveaux progrès. Je ne vous donne pas cependant cette lettre comme un chef-d'œuvre.



L'ELEVE.

Moi je la trouve charmante, je me trouverais heureuse d'avoir autant d'invention ; mais dites-moi, ma chere amie, quels sont les livres que vous avez apportés ?

L'INSTITUTRICE.

Je craignais que vous ne les eussiez oubliés ; c'est un présent que je veux vous faire.

L'ELEVE.

A moi ! Donnez vite ; je vous remercie. Comment, Adèle & Theodore ! Qui s'y serait attendu !

L'INSTITUTRICE.

Qu'à cela je vous prie de si surprenant ?

L'ELEVE.

Je croyais que vous n'aimiez pas cet Auteur, & que vous ne me laisseriez plus lire aucuns de ses ouvrages

L'INSTITUTRICE.

D'où vous venait cette étrange idée ?

L'ELEVE.

Ne vous souvient il plus qu'il y a quelques tems que nous en parlions, vous en disiez un mal infini ?

## L'INSTITUTRICE.

Voilà une assertion fort injuste. Dire son sentiment de ce qu'il lit, c'est le droit du lecteur. Ce n'est pas trouver un ouvrage mauvais que d'y remarquer quelques défauts. Un auteur, s'il n'est aveuglé par l'amour propre, considérera avec candeur la critique du public sur ses ouvrages ; si elle est fautive, semblable à la calomnie elle tombera d'elle-même.

## L'ELEVE.

Si je juge des auteurs par moi-même, ils sont fort éloignés d'être satisfaits qu'on n'applaudisse pas à leurs ouvrages ; moi j'avais presque de l'humeur lorsque vous avez critiqué ma lettre.

## L'INSTITUTRICE.

Et vous avez la modestie de mettre les ouvrages d'esprit en comparaison avec les vètileries de l'enfance ?

## L'ELEVE.

C'est une façon de parler, & puis juger par soi-même, c'est le moyen de juger avec justice.

L'INSTITUTRICE.

C'est la vanité qui vous donne de l'humeur, & voilà le moyen d'être ignorante toute votre vie.

L'ELEVE.

Pourquoi cela ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque je vous l'ai dit cent fois, on ne s'instruit qu'en profitant des lumières des autres. Or, si on croit en avoir plus que personne, les progrès de l'esprit sont lents, & les connaissances peu considérables.

L'ELEVE.

Je ne comprends pas cela.

L'INSTITUTRICE.

Rien cependant n'est plus palpable. Vous ne pouvez sans maîtres apprendre les langues, la danse, ou la musique. Si vous vous flattez d'en savoir autant qu'eux, vous n'arriverez pas au degré de perfection, que nous n'atteignons que lorsque nous avons une haute opinion de la capacité de ceux qui nous enseignent, & moins de confiance en nous-même.

L'ELEVE.

Vous avez raison . . . . Mais quand on fait un livre, il est cruel de voir mille gens s'élever contre lui.

L'INSTITUTRICE.

Je ne vous conseille pas de donner vos ouvrages au public, si vous ne voulez pas qu'il en dise son avis.

L'ELEVE.

Je ne fais pourquoi, mais on aime à se faire imprimer.

L'INSTITUTRICE.

C'est un désir qui ne se fait pas sentir à votre âge ; je ne croyais même pas qu'on dut le connaître.

L'ELEVE.

Ah, ma chère amie, que vous connaissez peu le cœur humain !

L'INSTITUTRICE.

Qu'à le cœur humain de commun avec le désir de se faire imprimer ?



L'ÉLÈVE.

C'est que, ma chère amie, vous m'avez fait lire des Mémoires sur le siècle de Louis XIV. & j'y ai vu à l'article du Duc du Maine, qu'il avait tant d'esprit, que Madame Scarron, sa gouvernante, avait fait imprimer ses thèmes sous le titre d'Oeuvres d'un Enfant qui n'a pas encore sept ans.

L'INSTITUTRICE.

Eh bien ?

L'ÉLÈVE.

Eh bien, ma chère amie, c'est là que j'ai découvert qu'il était doux de se faire imprimer ; j'ai souhaité d'être à la place du Duc du Maine, vous ne vous en êtes pas aperçu quoique je lusse auprès de vous, j'en conclus que vous n'avez pas de connaissance du cœur humain.

L'INSTITUTRICE.

Belle conclusion. C'est bien plutôt de la vanité humaine, dont je n'ai pas de connaissance.

L'ÉLÈVE.

La vanité, cela est vrai ; la vanité a plus de part au désir d'être imprimé que le cœur. Avouez,

ma chere amie, qu'il est beau d'avoir fait un livre à sept ans ?

L'INSTITUTRICE.

Si l'on imprimait toutes les folies qui vous passent par la tête, on en pourrait faire un volume assez considérable.

L'ELEVE.

Oui, mais qui ne vaudrait pas la peine d'être lû.

L'INSTITUTRICE.

Autant peut-être que les ouvrages du Duc du Maine, & à coup sur aussi intéressant pour vos parents.

L'ELEVE.

Son livre n'était donc pas bon ?

L'INSTITUTRICE.

Je ne l'ai pas lû, mais je crois qu'il est possible que ce soit la flatterie, plus que le mérite, qui lui ait donné de la célébrité.

L'ELEVE.

Cela est vrai ; il était prince, & l'on flatte les princes. Dites-moi, ma chere amie, s'il y a des auteurs sans défaut.

L'INSTITUTRICE.

Je n'ai pas, ma chere enfant, assez de gout & de jugement pour résoudre cette question.

L'ELEVE.

Cependant vous faites des remarques sur les auteurs.

L'INSTITUTRICE.

Bien que je prenne la liberté de faire des remarques sur certains ouvrages, je n'ai pas la présomption de croire que ce que je désapprouve soit réellement digne d'être désapprouvé ; j'use du droit du lecteur, en observant ce qui me frappe le plus dans un livre, & je laisse la censure aux savans.

L'ELEVE.

Et ne savez-vous pas ce qu'ils ont dit des auteurs connus ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, car je me plais à lire leurs jugemens, & je ne suis jamais plus flattée que quand leurs idées se trouve d'accord avec les miennes.

L'ELEVE.

Faites-moi part de ce que vous en savez.

L'INSTITUTRICE.

A quoi cela vous servirait-il ?

L'ELEVE.

Cela m'apprendrait à juger.

L'INSTITUTRICE.

Mais vous ne connaissez pas les ouvrages dont ils parlent.

L'ELEVE.

N'importe, cela m'accoutumera à réfléchir sur mes lectures.

L'INSTITUTRICE.

C'est pour vous donner cette habitude, que je vous demande votre opinion sur chaque livre que vous lisez ; mais il serait ridicule de vous entretenir d'un ouvrage que vous ne connaissez pas. Je courrais risque de vous gâter le jugement, ou je vous oterais, tout au moins, ce droit du lecteur dont je vous parlais il n'y a qu'un instant.

L'ELEVE.

Pourquoi cela ?



L'INSTITUTRICE.

Parceque votre esprit préparé à louer ou à désapprouver, ne se donnerait pas la peine de juger par lui-même.

L'ELEVE.

D'ailleurs, ma chere amie, il faudrait avoir bien de la présomption, pour avoir une opinion différente de celle des savans.

L'INSTITUTRICE.

Il est nécessaire de l'avoir cette présomption si l'on veut lire avec fruit.

L'ELEVE.

Mais, c'est de la vanité, que cela.

L'INSTITUTRICE.

Non ; si l'on est guidé par le gout ou le désir de s'instruire, on lira attentivement, on fera ses observations, on remarquera autant qu'il est en soi les beautés & les défauts d'un ouvrage, ensuite on aura recours aux jugemens des savans, on examinera en quoi ils different de ceux qu'on a formé, & l'on s'efforcera de se rendre raison de cette différence. Voilà, ma chere amie, comme il faut juger les ouvrages d'esprit. En décidant

de cette manière, il est impossible d'être soupçonné de vanité.

L'ELEVE.

Mais, c'est un travail bien pénible.

L'INSTITUTRICE.

Il l'est au commencement ; mais peu à peu l'esprit s'y accoutume, apprend même à juger par soi-même, & va quelquefois, jusqu'à rectifier les jugemens des savans. Ajoutez à cela, que ce travail n'est nécessaire que dans les meilleurs ouvrages ; ceux qui ne sont que de pur amusement n'en valent pas la peine, & d'ailleurs l'esprit, accoutumé à réfléchir, en saisit aisément le mérite & les défauts, sans avoir besoin pour cela des lumières d'un autre.

L'ELEVE.

Ma chere amie, n'ai-je pas déjà beaucoup lu ?

L'INSTITUTRICE.

Non, bien peu, & rien en comparaison de ce que vous devez lire.

L'ELEVE.

Pourquoi donc m'arrêtez-vous si souvent au milieu de ma carrière ?

L'INSTITUTRICE.

Par considération pour vous.

L'ELEVE.

Je vous en remercie très humblement ; mais dites-moi, ma chere amie, ce qui vous rend si charitable ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque je m'apperçois que votre attention est fatiguée, & qu'elle refuse de vous prêter son aide, sans lequel vous ne pouvez profiter de vos lectures.

L'ELEVE.

Et comment découvrez-vous cela ?

L'INSTITUTRICE.

Rien n'est plus aisé. Souvent vous lisez haut ; tant que vous êtes attentive, vous lisez distinctement, & sans vous presser, mais lorsque vous êtes fatiguée vous vous hâtez, vous bredouillez, vous ne savez où vous en êtes, & je conclus alors qu'il faut nous arrêter.

L'ELEVE.

Et lorsque je lis tout bas ?

L'INSTITUTRICE.

J'ai encore des indices assez certains. Vous baillez, vous tenez votre livre nonchalamment, quelquefois même vous le laissez tomber, je juge alors qu'il est tems de vous l'ôter des mains.

L'ELEVE.

Cela est vrai, mon attention s'évanouit aisément.

L'INSTITUTRICE.

Très aisément, & j'aime à vous voir vous rendre justice.

L'ELEVE.

Je pourrais lire des volumes sans m'arreter, mais je ne pourrais pas penser deux heures de suite à ce que je lis.

L'INSTITUTRICE.

J'ose me flatter que vous ne ferez pas toujours de même. Je ne voudrais pas que vous vous fatiguassiez, mais si vous étiez par la suite un peu plus studieuse que vous ne l'êtes à présent, il n'y aurait pas grand mal.



L'ÉLÈVE.

Cela viendra ; & le livre que vous venez de me donner, ma chère amie, y trouvez-vous des défauts ?

L'INSTITUTRICE.

D'après ce que nous venons de dire, vous devez être bien sûre que je ne vous en donnerai pas mon avis avant que vous l'ayez lu.

L'ÉLÈVE.

Mais j'en ai déjà lu quelques lettres sur lesquelles vous m'avez fait part de vos réflexions.

L'INSTITUTRICE.

Oui, parceque vous les aviez lues. Quand vous aurez entièrement fini le livre, nous ferons nos commentaires ; vous m'en direz votre sentiment, je vous en dirai le mien, souvenez-vous que ce n'est que par cet échange d'observations qu'on s'instruit, & qu'on apprend à penser.

I. B. 1841

Cette année, le 1er jour du mois de mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 2 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 3 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 4 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 5 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 6 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 7 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 8 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 9 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 10 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 11 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 12 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

Le 13 mai, j'ai vu à Paris, dans le jardin des Plantes, un grand nombre de personnes qui se promenaient.

ONZIEME ENTRETEN.

---

L'ELEVE.

MA chere amie, quel dommage qu'il fasse si chaud ; on ne peut se promener. Nous avons diné de si bonne heure ! Nous aurions eu la plus charmante conversation du monde, & nous aurions été bien loin, bien loin.

L'INSTITUTRICE.

Il est possible d'avoir une conversation, sans aller bien loin, bien loin.

L'ELEVE.

A vous dire le vrai, j'aime à jouir de tout à la fois, & si je pouvais me promener & parler avec vous, je me trouverais parfaitement heureuse.

L'INSTITUTRICE.

N'est-il donc aucun moyen de vous rendre heureuse sans promenade ?

L'ELEVE.

Oui, oui, il en est plusieurs. Par exemple, si vous vouliez me lire quelque chose ; voilà de ces supplémens dont je m'accommode très volontiers.

L'INSTITUTRICE.

J'y consens de tout mon cœur, & c'est ou je voulais vous amener. Mais si je lis, que ferez-vous ?

L'ELEVE.

Je vous écouterai de toutes mes oreilles.

L'INSTITUTRICE.

Fort bien ; mais ce n'est pas assez.

L'ELEVE.

Que pouvez-vous donc exiger de plus ?

L'INSTITUTRICE.

Je n'exige rien, mais j'ai une proposition à vous faire, qui si elle vous convient, me met à vos ordres jusqu'au coucher du soleil.



L'ELEVE.

Voilà un appas bien puissant. Allons, ma chere amie, faites vos conditions, j'y souscris d'avance.

L'INSTITUTRICE.

Faisons porter des chaises & une table dans ce cabinet de verdure. Allez chercher vos crayons & vos desseins, & pendant que je lirai, vous vous occuperez à dessiner. Vous serez alors dans votre élément, vous aurez deux plaisirs au lieu d'un.

L'ELEVE.

Il faut l'avouer ; personne ne fait mieux que vous trouver les moyens de faire passer une journée agréable. Hâtez-vous de faire apporter la table, & moi, je cours chercher mes crayons.

L'INSTITUTRICE.

C'est ce que je vais faire ; allez.

L'ELEVE. (*Revenant.*)

Voici du papier, mes desseins, des crayons.

Ha ! voici aussi la table & les chaises. Ma chère amie, faisons notre établissement. Qu'allez-vous lire ?

L'INSTITUTRICE.

Un manuscrit que l'on m'a prêté.

L'ELEVE.

Un manuscrit ! Cela est charmant ! Je suis folle des manuscrits.

L'INSTITUTRICE.

Qu'ont-ils donc de si agréable ?

L'ELEVE.

Je ne fais ; cela paraît nouveau, & moi, j'aime la nouveauté. Qui vous a prêté ce Manuscrit ?

L'INSTITUTRICE.

Une dame de mes amies.

L'ELEVE.

Le fera-t-elle imprimer ?

L'INSTITUTRICE.

Je n'en fais rien ; mon amie est modeste, elle craint qu'il n'en vaille pas la peine.

L'ELEVE.

La modestie est la compagne du vrai mérite, du moins, vous me le répétez souvent. Mais nous ferons plus capable de juger de ce Manuscrit après l'avoir lu. C'est une histoire ?

L'INSTITUTRICE.

Oui.

L'ELEVE.

Comment s'appelle-t-elle ?

L'INSTITUTRICE.

La Laideur Triomphante, ou le Prix du Mérite.

L'ELEVE.

Ah, j'entends ; c'est quelque affreuse créature, qui est si aimable, qu'elle enchante tout le monde. Cette histoire me charmera, je pourrais bien profiter de cette lecture ; & voler son secret à votre héroïne, car, telle que vous me voyez, j'ai intention d'être très laide, mais très aimable, & je ferai bien aise de savoir comment m'y prendre, pour arriver à mon but.

L'INSTITUTRICE.

Pourquoi désirez-vous si vivement d'être laide ?  
Ne peut-on être jolie & aimable tout ensemble ?

L'ELEVE.

Sans doute, mais cela ne dépend pas de moi.  
Je puis bien me rendre aimable, mais je ne serai jamais jolie.

L'INSTITUTRICE.

La beauté n'est pas nécessaire au bonheur. Il  
suffit d'être vertueux, & d'une société agréable.  
Une femme aimable est plus que belle.

L'ELEVE.

Voilà ce que je veux être. A vous dire le vrai,  
je me plais à penser que peut-être serai-je aimable  
un jour, mais je voudrais bien aussi être un peu  
jolie.

L'INSTITUTRICE.

J'avoue, que je ne comprends pas ce souhait ;  
c'est un si faible avantage que la beauté ! Il dure  
si peu ! Il me semble d'ailleurs, qu'on ne saurait  
désirer d'être différemment qu'on est, sans insul-



ter à la Providence. Tout est grand, tout est beau dans ses ouvrages.

L'ELEVE.

Vous avez raison, ma chere amie, mais convenez du moins qu'il est pénible d'être affreux.

L'INSTITUTRICE.

Si vous parlez pour vous-même, rassurez-vous, vous ne serez jamais affreuse. Mais, depuis quand attachez-vous un si grand prix à la beauté ?

L'ELEVE.

Le titre de votre histoire m'a rappelé qu'on disait l'autre jour à diner en parlant d'une dame ; elle est affreuse, elle est d'une laideur rebu- tante !

L'INSTITUTRICE.

Mais on ne parlait pas de vous.

L'ELEVE.

Non sans doute ; aussi cela ne m'a d'abord fait de la peine, que parceque je me suis mise à la place de cette dame.

## L'INSTITUTRICE.

J'admire votre bon cœur, mais encore une fois ces propos, durs, sans doute, ne semblent avoir aucun rapport avec vous.

## L'ÉLÈVE.

Je vais vous expliquer cela. Je connais cette dame & vous aussi. Je me suis comparée à elle, & j'ai vu que trait pour trait, j'étais aussi laide. Or vous sentez, ma chère amie, qu'on peut sans beaucoup d'amour propre s'affliger d'être rebutante.

## L'INSTITUTRICE.

Ou rebute plutôt par l'ignorance que par la laideur. Mais si vous attachez quelque prix à la beauté, mon histoire ne pouvait arriver plus à propos. Vous y verrez le peu de cas qu'on doit faire de ce faible avantage, surtout lorsqu'il est seul, & il l'est malheureusement presque tous les jours.

## L'ÉLÈVE.

Voilà ce que l'on dit souvent, & ce que je ne comprends pas. Est-il nécessaire que la sottise accompagne la beauté ?

L'INSTITUTRICE.

Non, certainement.

L'ELEVE.

Pourquoi donc les jolies femmes, sont-elles si rarement spirituelles ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque comptant trop sur leurs charmes, elles négligent de cultiver leur esprit, & de se procurer des talens ; au lieu qu'une femme qui est née sans cet avantage, si elle a du bon sens, cherche à s'en dédommager par des qualités solides, qui lui attirent la considération dont nous sommes naturellement jaloux. Nous naissons avec un désir de plaire plus ou moins grand, & rarement nous trompons nous sur les moyens.

L'ELEVE.

Cela est vrai, du moins si j'en juge par moi-même. L'approbation générale m'est précieuse & même nécessaire ; cependant ce n'est plus comme autrefois ; ce n'est pas assez qu'on m'accorde de l'estime, je veux la mériter. Mais,

ma chere amie, si nous parlons toujours, nous ne lirons jamais.

L'INSTITUTRICE.

Voilà ce que j'allais vous dire, Quand à moi il y a longtems que je n'attends que vos ordres.

L'ELEVE.

Ma chere amie, une seule question ; votre histoire est-elle bien longue ?

L'INSTITUTRICE.

Assez ; je crains que nous n'ayons pas le tems de la finir aujourd'hui, car je vous préviens que je suis résolue de ne pas nous priver de notre promenade.

L'ELEVE.

Commencez donc vite, & peut-être aurons-nous le tems de l'achever avant le coucher du soleil. Je ne puis souffrir quitter dans le milieu une lecture qui m'intéresse, cela me met sur les épines.

L'INSTITUTRICE. (*Lit.*)

Mélanie, à l'âge de vingt six ans, était restée veuve avec une fortune considérable. Elle avait



deux filles, uniques fruits de son mariage. Constance & Sophie étaient aussi différentes par leur caractère & par leur humeur, que par leur personne. Sophie, à six ans, était le plus bel enfant de la nature, & promettait d'être la plus belle des femmes ; mais elle était colérique, indocile, inappliquée ; gâtée à l'excès ; elle avait tous les défauts qu'on peut avoir à cet âge. Constance, qui avait un an de plus que sa sœur, annonçait l'ame la plus sensible & les plus heureuses dispositions, mais, hélas ! elle n'avait pas les charmes de Sophie. Elle pouvait même fort bien passer pour laide, & sa mere, admiratrice de la beauté, croyant qu'il suffisait d'en avoir pour posséder tous les talens, haïssait cette pauvre petite creature. Sa timidité était bêtise, sa douceur insensibilité, pendant que les petites méchancetés de Sophie étaient des traits qui annonçaient un génie supérieur, un esprit au-dessus du commun. Mélanie ne vivait que pour elle, & quoique jeune encore, elle avait résolu de ne jamais se remarier, afin de se consacrer uniquement à l'objet de sa tendresse, & en lui assurant tout son bien, lui faire jouer dans

le monde le rôle le plus brillant, & le plus digne de flatter sa vanité. Mais il ne suffisait pas de faire à Sophie le sacrifice d'un second mariage, Constance avait des droits à la fortune de son père, qu'il fallait anéantir. Mélanie même ne pouvait, sans injustice, faire passer la sienne toute entière dans les mains de Sophie. Le sort de Constance fut résolu. Elle ne fut plus regardée que comme une victime dévouée à l'avancement de sa sœur. La dot qu'il eut fallu lui donner en l'établissant, semblait un vol fait à Sophie. Qu'elle soit religieuse, disait cette mère dénaturée, avec une figure comme celle-là, que ferait-elle dans le monde ? Un couvent est la seule chose qui lui convienne. Le parti en était pris, Mélanie n'était plus incertaine que du choix de la retraite où elle voulait bannir Constance pour jamais, lorsqu'elle apprit que Madame de Germancé, sœur de son mari, arrivait à Paris pour quelques affaires. Cette nouvelle la déconcerta un peu ; elle prévoyait des tracasseries, des oppositions, mais résolue de tenir ferme, elle remit l'exécution de son projet jusqu'au départ de sa belle sœur.

L'ELEVE.

Oh ! que je hais cette Mélanie, avec son absurde tendresse ! J'espère que Madame de Germancé va empêcher Constance d'être religieuse.

L'INSTITUTRICE.

C'est que vous allez voir ?

L'ELEVE.

Attendez que je cherche mon crayon qui vient de tomber, afin de n'avoir rien qui puisse me distraire. Je ne puis le trouver ; ah ! le voici.

L'INSTITUTRICE.

« Madame de Germancé plus âgée que Mélanie de quelques années, veuve aussi, sans enfans, jouissait d'une immense fortune, qu'il était probable qu'elle dut laisser à une de ses nièces. Mélanie aurait bien désiré la faire prononcer en faveur de Sophie, & engager cette dame à la nommer son héritière, ce qui l'aurait rendu un des plus riches partis du royaume ; mais Madame de Germancé s'était déclarée pour Constance, dès le moment même de sa naissance, & quoiqu'elle ne l'eut pas vue depuis ce tems, elle en parlait

toujours avec intérêt. On eut bien pu éloigner l'enfant, avant l'arrivée de sa tante, mais comme les mauvais desseins de Mélanie la rendait soupçonneuse, elle craignit que sa belle-sœur ne venant à la pénétrer ne trompat son attente, & elle se flatta que Constance, par sa sottise & sa stupidité, telles étaient ses expressions, détruirait bientôt elle-même la prévention ridicule que cette dame avait pour elle.

“ Madame de Germancé en arrivant à Paris, alla loger chez sa belle-sœur, qui l'avait priée de regarder sa maison comme la sienne. Son premier soin fut de demander à voir ses nièces. Elles parurent, Sophie avec le triomphe & l'assurance que lui inspiraient les éloges & les caresses réitérés ; Constance avec la timidité & l'embarras, que donnent les mauvais procédés. Madame de Germancé fut d'abord ébloui de la beauté de Sophie, au point d'oublier un instant que Constance était dans la chambre . . . . .”



L'ELEVE.

Est-il possible ! Il ne faut compter sur personne. Je le vois bien Madame de Germancé va se laisser prendre par les yeux, & détruire toutes mes espérances.

L'INSTITUTRICE.

En vérité, si vous m'interrompez sans cesse, mon histoire ne finira jamais, & il ne se présentera pas de sitôt une occasion comme celle d'aujourd'hui.

L'ELEVE.

Vous avez raison, ma chère amie, je me contendrai, mais à vous dire le vrai, je crains tout pour Constance ; j'aime beaucoup cette histoire, je puis à peine respirer d'intérêt.

L'INSTITUTRICE.

Je ne fais plus où j'en suis.

L'ELEVE.

A l'éblouissement de Madame de Germancé.

L'INSTITUTRICE. (*Lit.*)

“ Ah m'y voici ! Elle parut oublier un instant que Constance était dans la chambre. N'avouerez-vous pas, dit Mélanie transportée, que c'est

une charmante créature, & qu'elle mérite bien toute ma tendresse ? Que ma sœur est heureuse, dit Constance. C'était la première plainte qui sortait de sa bouche. Madame de Germancé se réveillant comme d'un songe, la fit approcher, & lui fit des caresses d'autant plus tendres, qu'elle craignait d'avoir ouvert son ame à la jalousie. Elle ignorait encore jusqu'à quel point Mélanie était aveuglée pour Sophie. Ma chere Constance, dit-elle à l'ainée de ses nièces, pardonnez mon inattention. — Quoi, ma sœur, faire des excuses à une enfant ! — Pourquoi non ? Si j'ai blessé sa sensibilité, affligé son cœur, je lui dois des excuses. Et vous, Mademoiselle, dit Mélanie, s'adressant à Constance, on reconnaît bien la votre humeur jalouse. Pardonnez, maman, dit l'enfant avec timidité, je vous aime tant ! Pourquoi faut-il que ma sœur soit si belle, & que je le sois si peu ! Si je lui ressemblais, vous m'aimeriez autant qu'elle. Sortez de ma présence, dit Mélanie confuse & irritée, & ne reparaîssiez devant moi que lorsque je vous enverrai chercher. Constance sortit en pleurant. Pourquoi la traiter

si durement ? dit Madame de Germancé, — Ah, ma sœur, vous ne la connaissez pas ; les dispositions qu'elle annonce font mon tourment. Elle est absolument sans esprit, sans énergie dans le caractère, une ame du peuple, un cœur froid ; ajoutez à cela qu'elle est affreuse, encore si elle avait de bonnes qualités ! Quelle différence d'elle à ma charmante Sophie ! — Je conviens qu'elle n'est pas aussi belle, quand à son cœur il serait possible que vous le connussiez mal. Quoiqu'il en soit je vous demande sa grace ; révoquez, pour l'amour de moi, l'arrêt que vous venez de prononcer contre elle. — Vous le voulez, ma sœur, vos volontés font des loix. Après cette conversation, dont Sophie avait été témoin, on alla diner, & en rentrant dans le salon, on trouva les deux enfants, qui y venaient jouer comme elles avaient coutume de le faire, lorsque leur mere était seule. Constance n'y était admise que pour plaire à Sophie, à qui il fallait une compagne dans ses jeux, mais celle-ci autorisée par la haine de Mélanie, la tirannifait ; la traitait avec la der-

nière dureté, sans que cette malheureuse enfant osât se plaindre ou murmurer.

---

“ Cependant Madame de Germancé, qui avait des vues sur ses nièces, s’occupait autant que les affaires qui l’avaient amenées le lui permettaient, à étudier leur caractère. Il ne lui fut pas difficile de le pénétrer. Constance était franche, sensible, & tendre à l’excès ; la moindre caresse laissait dans son jeune cœur des traits ineffaçables. Accoutumée à des expressions dures & humiliantes, elle ne concevait pas qu’on put l’aimer. Ma tante, disait-elle à Madame de Germancé, avec une touchante naïveté, que vous êtes bonne de ne pas me haïr ! Quelle indulgence vous me montrez ? Je suis si laide ! & voilà pourquoi j’ai si peu d’esprit . . . . Ah, ma chère tante, jamais je n’oublierai vos bontés—Oui, je vous aimerai toujours. C’était par ces manières douces & touchantes, si différentes de celles de l’impérieuse & vaine petite Sophie, que Constance s’insinuait de jour en jour dans l’esprit de Madame de Germancé. Mélanie, qui s’apercevait avec chagrin de ses progrès,



n'osait faire part à sa belle-sœur des projets qu'elle avait formés. Madame de Germancé lui en fournit l'occasion. Lui ayant demandé, un jour, quelles étaient ses intentions à l'égard de ses filles ? Je compte, lui répondit Mélanie, pour la sonder, mettre Constance dans un couvent pour quelques années. La présence de sa sœur aigrit son caractère, naturellement jaloux, je crois ne pouvoir mieux la guérir de l'envie qu'elle porte à Sophie, qu'en l'éloignant de moi.—Gardez-vous de faire cette démarche, ma chère Mélanie, ou vous la perdrez pour toujours. Elle grandira avec l'idée que vous ne l'avez éloignée, qu'afin de vous livrer à toute votre tendresse pour sa sœur.—Oh, rassurez-vous, Constance n'a pas l'ame si tendre ; d'ailleurs, si elle pouvait prendre du goût pour la retraite, j'avoue que je n'en ferais pas fâchée.—Quoi ! voudriez-vous la faire religieuse, la sacrifier !—Le sacrifice ne serait pas très grand, Constance n'est rien moins que faite pour le monde ; d'ailleurs, ma fortune ne me permet pas de les établir toutes deux comme je le désirerais, & il est juste que je donne tous mes soins à celle qui montre

les meilleures dispositions. Sophie est née pour les grandes choses, elle ira loin j'en suis sûre. Elle est belle, dit Madame de Germancé avec ironie. Ajoutez à cela, continua Mélanie, sans observer le ton avec lequel sa belle-sœur avait prononcé ces paroles, que l'éducation de deux enfans est une tâche bien pénible ; je ne pourrais la remplir à moins de m'enterrer toute vive, & je suis encore trop jeune pour renoncer au monde.—Mon frere à ce me semble, laissé un bien considérable, & suffisant pour pourvoir ses filles avantageusement ; quand à leur éducation, je m'offre d'en partager le poids avec vous ; puisque vous êtes résolue d'éloigner Constance, confiez la moi.—Y pensez-vous, ma sœur ! Croyez-moi, vous auriez tout lieu de vous en repentir. Sophie . . . . . Non, interrompit Madame de Germancé, Constance me plait, elle est le portrait vivant de mon frere, je suis résolue de me l'attacher. En ce cas . . . . j'y penserai, dit Mélanie, avec humeur.

« Seule dans son appartement, Mélanie se livra à toutes ses réflexions. Elle voyait la fortune de Madame de Germancé lui échapper, & passer à l'objet de sa haine dénaturée. Constance devenait par là une très riche héritière ; car la fortune de sa belle-sœur était beaucoup plus considérable que la sienne. D'ailleurs, si Constance restait dans le monde, il fallait tout au moins lui rendre le bien de son pere, & Sophie devenait alors un parti bien inférieur à sa sœur, & lui était en quelque sorte subordonnée. Il n'en fera rien, s'écria cette femme impérieuse, ma chere Sophie, ton sort ne dépendra que de moi seule. En disant ces mots, elle sonne avec force. On vient.—Faites descendre Madame Dupuis. Bientôt la gouvernante parait. Tenez-vous prête, lui dit Mélanie, pour partir demain matin avec Constance. Je l'envoie dans un couvent à Grenoble ; j'exige de vous le plus grand secret. Vous l'accompagnerez, & lorsque vous l'aurez placée à l'Abbaïe des Bernardines, vous reviendrez reprendre vos fonctions auprès de Sophie.—Madame me permettra de lui représenter, qu'elle me donne bien peu de tems

pour me préparer à faire un si long voyage. Un jour de plus . . . . Non, ma chere Madame Dupuis, il faut, qu'elle parte demain ; plus tard mon projet ferait éventé, & j'essuierais des persécutions de la part de ma belle-sœur, qui s'est engouée de cette petite creature ; il est vrai que je serais toujours maîtresse de ma fille, mais cela ferait des scènes, des scènes affreuses, & voilà ce que je veux éviter. Oserais-je donner un conseil à Madame ?—Oui, parlez.—On dit que les affaires de Madame de Germancé sont sur le point d'être terminées, & qu'elle doit partir dans peu de jours. Madame ne ferait-elle pas mieux de dissimuler, de feindre même d'aimer Mademoiselle Constance ? Lorsque Madame de Germancé sera éloignée, Madame, pourrait alors placer Mademoiselle sa fille dans un couvent, sans avoir à craindre les scènes & les persécutions.—Oui, vous avez raison, je dissimulerai ; tachez de savoir si le départ de ma belle-sœur est fixé, s'il est prochain, très prochain, j'attendrai. Madame Dupuis se retira. Indignée contre Mélanie, le motif de cette femme respectable avait été en lui donnant ce conseil, de



gagner du tems, & d'instruire Madame de Germancé de ce qui se tramait contre l'infortunée Constance. Elle entra dans l'appartement de cette dame ; lui ayant demandé un moment d'entretien, & passant avec elle dans son cabinet, elle lui fit part de la conversation qu'elle venait d'avoir avec Mélanie. Ce récit, qu'elle accompagna de ses larmes, car elle était tendrement attachée à Constance, n'étonna point Madame de Germancé. Elle remercia le Ciel d'avoir inspiré ce projet à Mélanie dans un tems où elle pouvait y mettre obstacle par sa présence. Je suis charmée, dit-elle à Madame Dupuis, de l'intérêt que vous prenez à ma nièce. L'aimez-vous assez pour attacher votre sort au sien ? Hélas, Madame, j'allais vous supplier de ne point me séparer d'elle, c'est la seule récompense que je désire.—Vous en méritez une plus grande ; mais croyez-moi, je renverserai les odieux projets de ma belle-sœur ; tenez-vous prête partir demain avec ma nièce. Il serait possible que mes affaires me retinssent encore quelques jours, & dans ce cas, deux de mes gens, sur lesquels je puis compter, vous accompagneraient ;

quand à moi, foyez sure que je ne tarderai pas à vous suivre.—Mais, Madame, jamais Madame Mélanie ne consentira à vous donner Mademoiselle Constance.—Je ne compte nullement sur son consentement, reposez-vous sur moi, j'empêcherai bien qu'elle ne me la refuse. Madame Dupuis sortit par un escalier dérobé, & fut assez heureuse pour n'être vue de personne.

---

“ Madame de Germancé fit mettre les chevaux à sa voiture, & partit après avoir écrit un billet à sa belle-sœur, dans lequel elle s'excusait de ne point diner avec elle sur ce que ses affaires appellaient à Versailles, mais qu'elle comptait sur le plaisir de la voir au souper. Mélanie en fut charmée, sa présence lui était un reproche ; pour l'éviter, elle alla même souper chez une amie, après avoir, de nouveau, recommandé à Madame Dupuis de chercher à découvrir, par le moyen des domestiques, si Madame de Germancé avait enfin fixé le jour de son départ.

“ Le premier soin de cette dame, en arrivant à Versailles, fut de se rendre chez le Minis-

tre. Lui ayant fait part de tout ce qui regardait l'innocente & malheureuse Constance, elle sollicita un ordre qui lui donnât le pouvoir de l'emmener avec elle. Le Ministre justement indigné, n'eut pas de peine à le lui accorder ; & Madame de Germancé l'ayant remercié dans les termes les plus vifs & les plus touchans, le supplia de mettre le comble à ses bontés, en gardant un profond secret sur cet affaire ; elle lui dit qu'elle ne comptait se servir de ses pouvoirs, que dans le cas où elle ne pourrait déterminer Mélanie à lui confier sa fille, ajoutant qu'elle voulait éviter l'éclat, & ne pas exposer à l'indignation du public, la veuve d'un frere dont la mémoire était chere à son cœur. Le Ministre la loua de ces sentimens, & lui promit un secret inviolable. Madame de Germancé avait terminé presque toutes les affaires qui l'appellaient à Paris ; celles qui lui restaient ne demandaient point absolument sa présence ; elle les mit entre les mains d'un homme de confiance, & résolut de partir avec sa nièce. Il était tard lorsqu'elle rentra dans Paris ; cependant Mélanie n'était pas encore chez elle. Ravie de ne pas la trouver, & désirant de remettre au moment

du départ, le pénible entretien qu'elle devait avoir avec elle, Madame de Germancé se renferma dans son appartement, ordonnant à ses gens de tout préparer pour le départ, son intention étant de quitter Paris le lendemain. Mélanie, en rentrant, ne fut pas peu surprise de ce qui se passait dans son hotel, mais ayant appris que le départ très prochain de sa belle-sœur était la cause de ces mouvemens, elle ressentit une joie très vive de se voir sur le point d'être délivrée d'une personne qui lui était devenue odieuse, par l'opposition qu'elle avait apportée à ses desseins.

“ Le jour suivant, Madame de Germancé, qui avait trouvé moyen de faire part à Madame Dupuis de l'heureux succès de sa démarche, envoya demander à Mélanie un moment d'entretien. Celle-ci apprenant que les voitures étaient déjà dans la cour, n'eut pas de peine à l'accorder. Elle fit quelques froids complimens à sa belle-sœur, & ne put cependant s'empêcher de marquer sa surprise d'un départ si précipité. — Rien de plus simple, je viens à Paris pour affaires, elles



sont terminées, je m'en retourne chez moi. Mais avez-vous pensé à la proposition que je vous ai faite, emmènerai-je Constance ?—Non, je suis résolue de suivre vos conseils, de la garder auprès de moi ; il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonne volonté.—Ma sœur, il n'est plus tems de dissimuler, je n'ignore pas que vous êtes dans l'intention de reléguer Constance dans un couvent aussi-tôt après mon départ. Ma fille m'appartient, reprit Mélanie avec hauteur, & je ne dois de compte à personne de la manière dont je prétends en disposer.—Pardonnez-moi, vous en devez compte au Ciel, à ses parens, à vous-même. Ecoutez-moi, ajouta Madame de Germancé, gardez-vous de m'interrompre, & pésez attentivement ce que je vais vous dire ; vous n'avez qu'un moment pour vous déterminer. Choisissez ou de m'abandonner Constance sans éclat, ou de me voir l'emmener par force. Je connais vos intentions, & je suis résolue de la soustraire à votre pouvoir ; j'y suis autorisée. Croyez-moi, évitez un éclat qui vous perdrait dans l'esprit des honnêtes gens. Voici mon ordre ; ne me mettez

pas dans la nécessité d'en faire usage ; je vous ferai un mérite de votre prétendue condescendance, & je publierai que vous n'avez cédé qu'à mes vives sollicitations, & au désir que j'avais de voir élever mon héritière sous mes yeux. Je cacherais votre faiblesse dans mon sein, & je laisserai au ciel le soin de vous punir. Consultez-vous, ma sœur, je n'attends que votre réponse pour partir. La colère avait d'abord empêché Mélanie de répondre à Madame de Germancé. Cependant elle avait réfléchi, pendant son discours, sur les suites que pourrait avoir son refus. Elle sentait qu'il ne dépendait pas d'elle de s'opposer au dessein de sa belle-sœur, que sa résistance ne servirait qu'à faire un éclat qui rejaillirait sur elle, & sur l'objet de sa folle tendresse. Les combats qui se livraient dans son ame se peignaient tour à tour sur son visage. Enfin, prenant son parti, elle tira avec force le cordon de sa sonnette.—Qu'allez-vous faire ? lui dit sa belle-sœur.—Remettre entre vos mains ce digne objet de votre tendresse, celle qui va élever une barrière insurmontable entre vous & moi.—Constance n'est pas responsable de ma démarche, con-

tentez-vous de la rejeter de votre sein . . . . Faites descendre Constance & sa gouvernante, dit Mélanie au laquais qui entra, sans daigner répondre à sa belle-sœur. Constance parut, & s'approcha de sa mère avec un empressement timide. Eloignez-vous, lui dit Mélanie, d'un ton de glace, en la repoussant, vous n'avez plus de mère, votre tante vous prend sous sa protection, suivez-la, & moi, je renonce à vous pour toujours. Hélas ! Maman, quelle faute ai-je commise ? Punissez moi, mais ne me bannissez pas. Oh, Maman, pardonnez à Constance.—Non, vous partirez ; quittez une mère qui n'a jamais senti si vivement qu'en ce moment, le chagrin de vous avoir fait naître. Et vous, Madame, continua Mélanie, s'adressant à Madame Dupuis, je ne doute nullement que vous ne suiviez avec plaisir celle à qui vous avez sacrifié votre fortune, vous êtes libre. Madame, reprit Madame Dupuis avec dignité, j'en'aurais pu en jouir sans remords, & j'allais solliciter le congé que vous avez la bonté de m'accorder. Sortez donc de mon appartement, s'écria Mélanie en fureur, puisse le ciel . . . . . sortez. Il fallut user de violence

pour emmener Constance. Elle se débattait en pleurant, s'allait jeter aux pieds de sa mère, lui demandait en grace, & en lui tendant ses petits bras, de ne pas la séparer d'elle ; mais la colère avait fermé toutes les voies du cœur de cette mère injuste & cruelle. Enfin, Madame de Germancé profitant d'un moment d'épuisement, prit Constance dans ses bras, la porta dans sa voiture, s'y plaça avec elle & la seule Madame Dupuis, ne voulant pas avoir de témoin qui put déposer contre Mélanie.

“ Constance ne fit que pleurer pendant tout le voyage. Cependant les tendres caresses de Madame de Germancé parvinrent à rendre sa douleur moins vive, mais il lui resta un air pensif & mélancolique peu naturel à cet âge, & qui la rendait intéressante. Peu après son arrivée à Tours, où sa tante faisoit sa résidence, soit que la scène qui s'était passée à Paris lors de son départ, eut fait une impression sur ses sens capable d'altérer sa santé, naturellement délicate, soit que la fatigue du voyage y eut contribué, Constance tomba dangé-



reusement malade. Qu'on juge de l'affliction de Madame de Germancé. Enfin, la jeunesse de l'enfant, l'efficacité des remèdes, & plus que tout cela, les tendres soins de sa tante, la rappellerent à la vie. Cette dame avait écrit à Mélanie pour lui faire part du triste état de sa fille. N'en ayant reçu aucune réponse, il ne lui fut pas difficile de comprendre que sa nièce n'avait plus qu'elle. Elle fit son testament, la déclara son unique héritière, & après cette acte authentique, elle se prépara à lui tenir lieu de la cruelle mère qui l'abandonnait, & à lui donner une éducation digne d'elle, & des dispositions qu'elle faisait paraître.

“ Rien n'était plus doux que Constance, il était impossible de mieux reconnaître les soins de Madame de Germancé, pour qui elle avait une tendresse toute filiale, & dont elle était chèrement aimée. Cette dame, qui n'épargnait rien pour son éducation, avait le plaisir de la voir marquer chaque moment de sa vie par de nouveaux progrès. Elle croissait en vertus, en graces, & en talens. Sa douceur, son humanité, son application, lui gag-

naient les cœurs. La vue d'un malheureux lui arrachait des larmes, celle d'un orphelin surtout, était un spectacle trop déchirant pour son âme tendre & sensible. Hélas, disait-elle à sa tante, qui ne peut compatir aux maux dont on s'est vu menacé, Ah, ma tante, ma respectable tante, que ferais-je devenue sans vos bontés? Ah Dieu, pourquoi n'êtes-vous que ma tante! Et vous, ma mere, pourquoi m'avez-vous rejeté?—Mon amitié, ma chere Constance, ne vous suffit donc pas?—Ah, ma tante, pardonnez, vous m'êtes chere au-delà de toute expression, & c'est cette même tendresse qui augmente ma peine. C'est moi qui suis cause de la haine que vous portez à ma mere.—Moi, mon enfant! Je n'ai pas un cœur formé pour haïr; loin de moi cet affreux sentiment. Si votre mere reconnaissait ses torts, si elle vous rendait sa tendresse, elle retrouverait en moi une amie sincère & indulgente. Hélas, reprenait tristement Constance, si votre amitié n'est qu'à ce prix, je crains bien qu'elle n'en soit privée pour toujours.

« Constance avait déjà passé dix ans auprès d'une tante qui l'idolâtrait, & qui fixait l'époque de son bonheur au moment où elle s'en était chargée. Elle avait dix-sept ans ; il était impossible de trouver une jeune personne de cet âge qui eut plus de talens & d'instruction : laissons-la achever de se perfectionner, pour retourner auprès de Mélanie & de Sophie. Mélanie avait été profondément blessée des procédés de sa belle-sœur, & lui avait juré une haine éternelle. Son injuste aversion pour sa malheureuse fille en était même augmentée. Elle s'était inhumainement réjouie de la maladie de Constance, & avait eu la barbarie de souhaiter de s'en voir délivrée par ce moyen ; mais le ciel ayant trompé ses cruelles espérances, elle s'en était consolée en se livrant toute entière à son ridicule aveuglement. Elle avait donné les meilleurs maîtres à Sophie, mais elle ne voulait pas qu'on la tourmenta, ni qu'on lui fit rien faire par force ; & malheureusement Sophie n'avait nulle bonne volonté. Elle ne manquait pas d'esprit mais il était gâté par une adulation perpétuelle. Elle était moqueuse, fatirique, médisante, paresseuse, colère au dernier degré. Tout crai-

gnait ses emportemens, sa mere même n'en était pas à l'abri. Accoutumée dès l'enfance à s'entendre dire qu'elle était belle, ses idées de perfection ne s'étendaient pas plus loin. Elle était d'une vanité insupportable. Il est vrai qu'elle était de la plus grande beauté, & s'il était possible de se glorifier de ce peu durable avantage, personne ne le pouvait faire à plus juste titre. Elle avait la plus jolie taille du monde, des traits parfaitement réguliers. Rien n'égalait l'éclat de son teint; de grands yeux noirs, vifs & pleins de feu, contrastaient parfaitement avec la peau la plus blanche & la plus délicate. Une bouche tapissée de roses, des dents d'ivoire, des cheveux du plus beau chatain, qui tombaient en boucles sur ces épaules, tous ces charmes lui donnaient tant d'éclat, qu'il était impossible de la voir sans être frappé d'admiration. Mais Sophie ne savait rien sinon qu'elle était belle, & sa mere, par le prix qu'elle mettait à ce bien fragile, avait beaucoup contribué à nourrir en elle cette vanité qui ne lui était déjà que trop naturelle. A seize ans, Mélanie, qui croyait son éducation parfaite, puisqu'elle lui avait donné d'excellens maîtres dans



tous les arts (ses idées ne s'étendant pas plus loin), pensa à la produire dans le monde, & à lui trouver un parti digne d'elle. Le choix paraissait difficile, & presque impossible, aux yeux de cette mere prévenue. La plus haute naissance, la plus grande fortune, le mérite le plus distingué, étaient à peine des titres suffisans pour aspirer à l'honneur d'être son gendre, & point du tout pour y parvenir. Avec de la richesse, de la naissance, & un gout décidé pour la dissipation, il ne lui avait pas été difficile de rassembler chez elle la meilleure société. D'ailleurs, la beauté de Sophie était un aimant, qui ne manquait pas d'attirer les jeunes seigneurs les plus distingués ; & quoique son mauvais caractère, & son ignorance, qui perçaient au-travers d'un désir de plaire plus qu'excessif, en eussent déjà éloigné un grand nombre, il ne restait pas à douter qu'un mariage brillant & avantageux, ne dut bientôt remplir les vœux de Mélanie, & Sophie attendait ce moment, qui devait la rendre maîtresse d'elle-même, avec une impatience que la tendresse que sa mere avait pour elle, & la liberté dont elle jouissait, ne pouvait modérer.

« Un jour Sophie entra dans l'appartement de sa mère, la fureur dans les yeux, & la supplia de vouloir bien chasser une de ses femmes qui avait osé lui manquer de respect. Ses prières étaient des loix pour Mélanie, & quoiqu'elle n'ignorât pas que sa fille, naturellement impérieuse, traitait les domestiques avec une dureté inconcevables, sans s'informer des torts de la femme de chambre, elle lui donna sur le champ son congé. Sophie exigea de sa mère de lui céder la sienne. Mélanie n'hésita pas, & il ne fut plus question que d'en chercher une qui put lui convenir. La chose était difficile. Elle avait déjà vu plusieurs sujets qui tous lui déplaisaient également; lorsqu'un matin, on annonça deux jeunes personnes inconnues, qui demandaient à lui parler. Elles entrent. Mélanie frappée de l'air noble & des graces de la plus jeune des deux, s'avance au-devant d'elle lui présente un fauteuil, & lui demande en quoi elle peut avoir l'avantage de lui être utile. Madame, répondit la jeune personne en rougissant, je ne mérite pas tant d'honneur; je viens de la part de Madame la présidente de Périgni, qui ayant appris

que j'allais à Paris pour me placer, & que Madame avait besoin d'une femme de chambre, a bien voulu me recommander à elle. La Présidente de Périgni avait été élevée dans le même couvent que Mélanie. Mariée un peu avant elle, & obligée de suivre son mari à Grenoble, elles ne s'étaient jamais revues, mais il existait entre elles une correspondance intime, & Mélanie, qui n'avait rien de caché pour Madame de Périgni, lui avait fait part de son embarras dans le choix d'une nouvelle femme de chambre.

“ La jeune personne tira de sa poche une lettre ; elle était de Madame de Périgni. Cette dame y faisait l'éloge le plus flatteur de Mariamne Béranger, qui n'avait point encore servi, & n'était pas même née pour la servitude, que des malheurs & des raisons de famille, la forçaient d'embrasser. Elle ajoutait qu'elle ne doutait pas que Mariamne ne la prévint en sa faveur, & qu'elle ne croyait pouvoir lui donner une plus grande preuve d'attachement qu'en la lui recommandant ; enfin, elle finissait par dire, qu'elle regardait le sort de Mariamne comme assuré, qu'elle connaissait trop

bien Mélanie, pour douter qu'elle ne la reçut avec plaisir de sa main ; que sa femme de chambre qu'elle avait envoyé avec elle, & qui la connaissait depuis longtems, l'instruirait de ce qu'elle désirait savoir de plus sur son compte. La lettre était pressante ; il y avait, d'ailleurs, dans l'abord de cette jeune personne, quelque chose d'aimable & d'insinuant, qui attirait Mélanie & même Sophie malgré elles. Mariamne, lui dit Mélanie, vous savez sans doute coëffer ? La jeune personne palit, hésita, & répondit en tremblant, non, Madame, je . . . . . croyais que Madame de Périgni en avait informé Madame. Il est vrai que j'ai un peu essayé ma main, mais je n'ai jamais appris. Oh, qu'à cela ne tienne, Mam'au, dit Sophie, prenez Mariamne, & continuez de vous faire coëffer par Julie, ou, si vous l'aimez mieux, reprenez Julie, & me donnez Mariamne. — Non, Julie vous convient, elle est adroite, a du gout, a vécu longtems dans le service ; & à votre âge, belle comme vous l'êtes, une bonne femme de chambre est plus nécessaire qu'au mien. Se tournant vers la femme qui accompagnait Mariamne, Vous appartenez apparemment à Madame



de Perigni ?—Oui, Madame.—Assurez-la que je reçois avec plaisir le présent qu'elle me fait, & que c'est assez que Mariamne me soit recommandé par elle, pour qu'elle me plaise infiniment. Comptez-vous faire quelque séjour à Paris ?—Madame de Perigni m'a commandé de revenir aussitôt que Mademoiselle Mariamne serait placée.—Eh, bien allez, son sort ne doit plus vous inquieter, puisque je la prends sous ma protection. La femme de chambre se retira. Mais Mariamne, dit Mélanie, comment avez-vous pu vous résoudre à prendre un parti si pénible.—Il n'a rien d'humiliant pour moi, répondit Mariamne avec enthousiasme.—La pauvre enfant ! Vous avez sans doute pere & mere ? Vous êtes si jeune !—J'ai perdu mon pere dans mon bas age.—Et votre mere ?—Ma mere ! Les yeux de Mariamne se remplirent de larmes.—Ma chere enfant, l'intérêt que vous m'avez inspiré m'a seule dicté ces questions ; mais je vois qu'elles vous font de la peine, pardonnez mon indiscretion. Julie continua, Mélanie, en voyant entrer sa femme de chambre, vous n'êtes plus à moi, vous êtes à Sophie ; vous

favez que je l'aime plus que moi-même, prouvez-moi donc votre attachement par les soins que vous aurez pour elle. Voici la jeune personne que je prends pour vous remplacer, elle n'a jamais servi, je vous la recommande. Julie promet de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour obliger Mademoiselle Mariamne, & celle-ci sortit avec elle ; après avoir fait à Mélanie une révérence pleine de douceur & de dignité.

“ En vérité, dit Sophie avec humeur, après que les deux femmes de chambre se furent retirées, je ne vois pas pourquoi vous ne garderiez pas Julie. Mariamne me plaît, on pourrait lui faire apprendre à coëffer, & je suis persuadée qu'elle deviendrait en peu de tems une excellente femme de chambre.—Quand j'aurai vu ce qu'elle fait faire, si elle vous convient, je vous la céderai sans peine.—Oh, sans doute, si elle me convient, elle vous conviendra également, & dans ce cas vous la garderez.—Sophie ! . . . . .  
quelqu'accoutumée que je sois à vos mauvais pro-

cédés, je ne puis qu'être offensée de cette nouvelle injustice. J'ai élevé Julie, je lui suis attachée, son service me plaît, vous me la demandez, je vous la cède sans balancer, & cependant vous vous emportez contre moi, parceque je vous empêche de vous laisser aller à un caprice, qui ne fera pas plutôt satisfait, qu'il fera place à un autre plus ridicule encore. Si vous n'aviez pas une mere si indulgente . . . . . Oh ! je ne suis plus une enfant, pour qu'on me menace, interrompt Sophie avec emportement.—Fille ingrate ! Eh bien, ou contentez-vous de Julie, ou apprenez à vous passer de femme de chambre. Il y a plus ; si par votre humeur vous la forcez de se retirer, gardez-vous de m'en demander une autre ; c'est la dernière indulgence que j'aurai pour vous. Sophie allait répondre, mais une visite l'en empêcha. Il est tems maintenant de faire connaître cette Mariamne, qui excitait déjà tant de jalousie." [*L'Institrice s'interrompt*] Arrêtons nous ici, voici l'heure de la promenade & . . . . .

L'ELEVE.

Serait-il possible, ma chere amie ! Auriez-vous la cruauté de ne pas finir cette histoire ? Nous sommes assises au frais, cela nous vaut une promenade, & puis je dessine, tenez, voyez la jolie tête que je viens de faire. Allons, vous fouriez ; je le vois, vous vous rendez à mes prières.

L'INSTITUTRICE.

Non, je ne m'y rends pas, & c'est pour votre bien.

L'ELEVE.

Pour mon bien ! mais je meurs de curiosité, ma chere amie ; je vous le demande en grace, encore quelques pages. Cette Mariamne m'intéresse presque autant que Constance. J'ai été même tentée de la prendre pour elle.

L'INSTITUTRICE.

Qui vous en a empêché ?

L'ELEVE.

Oh, Mariamne est jolie, Constance est laide.

L'INSTITUTRICE.

Je ne me rappelle pas d'avoir dit que Mariamne fut jolie.



L'ELEVE.

Non, pas précisément ; mais elle a des graces, de la dignité ; or, pour avoir tout cela, il faut nécessairement être jolie.

L'INSTITUTRICE.

Voilà ce que je ne crois pas. Mais enfin, puisque vous le désirez si vivement, si vous y consentez, nous lirons pendant la promenade.

L'ELEVE.

Il faut, ma chere amie, que je vous embrasse. Que vous êtes indulgente ! Oh, nous aurons, par ce moyen, plus de tems, qu'il ne nous en faut pour finir cette charmante histoire, car nous avons encore plus de trois heures à être seules.

L'INSTITUTRICE.

Et vous flattez-vous que je pourrai lire trois heures de suite sans m'interrompre ?

L'ELEVE.

Vous avez raison ; me voilà retombée dans mon péché d'habitude. Je ne pense qu'à moi, & j'oublie ce qu'il vous en coute pour me satisfaire.

Eh bien, ma chere amie, pour me punir d'être égoïste, je consens à me priver pour aujourd'hui du reste de l'histoire, & même de toute conversation. C'est je vous jure la plus cruelle punition que je puisse m'imposer.

L'INSTITUTRICE.

Et moi, je suis enchantée que le repentir suive de si près cette légère faute, & je consens à continuer ma lecture, pourvu que vous me permettiez de me reposer un moment, si je me sens la poitrine fatiguée.

L'ELEVE.

Vous êtes trop bonne. Allons donc nous promener. Laisserai-je mes desseins sur cette table ?

L'INSTITUTRICE.

Non, vous ne dessinerez plus aujourd'hui, vous ferez mieux de les rentrer, je vais vous attendre ici.

L'ELEVE. (*Revenant.*)

Allons, je suis prête. Où irons-nous ?

L'INSTITUTRICE.

Suivons ce sentier, il est long & uni, nous pourrons lire & marcher sans crainte de faux-pas.

## L'ELEVE.

Oui, & au bout de ce sentier il y en a un autre qui nous ramènera à la maison.

## L'INSTITUTRICE.

Vous avez raison, & nous bornerons pour aujourd'hui notre promenade à ces deux sentiers. Prenez mon bras, afin de ne pas aller plus vite que moi : Allons, je vais vous faire connaître Mariamne.

“ A dix-huit ans Constance faisait les délices de sa tante, & l'admiration de toute la province. Il était impossible d'être plus aimable & plus accompli. Ce n'était même plus cette affreuse petite Créature, qui faisait horreur à celle qui l'avait fait naître. Elle n'était point belle, mais elle avait ces traits aimables & distinctifs qui plaisent plus que la beauté, & l'emportent souvent sur elle. Sur sa physionomie franche & ouverte régnait la candeur, la bonté, & l'amenité. Une taille jolie & bien prise, la plus belle jambe du monde, un pied charmant, une démarche pleine de grace & de dignité, frappaient au premier abord. On ou-

bliait en la voyant qu'il y avait des avantages personnels plus brillans que les siens ; enfin, elle n'était pas assez mal partagée de la nature pour qu'on eut quelque répugnance à s'approcher d'elle, & tels étaient les charmes de son esprit, sa douceur, & ses manières engageantes, qu'un quart d'heure de conversation la faisait trouver radieuse."

L'ELEVE.

Je me doutais que je pourrais tirer quelque profit de cette histoire. Voilà comme je serai à la jolie taille près.

L'INSTITUTRICE.

Dites, comme vous souhaitez de devenir.

L'ELEVE.

Pardonnez-moi, ma chere amie, si j'avais tout ce que je souhaite, j'aurais aussi une jolie taille.

L'INSTITUTRICE.

Vous feriez peut-être aussi une beauté accomplie.

L'ELEVE.

Sans doute. Il est flatteur d'être jolie.



## L'INSTITUTRICE.

Mais s'il était en votre pouvoir d'acquérir de la beauté aux dépens de votre esprit, que feriez-vous ?

## L'ÉLÈVE.

J'espère que vous me connaissez assez pour ne pas douter de mon choix. Je n'hésite pas. J'aimerais mieux être laide avec de l'esprit, que belle sans esprit.

## L'INSTITUTRICE.

Vous avez raison. Les éloges que nous procurent nos qualités, nos talens, notre esprit, & nos vertus, car voilà ce qui rend une femme aimable, sont les seuls durables, & les seuls dont on doive faire cas. Mais revenons à notre histoire.

“ Cependant une tristesse mortelle dévorait Constance. Quoiqu'elle eut pour sa tante un attachement sans bornes, elle ne pouvait penser sans horreur à l'époque fatale de sa séparation avec sa mère. Quoique bien des années se fussent déjà écoulées, le moment affreux où Mélanie l'avait rejetée de son sein, était encore présent à

sa mémoire. Son ame sensible était perpétuellement déchirée de ce souvenir, & la tendresse qu'elle avait pour Madame de Germancé, augmentait encore sa douleur. Les deux belles-sœurs avaient été élevées ensemble, & avaient toujours vécu dans la plus grande intimité ; elle seule était la cause de leur désunion. Elle aurait volontiers exposé sa vie pour les réconcilier ensemble, mais cela ne dépendait pas d'elle. Jamais Mélanie ne cesserait de la haïr, & ce n'était qu'à ce prix que Madame de Germancé consentait à lui rendre son amitié. Ces pensées accablantes agitaient continuellement Constance. Elle s'enfermait quelquefois dans sa chambre, & là versant un torrent de larmes, Oh, ma mere, s'écriait-elle, pourquoi suis-je chargée du poids de votre malédiction ! Hélas, aimez ma sœur, mais du moins ne haïssez pas la malheureuse Constance. Si jeune encore, quel a pu être mon crime ? Je ne puis vivre sous de si cruels auspices. En horreur à ma mere ! . , . . . Ah, Dieu, inspirez-moi ce qui je dois faire ! Que je recouvre sa tendresse, dussé-je payer de ma vie un si grand bienfait.

« Dans un de ses momens de douleur, Madame Dupuis entra dans sa chambre. Cette fidèle Gouvernante n'avait point quitté Constance, & lorsque ses soins lui devinrent inutiles, Madame de Germancé lui avait fait une pension honorable, & donné un appartement dans son hotel. Elle recevait souvent des lettres de Paris, & les communiquait à Constance & à sa tante, qui ne recevaient que par cette voie des nouvelles de Mélanie. Il faut savoir que Julie, cette femme de chambre si chérie, était fille de Madame Dupuis. Lorsque celle-ci avait quitté Paris pour suivre Constance, Mélanie, qui avait élevée sa fille, n'avait pas cru devoir la punir de ce qu'elle appelait la faute de sa mere ; elle l'avait gardée à son service, à condition toutefois, qu'elle n'aurait nulle correspondance avec Madame Dupuis. Julie n'avait pas cru devoir obéir à une injonction si injuste, elle entretenait avec sa mere un commerce de lettres, que la crainte de perdre sa place lui faisait cependant tenir secret. Madame Dupuis venait donc de recevoir une lettre, dans laquelle sa fille l'informait que Sophie, qui ne pou-

vait garder de femme de chambre, venait encore de renvoyer la sienne, & qu'on parlait de la mettre auprès d'elle, si cependant, on en pouvait trouver une qui convint à Mélanie. Ciel ! quelle pensée vient frapper mon esprit, s'écria Constance, après que Madame Dupuis lui eut fait part de ces détails ; c'est sans doute une inspiration divine. En disant ces mots, elle vole à l'appartement de sa tante & lui communique ses projets. Elle ne peut être reconnue de Mélanie ; elle s'introduira chez elle en qualité de femme de chambre ; peut-être parviendra-t-elle à s'en faire aimer ; peut-être enfin jouira-t-elle du bonheur inexprimable de la réconcilier avec Madame de Germancé, & en se faisant connaître, de regagner sa tendresse. Madame de Germancé était facile jusqu'à la faiblesse ; elle ne put cependant goûter ce projet, fit même de vifs reproches à Constance de son ingratitude, & lui défendit de lui en parler davantage. Constance obéit, mais l'effort qu'elle se fit, & le chagrin d'avoir déplu à sa tante, augmentèrent sa mélancolie, & la firent enfin tomber malade. Madame de Germancé allarmée, sentit



alors mourir son ressentiment ; sa tendresse pour sa nièce, & sa facilité naturelle se réveillèrent, elle promit plus même que Constance n'aurait osé espérer. Ces promesses lui rendirent la santé ; & pendant sa convalescence, qui fut assez longue, sa tante ne s'occupa plus que des moyens de l'introduire chez Mélanie. Rien ne paraissait plus difficile ; puisque Madame de Germancé n'avait aucun commerce avec elle. Il était dangereux de faire recommander Constance par quelque dame de Toulouse, car outre qu'il eut fallu lui révéler un secret que Madame de Germancé s'était fait un point d'honneur de renfermer dans son âme, le nom même de Toulouse était odieux à Mélanie. Enfin, Madame de Germancé se ressouvint de Madame de Périgni. Elles avaient été intimement liées dans leur jeunesse, mais l'éloignement, sans rien diminuer à leur estime, avait mis des bornes à cette liaison. Comme amie intime de Mélanie, Madame de Périgni ne pouvait ignorer ce qui regardait Constance. Elle ne l'ignorait pas, mais son attachement pour son amie lui avait fait passer sous silence une conduite si ré-

préhenfible ; elle la blâmait, & ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Madame de Germancé lui écrivit pour lui faire part des projets de Constance, & lui demander une lettre de recommandation comme pour une jeune personne de Grenoble. La Présidente charmée des nobles sentimens de Constance, consentit fans peine à participer à une trompérie, qu'elle espérait devoir faire rentrer Mélanie en elle-même. Non-seulement elle envoya la lettre qu'on lui demandait, mais elle fit partir pour Paris une femme de chambre de confiance, qui devait accompagner Constance chez Mélanie, & revenir aussitôt lui rendre compte du succès de cette démarche. Munie de cette lettre Constance partit pour Paris avec Madame de Germancé, qui résolut d'y rester jusqu'au dénouement d'une comédie qu'elle désapprouvait, dont elle n'espérait rien, & qu'elle regardait comme indigne de sa nièce. Nous avons vu comment cette intéressante jeune personne fut reçu par sa mere ; suivons-la dans son nouvel emploi, & sachons quel fut le succès d'une démarche si extraordinaire.

« Voilà donc Constance, que nous appellerons  
 désormais Mariamne, introduite chez sa mere en  
 qualité de femme de chambre. Son humeur douce  
 & prévenante ne tarda pas à la faire aimer de Mé-  
 lanié, qui bientôt ne put se passer d'elle un moment,  
 & lui donna une confiance entière. Ne pouvant  
 se persuader qu'une jeune personne si distinguée  
 fut née de parens obscurs, elle l'avait souvent  
 pressée, mais inutilement, de lui découvrir son  
 secret ; Mariamne en lui montrant une vive re-  
 connaissance du tendre intérêt qu'elle daignait  
 prendre à son sort, éludait toujours ses questions.  
 Elle s'était même adressée à Madame de Perig-  
 ni, mais avec aussi peu de succès. Cette dame  
 craignant de nuire à Constance, s'était contentée  
 de répondre à Mélanie, que Mariamne, née dans  
 l'opulence, s'était vue forcée, par des événemens  
 malheureux, au parti qu'elle avait pris, & que de  
 très fortes raisons, l'obligeaient à cacher son nom  
 & sa naissance. Mélanie s'était enfin contentée  
 de ces excuses, avait cessé de tourmenter Mari-  
 amne sur ce sujet, & convaincue que c'était une

jeune personne au-dessus du commun, elle n'épargnait rien pour lui adoucir son sort."

L'ELEVE.

Mais il me semble que tout ce mystère aurait du donner des soupçons à Mélanie.

L'INSTITUTRICE.

Considérez que Madame de Germancé demeurait à Toulouse, & Madame de Perigni à Grenoble, villes fort éloignées l'une de l'autre ; & que ces deux dames n'avaient aucune liaison ensemble.

L'ELEVE.

Mais Mélanie pouvait ignorer cette dernière circonstance.

L'INSTITUTRICE.

Cela pourrait être ; mais la connaissance que nous avons de son caractère doit nous rassurer sur la crainte que Constance ne soit découverte. Il était possible qu'une jeune personne de condition fut réduite à la servitude, & qu'elle se fit un devoir de taire son nom, sans que cette jeune personne fut sa fille. Quelles raisons avait-elle de croire que Constance, qu'elle avait abandonné depuis



tant d'années, eut pu se résoudre à venir remplir chez elle les fonctions de femme de chambre ? Quel aurait pu être son motif ? La tendresse ? Assurément une telle tendresse était trop au-dessus de Mélanie pour exciter ses soupçons.

L'ELEVE.

Cela est vrai, & moi qui oubliais cela, & qui savais qu'on trompait Mélanie, je commençais déjà à trembler pour Constance ; Eh bien, ma chère amie !

L'INSTITUTRICE.

“ Julie, de son côté, s'efforçait aussi de lui rendre aisé une servitude pour laquelle elle savait bien qu'elle n'était pas faite, mais pouvait-elle lui paraître pénible ? Elle était auprès d'une mère, qu'elle aimait, & dont elle était aimée ; quoiqu'elle n'osât se flatter que si Mélanie venait à la reconnaître, elle voulut lui continuer ses sentimens, & lui en accorder même de plus tendres, pour lesquelles elle aurait tout sacrifié ; elle se faisait cependant la plus douce illusion, & concevait les plus flatteuses espérances. Elle envoyait Julie régulièrement tous les jours chez Madame de Germancé, pour lui donner de ses nouvelles,

& lui faire part des progrès qu'elle faisoit dans l'esprit de Mélanie. Elle n'osoit s'échapper pour aller la voir que très rarement, craignant d'exciter des soupçons dans l'esprit de sa mere, qui détruiraient son ouvrage ; car n'ayant point d'amis à Paris, ou étant censée n'en point avoir, que pourrait-elle répondre si on venait à lui demander la cause de son absence, ou à la découvrir ? Elle se contentait de lui écrire les lettres les plus tendres, & les plus touchantes, mais ces lettres étaient loin de consoler Madame de Germancé de l'absence d'une nièce qu'elle adorait, elle lui faisoit tous les jours les plus vives instances de hâter un projet qui la rendait si malheureuse, en la privant de son unique consolation.

“ Mélanie ne pouvait se passer de Mariamne, elle en avait fait sa compagne & son amie, elle lui ouvrait son cœur, & lui confioit ses chagrins. Elle en avait de très grands. Sophie la punissait bien cruellement de son injuste partialité. Elle était devenu absolument insupportable, tirannifait tout le monde, & sa mere plus que tout le reste. Ce qui rendait Mélanie d'autant plus malheureuse, c'est que Sophie

n'avait que de l'éloignement pour elle, & n'aspirait qu'à pouvoir jouir & disposer enfin d'elle-même. Quoique Mélanie fut dans le plus grand monde, & s'abandonna à la plus extravagante dissipation pour contenter Sophie, comme elle n'avait nulle ressource en elle-même, les plaisirs ne se succédaient jamais assez vite, & dans ces momens de désœuvrement, elle était si capricieuse, si violente, si emportée, si mécontente, qu'on avait tout à craindre de son humeur & de ses mauvais procédés. Mélanie souvent irritée & poussée à bout, lui faisait quelquefois des reproches qu'elle ne souffrait qu'impatiemment. C'était alors que Mariamne se servait de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de la mere & de la fille ; elle les réconciliait souvent ensemble, mais Mélanie, malgré toutes ces petites brouilleries, n'en adorait pas moins sa fille, & n'en oubliait pas moins qu'il existait sur la terre un autre objet, plus digne de sa tendresse. Que je suis malheureuse, dit un jour à Mariamne cette mere désolée, Sophie, que j'ai tant aimée, que j'aime encore, pour qui je sacrifie tout, Sophie ne m'aime pas, elle empoisonne mes jours,

elle m'accable par ses mauvais procédés. Hélas, ajouta-t-elle, en pleurant, qui m'eut dit il y a douze ans lorsque je fermai mon cœur à l'innocente Constance, qui vainement me suppliait d'avoir pitié d'elle, & de ne pas l'éloigner de moi ; qui m'eut dit alors, que je serais si mal-récompensée. N'est ce pas pour Sophie que j'ai été si cruelle ? Qu'elle me haïsse, voilà ce que je ne puis concevoir ; pour Constance, elle doit m'avoir en horreur, elle en a le droit, je le lui pardonne. Non, Madame, s'écria Constance, elle vous chérit, elle vous révere. Comment le savez-vous ? Connaîtriez-vous Constance ? Cela est impossible. D'où vient cette confusion ?—Je ne puis dissimuler à Madame, que dans des tems plus heureux.—Eh bien !—Un voyage à Toulouse m'a procuré la connaissance de Mademoiselle Constance.—Elle vous a parlé de moi ? Oui, Madame.—Pourquoi me l'avoir caché ? Je craignais de déplaire à Madame, en l'entretenant d'une fille pour qui elle n'a que de l'aversion, & j'ai craint que le nom de Constance ne devint fatal à Mariamne.—Vous vous trompez, je ne la hais point, je ne pourrais la voir



sans horreur, je le sens, mais cette horreur provient du remords plus que de l'inimitié. Comment parle-t-elle de moi?—Avec attachement, avec respect, je l'ai entendu regretter de se voir privée de votre tendresse.—A ce que je vois, ma belle-sœur, avec sa feinte délicatesse, n'a pas manqué de me noircir dans l'esprit de ses provinciales, & n'a pas laissé oublier à Constance ce qui s'est passé lorsqu'elle l'emmena avec tant de précipitation. Au reste je le répète, mes enfans me haïssent ; je l'ai bien mérité, mais que Sophie, que j'ai tant aimé, soit l'instrument de la vengeance céleste . . . . . Ah, Dieu ! voilà le plus cruel des châtimens. Mariamne allait répondre, se serait peut-être trahi, mais Mélanie, qui avait fini de s'habiller, sortit de l'appartement.

“ De tous les jeunes Seigneurs qui fréquentaient la maison de Mélanie, le Vicomte d'Orsonville était un des plus assidus. Beau comme Sophie, il semblait né pour elle : il avait ses défauts, & jusqu'à ses faiblesses. On répétait sans cesse, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. D'Orson-

ville le crut sans peine, & chercha à le persuader à Sophie. Ce n'était pas sa beauté qui l'avait séduit, elle avait un appas bien plus puissant à ses yeux, elle était riche. D'Orsonville était ruiné. Son pere, irrité de ses folles dépenses, menaçait de le deshériter ; un excellent mariage pouvait seul le réconcilier avec lui. Il ne lui avait pas été difficile de plaire à Sophie. Elle l'aimait, ou croyait l'aimer. Cet attachement faisait le malheur de Mélanie, qui ne pouvait consentir à donner sa fille à un homme plein de défauts, vicieux même, & sans principes, & qui, le pere ne s'expliquant pas, n'avait à lui offrir qu'une belle figure & une haute naissance ; mais cette mere malheureuse ayant perdu tout le pouvoir sur l'esprit de sa fille, n'osait même lui faire des représentations. Après une scène affreuse, où Sophie avait mêlé comme à son ordinaire, les emportemens, les larmes, & les caresses, elle avait enfin obtenu de Mélanie la promesse de ne pas traverser l'attachement du Vicomte, & de ne pas rejeter ses propositions. Peu de jours après, d'Orsonville, que l'espérance de ce mariage avait réconcilié avec son pere, fit

faire  
Mar  
prof  
voul  
de se  
agèr  
refu  
Elle  
dona  
qu'e  
ses f  
faie  
etai  
qu'e  
fort  
bru  
qu'a  
méc  
con  
les  
peu  
le  
fils

faire des démarches auprès de Mélanie. Le Marquis d'Orfonville, homme dur & intéressé, profitant du gout de Sophie pour le Vicomte, voulut exiger de Mélanie une donation entière de ses biens, ne se réservant qu'une pension viagère, même assez médiocre. Mélanie indignée refusa tout net d'y consentir. Le Marquis insista. Elle avait oublié dans son ressentiment que cette donation n'était pas en son pouvoir. Le silence qu'elle gardait depuis tant d'années sur l'ainée de ses filles, avait fait croire à ceux qui ne connaissaient pas sa famille particulièrement, qu'elle était morte. Elle se vit enfin obligée d'avouer qu'elle ne pouvait disposer que de la moitié de sa fortune. J'en suis fâché, Madame, répondit brusquement le Marquis, mais mon bien n'est qu'à ces conditions. Je n'ai qu'un fils, & quelque mécontent que j'en fusse, il rentrerait en faveur en considération de votre alliance, mais puisque les conditions que je vous propose ne peuvent vous convenir, il ne me reste plus que le regret de vous avoir importuné. Mon fils n'a absolument rien, ayant dépensé en peu de

tems tout le bien de sa mère, le seul qu'il ait pu  
exiger de moi ; je ne suis pas d'humeur à me dé-  
pouiller pour lui, ou du moins je ne m'y résou-  
drais pas sans un avantage réel & considérable.  
En disant ces mots, il fit une profonde salutation  
à Mélanie, & se retira.

Sophie fut au désespoir lorsqu'elle aprit ce qui  
s'était passé ; elle pleura, gémit, fit des reproches à  
sa mère, & jura dans la violence de sa douleur, de se  
jetter dans un couvent, & d'y finir ses jours. Mé-  
lanie ne pouvant supporter l'idée de la perdre, &  
ne sachant comment la satisfaire, versait des larmes  
dans le sein de la fidele Mariamne, qui n'y ré-  
pondait que par les siennes, le Vicomte lui-même  
était désolé, ou feignait de l'être, enfin tout était  
dans la plus grande consternation depuis plusieurs  
jours, sans que Mélanie, qui y rêvait sans cesse,  
put trouver un moyen d'y remédier, le sacrifice  
qu'on lui demandait ne dépendant pas d'elle,  
lorsqu'elle reçut la lettre suivante.



" L'oubli impardonnable que vous semblez  
 " faire d'une fille digne à tous égards de votre  
 " tendresse, peut à peine se concevoir. Puisse le  
 " papier que je joins à cette lettre, & que je  
 " n'ai signé qu'à la sollicitation de Constance,  
 " vous faire rentrer en vous-même. Rendez lui  
 " votre cœur, qui lui appartient à tant de  
 " titres, vous regagnerez à ce prix l'amitié de  
 " votre sœur,

" DE GERMANCE."

" Cette lettre était accompagnée d'une renon-  
 ciation en forme, faite par Madame de Germancé  
 au nom de Constance. La principale clause  
 était, que si cette dernière venait à se repentir  
 d'avoir consenti à l'acte de renonciation, & en  
 rappelait, elle serait obligée d'abandonner l'hé-  
 ritage de Madame de Germancé, qui passerait  
 dans les mains de Sophie, sans que celle-ci se vit  
 pour cela contrainte de renoncer à son patrimoine.  
 On sent aisément que cette renonciation avait  
 été ainsi ordonné par Constance. Comme elle

n'était pas encore majeure, on n'avait pu la faire en son nom ; mais sa tante la faisant pour elle, la clause qui y était inférée, non seulement rassurait Mélanie contre la crainte que Constance en appellât jamais, puisque si cela arrivait, Sophie serait infiniment plus riche qu'elle n'avait lieu de l'espérer, mais elle rendait encore cette renonciation valide.

“ Ce papier fit faire de pénibles réflexions à Mélanie. Elle fut d'abord touchée du procédé de Constance ; mais bientôt cherchant dans son esprit des excuses à son injustice, elle s'imagina qu'un motif de haine & d'ostentation l'avait seule porté à ce sacrifice. Puis-je croire, disait-elle à Mariamne, que ma fille puisse avoir d'autre sentiment, qu'ai-je fait pour mériter sa tendresse ? Suffit-il que je sois sa mere ? Je n'en ai jamais rempli les devoirs. Ah, je n'en doute pas, & cette renonciation achève de m'en convaincre, Constance me hait, & ne me rend le bien dont j'ai voulu la priver que par amour-propre ; elle se croit assez riche de celui de

sa tante . . . . . Non, Madame, interrompit Mariamne avec vivacité, gardez-vous de croire . . . . . Mariamne, vous m'étonnez, vous m'aviez bien dit que vous aviez connu ma fille, mais j'ignorais à quel point vous vous y intéressiez, si je l'avais su . . . . . Moi, Madame, répondit Mariamne interdite, une légère connaissance peut à peine m'avoir inspiré cet intérêt dont Madame semble me faire un reproche ; l'attachement que j'ai pour Madame est mon seul guide, & le seul but de toutes mes pensées & de toutes mes actions ; cependant c'est un si grand bien de posséder la tendresse d'une mère, que je ne puis, malgré moi, m'empêcher de plaindre Mademoiselle Constance.—Vous vous trompez, ma chère Mariamne, si vous croyez que je la haïsse. Je vous avouerai même, que je me fais des reproches infinis à son égard. Ce n'est que parceque je me rends justice, que je ne puis concevoir un tel précédé. Je vous aime, & vous souffre auprès de moi, quoique de votre aveu vous l'ayez connu, & que vous ayez même été liée avec elle. Ce n'est pas là de la haine ?—Cependant vous ne consentiriez pas à

la voir.—Non, je l'avoue, sa vue me ferait un vrai supplice, puisse le ciel me l'épargner. Hélas, si je n'eusse pas été si injuste, je ne redouterais pas sa présence, elle eut peut-être récompensé ma tendresse au lieu que Sophie . . . . . N'importe, achevons mon ouvrage, faisons cette donation puisqu'on l'exige de nous, & puisque ma fille elle-même consent à me dépouiller ; c'est le dernier effort, puisse-t-il assurer son bonheur. Je ne me réserverai qu'une pension viagère pour vivre dans un couvent ; consentirez-vous, ma chère Mariamne, à y vivre avec moi ? Dieu ! Madame, mes jours vous sont consacrés, ordonnez, disposez de la trop heureuse Mariamne.—Votre attachement, ma chère enfant, m'est très précieux ; que n'êtes-vous ma fille, ou pourquoi Sophie n'a-t-elle pas votre cœur ! Mélanie, en disant ces paroles, passa dans l'appartement de Sophie. Elle lui montra la lettre qu'elle venait de recevoir ; & lui dit, que maintenant qu'il était en son pouvoir, elle voulait lui donner encore cette preuve de son amour maternelle, en faisant le sacrifice qu'on exigeait d'elle ; qu'elle lui céderait tout son bien, & lui ferait



épouser d'Orsonville. Sophie reçut cette assurance avec une joie insensible & cruelle. Sans faire à sa mère les plus légers remerciemens, sans s'appercevoir de ce qu'il lui en coutait, elle la pressa de voir le Marquis d'Orsonville, & de fixer le moment qu'elle appelait celui de son bonheur. Mélanie la quitta la mort dans l'ame, & alla s'enfermer dans sa chambre, pour y donner un libre cours à ses larmes. Elle envoya cependant prier le Marquis de passer chez elle. Il vint ; Mélanie lui dit, que des circonstances l'ayant mise depuis peu dans la possibilité d'assurer tout son bien à sa fille, elle y consentirait volontiers, pourvu qu'il en voulut faire autant à l'égard de son fils. Le Marquis d'Orsonville, qui désirait vivement ce mariage, & dont la fortune était très peu considérable, n'eut pas de peine à donner son aveu. Mélanie promit aussi de se régler sur lui pour la pension viagère qu'elle devait se réserver ; & le Marquis, qui ne comptait nullement sur son fils, en retint une si forte, que l'on pouvait dire que le Vicomte n'en retirait d'autre avantage que l'espoir de n'être pas déshérité ; mais cette avarice du Marquis fut

un bien pour Mélanie, car autorisée par son exemple, ella se vit encore en état de jouir de la vie, quoiqu'avec moins d'éclat qu'auparavant. Le jour fut enfin fixé pour la signature du contrat. Rien n'égalait la joie de Sophie. Elle n'était occupée que de parures & d'ajustemens, & n'attendait qu'avec la plus vive impatience le moment fortuné qui allait fixer sa destinée. Loin de savoir gré à sa mère de lui avoir tout sacrifié, elle lui reprochait au fond du cœur de s'être réservée une pension si considérable; mais elle n'osait faire éclater ses murmures. Enfin le jour de la signature du contrat arriva. Sophie désirant que sa mère y mit le plus grand éclat, l'avait engagée d'y inviter une compagnie nombreuse & distinguée. Elle y parut belle comme le jour, & richement parée. La joie régnait dans tous les cœurs. L'ame de Mélanie était seule livrée à la tristesse la plus affreuse; l'ingratitude de sa fille la désespérait. Le mariage fut fixé à huit jours de-là. Il fut convenu que la cérémonie se ferait à cinq heures du matin, sans aucune pompe, & que l'on partirait tout de suite pour

une terre que le Vicomte avait à quelques lieues de Paris, où l'on se promettait de rassembler tous les plaisirs.

“ Mélanie qui souffrait en secret de l'insensibilité de Sophie, prenait tellement sur elle pour cacher ses peines, que sa santé en était visiblement altérée. Pour surcroît de chagrin, Sophie, qui ne savait mettre nulles bornes à ses désirs, & en qui l'habitude de les satisfaire en faisait naître de nouveaux, Sophie dis-je, comme si elle eut craint de laisser à sa mère la plus légère consolation, lui demanda de lui donner Mariamne qui lui avait toujours plu, & de reprendre Julie, pour qui elle avait conçu *une horreur invincible*. Mélanie la regarda d'un air indigné, & sans lui répondre, fit appeller sa femme de chambre. Mariamne, lui dit-elle en entrant, ma fille désire vous avoir à son service ; si vous y consentez, je vous rends la promesse que vous m'avez faite de ne point vous séparer de moi. J'espère, répondit Mariamne toute tremblante, que Madame n'est pas mécontente de mon service, & que je n'ai pas été assez

assez malheureuse pour lui déplaire ?—Non, mon enfant, jamais vous ne me futes plus chère, mais ma fille peut vous faire un meilleur sort, je me sacrifie sans peine à votre avancement.—J'ai bien des graces à rendre à Mademoiselle, mais je borne mes vœux & mon ambition au bonheur de vivre auprès de Madame. Sophie outrée, bouda sa mère, & s'emporta contre Mariamne. Cette scène acheva de mettre la mère & la fille mal-ensemble. Accoutumée à une supériorité absolue, Sophie ne pouvait pardonner même à sa mère de lui avoir été préférée. Le choix que Mariamne avait fait de rester auprès de Mélanie, offensait son amour propre de la manière la plus sensible & la plus cruelle. Elle refusa de garder Julie, & prit une autre femme de chambre.

“ Enfin ce jour tant souhaité, ce jour que Sophie regardait comme le plus beau de sa vie, où elle allait prendre un engagement si solennel, arriva enfin. Mélanie, qui depuis plusieurs jours se portait extrêmement mal, fit un effort sur elle-même, & suivit sa fille à l'autel ; mais la cé-



rémonie n'était pas encore achevée qu'elle se trouva mal ; il fallut la porter chez elle. Ce contre-tems parut terrible à Monsieur & Madame d'Orfonville, par la crainte d'être obligée de rester auprès d'elle, ce qui aurait entièrement déconcerté leurs projets ; mais Mélanie, en reprenant ses sens, les voyant autour de son lit, & lisant sur leur visage à quel point ils étaient mortifiés de cet événement, les pria, d'une voix languissante, de ne pas retarder leur départ pour l'amour d'elle, & sous prétexte qu'il serait inoui de manquer de parole à tout Paris, qui devait se rendre à la terre du Vicomte pour y célébrer les nûces, ils partirent après s'être fait un peu prié ; & avoir promis d'envoyer souvent savoir des nouvelles de Mélanie."

L'ELEVE.

Il faut l'avouer, voilà un horrible créature.

L'INSTITUTRICE.

C'était un enfant gâté, ce mot renferme l'explication de sa conduite. L'habitude de voir tout le monde s'empresse d'aller au-devant de nos dé-

firs & les fatiguer, nous rend inhumains, injustes & cruels ; nous ne pensons qu'à nous, nous n'agissons que pour nous, nous sacrifions tout à ce nous que nous adorons. Malheur aux parens aveuglés par une folle tendresse ! Il n'y a pas une Sophie dans la nature, mais l'éducation en a fait plusieurs.

L'ÉLÈVE.

Cependant vous ne voudriez pas, ma chère amie, qu'on traitât les enfans avec trop de sévérité ?

L'INSTITUTRICE.

Non, sans doute. Trop de sévérité est aussi préjudiciable au bonheur des parens que trop d'indulgence. Mais nous parlerons de cela une autre fois, car vous devez être inquiète des suites de la maladie de Mélanie.

“ On devine aisément l'état de Constance à la vue de sa mère presque mourante. Un médecin qu'elle fit appeler aussitôt après le départ de Madame d'Orsonville, annonça que Mélanie avait la petite vérole, & qu'elle était des plus malignes &

des plus dangereuses. Ma chere Julie, dit Constance, courez chez ma tante, prévenez la de ce cruel événement. Ses ordres précis sont seuls capables de m'arracher d'auprès de ma mère. M'en séparer, dans l'état où elle est ! ce serait me donner le coup de la mort, ma tante en est incapable. Le ciel, le juste ciel, me préservera de la contagion, mais s'il a prononcé mon arrêt, s'il a ordonné de mon sort, que du moins je meurs en secourant ma mère.—Allez, ma destinée est dans vos mains ; si vous & Madame Dupuis pouvez engager ma tante à me laisser ici, croyez qu'il n'est point de bornes que je mette à ma reconnaissance. Julie partit, & revint bientôt après accompagné de Madame de Germancé, qui trop inquiète de sa nièce pour demeurer tranquillement chez elle, venait avec l'intention de l'arracher de ce funeste séjour ; mais touchée de son désespoir, & incapable de lui faire aucune violence, elle remit le soin de sa conservation à la Providence, & jugeant, que dans l'état où était les choses, sa présence était nécessaire, elle prit, dans la maison de Mélanie, un appartement éloigné du sien, &

résolut d'y rester jusqu'à ce qu'elle fut hors de danger, & prête à se montrer, lorsqu'elle en trouverait une occasion favorable.

“ Constance ne quittait pas le chevet du lit de sa mère. Mélanie eut pendant huit jours, une fièvre ardente, accompagnée d'un violent transport. Dans ses accès, elle criait, pleurait, accusait Sophie d'ingratitude, demandait pardon à Constance, appelait Mariamne à son secours, se débattait dans ses bras sans la connaître, & finissait par tomber dans un état plus cruel que la mort même. Enfin, il lui prit une crise violente qui jetta Constance dans le plus profond désespoir. Elle crut que la nature faisait un dernier effort, & que sa mère allait expirer. Cette crise, suivie d'un profond assoupissement, lui sauva la vie. A son réveil, jettant les yeux autour d'elle—Où suis-je ? s'écria-t-elle. Il est donc vrai, ma chère Mariamne, dit-elle, en revenant à elle-même, & se trouvant dans les bras de Constance, que vous ne m'avez pas abandonné ? Constance la pressa dans ses bras avec tendresse. Je me sens



mieux, ajouta Mélanie, infiniment mieux, & le Ciel, sans doute, m'accorde ce peu de momens pour réparer mes torts. Je veux, ma chere Marianne, écrire à ma belle-sœur, envoyer ma bénédiction à Constance, & lui demander pardon de l'oubli dénaturé dans lequel j'ai vécu si longtems. Hélas, dans son enfance elle paraissait m'aimer, & j'ai étouffé sa tendresse. En disant ces mots, elle versait un torrent de larmes. L'ame de Constance était déchirée. Elle serrait tendrement la main de sa mère, & n'osait parler dans la crainte de se découvrir, & de lui causer une révolution funeste. Cependant les larmes que Mélanie avait versé furent pour elle comme un baume salutaire ; le médecin la trouva infiniment mieux, & la prononça hors de danger, en lui recommandant toutefois la plus parfaite tranquillité. Quelques jours après elle fut même en état de se lever. Constance ne la quittait pas d'un instant. Ses soins, ses attentions, avaient quelque chose de si tendre & de si touchant, qu'ils étonnaient Mélanie. Sophie, qu'elle avait tant aimé, lui montrait une indifférence si profonde, que quelque précieuse que

lui fut la tendre & respectueuse amitié de Constance, elle ne pouvait la concevoir dans une personne, qui ne lui était attachée par aucun lien, & qui ne lui avait nulle obligation. Ma chere Mariamne, lui dit-elle un jour, la tendresse que j'ai pour vous, doit vous affranchir de la promesse que vous avez faite, de ne confier à personne l'histoire de vos malheurs. Dites-moi qui vous êtes ; depuis longtems vous ne devez plus me regarder comme votre maîtresse, mais comme votre amie. Du moment que vous êtes entrée chez moi, j'ai dû vous apprécier & vous rendre justice. Vous avez lieu de tout attendre de ma reconnaissance ; apprenez-moi comment je puis m'acquitter envers vous. Que dis-je m'acquitter ! & le puis-je ? ma propre fille m'a abandonné, elle a passé dans les fêtes un tems où je luttai contre la mort, & vous, vous n'avez pas craint les horreurs d'une maladie contagieuse, vous m'êtes restée. O Dieu ! méritais-je tant de bienfaits ! Ces sentimens qui font mon bonheur, & ont été jusqu'ici ma seule consolation ; qui a pu vous les inspirer ? — Le ciel, la nature, & son cœur, s'écria Ma-

dame de Germancé en entrant dans la chambre. Mélanie, surprise & agitée, regarda sa belle-sœur, tendit les bras à Constance, & s'évanouit. Son évanouissement fut long. Enfin, les soins de Constance, & de Madame de Germancé, la rappellèrent à la vie. Se trouvant dans leurs bras, Me trompez-vous ? dit-elle à sa belle-sœur. Ah, s'il est ainsi, laissez-moi une illusion qui m'est si précieuse. Je ne vous trompe point, reprit Madame de Germancé ; voilà cette Constance que je vous enlevai il y a plus de douze ans, & que je vous rends digne de votre tendresse. Mélanie pressa Constance dans ses bras—Ma chère enfant, répétait-elle sans cesse, que je suis humiliée ! combien vous ajoutez à mes remords ! N'était-ce donc pas assez de ne me pas hair ? Mais, ma sœur, Dieu ! . . . . . si la maladie contagieuse . . . . . Les craintes de Mélanie étaient bien fondées—Constance avait gagné la petite-vérole. Cependant, comme si le Ciel eut voulu récompenser sa piété filiale, elle l'eut si légèrement, que peu de jours la tirèrent d'affaire. Mélanie, parfaitement réconciliée avec sa belle-sœur, chérie de sa fille,

l'aimant tendrement, vit s'ouvrir pour elle une source de bonheur, dont elle n'avait jamais encore goûté les charmes. Ne cherchant qu'à s'éloigner d'un lieu qui avait été témoin de ses chagrins, & où la négligence de Sophie lui en préparait encore de nouveaux, elle partit pour Toulouse avec sa belle-sœur, résolut de s'y fixer, & de couler le reste de ses jours dans une douce & paisible solitude. Madame d'Orsonville, livrée au grand monde, à la dissipation, n'espérant plus rien de sa mère, ne fit nul effort pour la retenir. Peu après le retour de Madame de Germancé à Toulouse, on lui proposa pour sa nièce un parti très avantageux. C'était un jeune homme, aussi recommandable par ses mœurs, que par sa naissance, qui descendait d'une des plus anciennes familles de la Province, & possédait une charge honorable dans la magistrature. Mais quelque goût que Constance se sentit pour lui, elle ne voulut consentir à accepter sa main, qu'après lui avoir fait promettre de ne jamais la séparer de sa tante & de sa mère. Elle épousa donc le jeune magistrat, & uniquement occupé de lui plaire, elle



vivait avec lui dans une félicité parfaite, lorsque ce bonheur fut troublé par les nouvelles qu'elle reçut de Paris. Madame d'Orsonville était après dix-huit mois de mariage totalement ruinée, son mari obligé de s'éloigner, ses terres en saisie, & dans les mains des créanciers, elle-même dans un état qui faisait tout craindre pour ses jours. Les plaies mal-fermées du cœur de Mélanie se rouvrirent à ces funestes nouvelles. La douce & sensible Constance, qui n'avait jamais reçu aucune marque d'amitié de sa sœur, & qui lors même de la reconnaissance, n'avait pas ignoré les railleries qu'elle s'était permise sur son compte, fut la première à presser le départ pour Paris. Les soins de Mélanie, de Madame de Germancé, & de Constance, rendirent la santé à la Vicomtesse. L'activité du Président, son beau-frère, retira des débris de sa fortune de quoi la maintenir, non dans le grand monde, mais dans une honnête opulence. Constance eut encore la félicité de voir sa sœur revenir à elle-même, abjurer ses erreurs & son insensibilité, désirer de réparer ses torts, & de s'unir à elle pour faire le bonheur d'une mère & d'une

tante, qui, avec son époux, possédaient toute sa tendresse. On était sur le point de repartir pour Toulouse, lorsque on apprit la nouvelle de la mort de d'Orsonville, qui était passé en Angleterre. Naturellement querelleur, une dispute assez vive qu'il avait eu avec un Seigneur de ce pays, ayant été suivi d'un cartel, le Vicomte avait reçu un coup d'épée dont il était mort peu de jours après. Sa mort affligea sensiblement la Vicomtesse. Elle avait eu pour lui toute la tendresse dont elle était susceptible, & maintenant que sa sensibilité s'était réveillée, elle sentait avec plus d'amertume la perte d'un mari, que son exemple aurait peut-être fait rentrer en lui-même. Enfin, cette famille réunie, ayant rétabli le bon ordre dans les affaires de la Vicomtesse, & cette dame consentant à les accompagner, ils reprirent tous ensemble le chemin de Toulouse, où ils firent long-tems les charmes & l'envie de la province, & où le nom de Constance est encore respecté."

L'ELEVE.

« La jolie histoire! Ah, ma chere amie, que j'aime Constance! Je tremblais que Mélanie ne

persistât dans son aveuglement ; je ne pouvais m'empêcher de la plaindre, & cependant il faut l'avouer, elle méritait bien d'être malheureuse. Mais dites-moi, s'il est possible, qu'il y ait des mères si dénaturées ?

L'INSTITUTRICE.

Graces au Ciel, ces exemples sont rares, mais ils existent. Nous avons même vu dans l'histoire de France, une mère acharnée contre son propre fils, l'éloigner du trône de ses ancêtres, pour y placer un prince étranger ; le condamner à mener une vie errante & fugitive, & le forcer à se rendre maître de son propre royaume par la voie des armes.

L'ELEVE.

Vous voulez parler de Charles VII. C'était une bien méchante femme que sa mère. N'est-ce pas lui qui fut surnommé l'Heureux ?

L'INSTITUTRICE.

C'est lui-même.

L'ELEVE.

Je ne vois pas pourquoi on lui a donné ce surnom, car enfin il n'y a pas beaucoup de

bonheur à être obligé de reconquerir son royaume.

L'INSTITUTRICE.

Cela est vrai ; mais on ne le lui a donné, que parceque les circonstances ont seules agi en sa faveur, car pour lui s'il vous en souvient, il était si indolent, que sans ces mêmes circonstances, il n'eut jamais été qu'un Prince détrôné. Mais n'avez-vous nulles remarques à faire sur mon histoire ?

L'ELEVE.

Oh, oui, j'en ai beaucoup. D'abord, elle me persuade que vous avez grandement raison, lorsque vous me répétez que la beauté n'est rien sans les vertus, & les qualités du cœur & de l'esprit. Voilà qui est fini, je ne désirerai plus d'être jolie, je vais même remercier le ciel de ce que je ne suis pas précisément un monstre.

L'INSTITUTRICE.

Il s'en faut de quelque chose ; mais vous parlez toujours de vous-même, & ne me dites pas



les observations que vous avez faites sur les caractères de mon histoire.

L'ELEVE.

Cela va venir. Je pense d'abord que Mélanie, qui en y réfléchissant attentivement, me paraît plus faible que méchante, n'est pas tout-à-fait assez punie.

L'INSTITUTRICE.

Du moment que vous lui découvrez plus de faiblesse que de méchanceté, elle mérite de l'indulgence ; que voudriez-vous lui faire souffrir de plus ?

L'ELEVE.

Oh, je ne fais pas ; de plus grands maux. Je voudrais qu'elle fut bien malheureuse & qu'elle le fut longtems.

L'INSTITUTRICE.

Comptez-vous donc pour rien le plus cruel de tous les tourmens, les reproches de la conscience ? Ajoutez à cela les mauvais procédés sans nombre de Sophie ; il me paraît que vous aurez lieu d'être satisfaite de ses souffrances. Elle n'a jamais joui d'un moment de bonheur, tant qu'elle a persisté

dans son aveuglement—que voulez-vous donc de plus ?

L'ELEVE.

Eh bien, je vous abandonne Mélanie ; mais convenez que Sophie, cette méchante Sophie, qui s'est conduite envers sa mère avec tant d'indignité, méritait de longs & rigoureux châtimens ?

L'INSTITUTRICE.

Sophie a presque payé de sa vie son insensibilité, son égoïsme, & ses mauvais procédés. Il y a de l'inhumanité à poursuivre les gens jusqu'à la mort ; souvenez-vous, donc, qu'elle n'avait plus le tems de souffrir, & qu'elle était presque sur le bord de la tombe, lorsque Constance vint à son secours.

L'ELEVE.

Et moi, si j'avais été à la place de l'auteur, je l'aurais fait languir longtems, & je me ferais bien gardé de la rendre malade, de peur d'être obligée d'aller la secourir.

## L'INSTITUTRICE.

Oui, mais vous auriez nui au plus beau caractère de votre histoire, à celui que vous vouliez donner pour modèle. Comment ! cette Constance si bonne, si douce, si sensible, consentira-t-elle à laisser sa sœur en proie à tout ce qu'il y a de plus affreux, pour satisfaire le ressentiment d'un lecteur vindicatif ?

## L'ELEVE.

Oh, oui, Constance perdrait de son éclat, & elle est l'idole à laquelle l'auteur sacrifie ; je conçois cela. Ma chère amie, vous avez, sans doute, beaucoup de partialité pour cette histoire.

## L'INSTITUTRICE.

Pourquoi en aurais-je ?

## L'ELEVE.

Parceque c'est une de vos amies qui l'a écrite.

## L'INSTITUTRICE.

Je n'en suis pas plus aveugle sur ce quelle a de faible, & j'aime à écouter vos remarques, qui me donnent lieu de connaître si vous avez le jugement bon.

En ce cas je vais continuer ma critique. Je pense encore qu'on pourrait dire de Constance, qu'elle se laisse tomber malade un peu aisément. Un léger refus valoit-il la peine de se rendre malade ?

## L'INSTITUTRICE.

Cela me rappelle une jeune personne, qui me disait il y a quelques années, que Anaxagore était bien sot de se laisser mourir parceque Périclès le négligait.

## L'ELEVE.

Ah, c'est méchant de me reprocher les erreurs de ma jeunesse.

## L'INSTITUTRICE.

Il le faut bien, si vous retombez dans ces mêmes erreurs. Réfléchissez un moment, & vous verrez que ce n'est pas le refus qui la fait tomber malade, mais la douleur de désobliger sa tante. On vous la représente accablée de mélancolie, & personne n'ignore que le chagrin prend beaucoup sur la santé ; ainsi je ne crois pas que ce soit pé-



cher contre les règles de la probabilité que de la faire tomber malade.

L'ELEVE.

Me voilà parfaitement convaincue de la partialité que vous avez pour cette histoire ; vous vous trahissez sans le savoir.

L'INSTITUTRICE.

Voilà, je l'avoue, une furieuse accusation, mais je ne vois pas bien en quoi je la mérite.

L'ELEVE.

En ce que vous vous êtes efforcée de détruire toutes mes objections.

L'INSTITUTRICE.

Ne serait-ce pas plutôt, parce que ses objections manquent un peu de fondement ? Enfin, s'il ne faut que trouver à redire pour me justifier, il n'y a rien de plus aisé, & il y a, dans l'histoire de Constance, un petit défaut qui m'a frappé, quoiqu'il ait échappé à votre pénétration.

L'ELEVE.

Quel est-il ?

## L'INSTITUTRICE.

Ce sont ces maladies de chacun des personnages en particulier. Constance tombe malade, tout le monde suit son exemple. On me dira que sa maladie est accidentelle, & que celles de Mélanie, & de Sophie, servent à faire paraître son caractère dans son plus beau jour ; j'en conviens, mais l'auteur aurait peut-être mieux fait de différencier ses moyens, & elle l'aurait pu sans nuire au caractère de son héroïne.

## L'ÉLÈVE.

Voilà une critique plus sévère que la mienne, & qui, à présent que j'y réfléchis, me paraît très bien fondée. Ce défaut avait échappé à ma pénétration, comme vous dites ; je le regardais même comme un chef-d'œuvre d'invention. Allons, ma chère amie, je reconnais mon injustice, je vous ai jugé témérairement je le vois bien ; je ferai plus circonspecte à l'avenir.

## L'INSTITUTRICE.

Vous êtes si humble, qu'il y aurait de la cruauté à ne pas vous pardonner.

L'ELEVE.

Il faut avouer, ma bonne amie, qu'il y a dans le monde bien peu de jeunes personnes qui ressemblent à Constance.

L'INSTITUTRICE.

J'en conviens ; mais s'il est rare de voir une jeune personne délaissée de sa mere dès l'enfance, faire de tels efforts pour regagner sa tendresse, il l'est aussi de voir des meres montrer tant d'insensibilité pour leurs enfans, quoiqu'on en trouve souvent qui ont pour quelques uns une préférence injuste, & je dirais presque dénaturée.

L'ELEVE.

Cela est vrai, & je connais plusieurs dames qu'on accuse de cette préférence ; mais il faut dire, pour leur justification, qu'on voit des enfans plus aimables les uns que les autres.

L'INSTITUTRICE.

Oui ; mais ce n'est pas toujours le mérite qui décide en leur faveur ; au contraire, j'ai souvent vu des meres, par une étrange prévention, montrer une tendresse aveugle pour ceux de leurs enfans qui la méritaient le moins.

L'ELEVE.

Mais c'est fort vilain cela.

L'INSTITUTRICE.

Non seulement cela est fort vilain, mais c'est contre la nature & contre le devoir d'une mere, & quoiqu'il soit rare, comme je l'ai déjà dit, de voir des femmes oublier leurs enfans pendant tant d'années, il n'y en a malheureusement qu'un trop grand nombre qui les faisant élever sous leurs yeux, les abandonnent entièrement à des mains mercénaires, les négligent, & sont dans la plus parfaite indifférence sur leur sort.

L'ELEVE.

Ainsi, ma chere amie, il faut conclure de ce raisonnement que le caractère de Mélanie, quelque outré qu'il soit, entre dans la classe des choses possibles.

L'INSTITUTRICE.

Je le crois, & d'autant plus que Mélanie en abandonnant sa fille avait pour elle une excuse, bien pitoyable sans doute, mais dont toute mauvaise mere pourrait se contenter.



L'ELEVE.

Quelle excuse ?

L'INSTITUTRICE.

Celle de la savoir entre les mains d'une parente indulgente, qui aurait pour elle toute la tendresse, & tout l'attachement d'une mere. Cette conviction aurait suffi pour tranquilliser une femme plus sensible, & plus attachée à sa fille que Mélanie.

L'ELEVE.

Quand à Mélanie, elle ne pensait guères à cela ; elle voulait se débarrasser de Constance à quelque prix que ce fut, & sans Madame de Germancé elle allait la faire religieuse. Ma chere amie, j'ai encore une remarque à vous faire.

L'INSTITUTRICE.

Quelle est-elle ?

L'ELEVE.

Vous dites de Sophie qu'elle a les yeux noirs, vifs & pleins de feu. Quand à la noirceur passe, l'esprit ne fait rien à la couleur des yeux, mais comment pouvaient-ils avoir du feu & de la vivacité si elle était un fotte ?

L'INSTITUTRICE.

Je ne me rappelle pas que mon auteur ait dit qu'elle fut une sotte.

L'ELEVE.

Pas tout-à-fait, mais elle a dit qu'elle était une ignorante, qu'elle n'avait jamais voulu s'instruire, qu'elle ne savait rien, si non qu'elle était belle. La belle science ! Peut-on avoir les yeux vifs, & n'être pas plus instruit ?

L'INSTITUTRICE.

On peut être très ignorant, & avoir naturellement de l'esprit. Sophie n'était pas une sotte, car nous voyons, que parmi ses imperfections, elle a le défaut d'être satirique, or la satire quelque odieuse qu'elle soit, suppose nécessairement de l'esprit.

L'ELEVE.

Un mauvais esprit, n'est-ce pas, ma chere amie ?

L'INSTITUTRICE.

Oh, très mauvais, il vaudrait mieux, être parfaitement imbécille.

## L'ELEVE.

Ainsi, ma chere amie, ce ne sont pas les connaissances qui nous donnent de l'esprit.

## L'INSTITUTRICE.

Pas précisément ; on peut avoir un esprit naturel, mais sans culture. Sans esprit on ne peut même retirer tout l'avantage possible de l'instruction, mais il est bien vrai aussi, que l'esprit naturel ne suffit pas. Dépourvu de connaissances, il ne fait nul progrès ; il s'appesantit même, & perd de son énergie, & voilà pourquoi on a dit si souvent, que l'ignorance & la stupidité étaient proches parentes, & qu'elles se tenaient comme par la main.

## L'ELEVE.

Convenons qu'en fait d'instruction, il est facile d'en imposer ; j'ai souvent entendu dire dans la société, “ ces gens là ont beaucoup d'esprit,” & cependant, quand on vient à les approfondir, on trouve, qu'ils n'ont pas des connaissances bien étendues. Cela dégouterait presque de s'instruire.

## L'INSTITUTRICE.

Oui, si l'on ne s'instruisait que pour plaire & briller, mais si c'est pour se procurer des ressources dans un âge plus avancé, & pour se rendre vraiment digne du peu de gens capables de nous apprécier, l'injustice qu'on nous fait n'est pas capable de nous rebuter. Que nous importe le jugement de la société sur l'esprit des autres ?

## L'ELEVE.

Tenez, ma chere amie, dites ce que vous voudrez, mais dans les efforts que l'on fait pour s'instruire, il y entre toujours un peu d'amour propre, & je ne puis m'empêcher de désirer, que le monde en général se donnât un peu plus la peine de distinguer le vrai mérite, car je le soutiens, cette facilité à faire une réputation d'esprit est très propre à décourager la jeunesse.

## L'INSTITUTRICE.

Mais il est injuste, de n'estimer une personne qu'à proportion de ses connaissances.

## L'ELEVE.

Quelle injustice y a-t-il à cela ?



L'INSTITUTRICE.

Celle de les rendre responsables des circonstances.

L'ÉLÈVE.

Comment des circonstances? Ne peut-on pas toujours s'instruire?

L'INSTITUTRICE.

Non, on ne le peut pas toujours, & si l'on vous abandonnait dans ce moment à vous-même, vous qui vous parlez si bien; il viendra un tems où vous jugeriez les autres sur cet article avec moins de sévérité. En faisant le plus grand cas des connoissances & des talens, je suis loin de les regarder comme les seules choses nécessaires à une jeune personne.

L'ÉLÈVE.

Je fais bien cela, vous voulez qu'elle soit douce, aimable & polie.

L'INSTITUTRICE.

Oui, & je veux aussi qu'elle ait des vertus morales & civiles. L'amour du bien ne s'acquiert pas, mais se fortifie par l'instruction. On a vu souvent des gens remplis de talens, ornés des plus belles connoissances, obscurcir tous ces avantages

par les plus affreuses dispositions, & d'autres, au contraire, sans instruction faire le bonheur & les charmes de leur société. Les connaissances ne peuvent alors qu'orner ceux-ci, au lieu qu'elles peuvent être très préjudiciables à ceux-là.

L'ELEVE.

En quoi préjudiciables ?

L'INSTITUTRICE.

En ce qu'elles leur donnent le pouvoir de faire le mal, & de nuire à la société.

L'ELEVE.

Ainsi, ma chere amie, Sophie n'était pas une sotte ?

L'INSTITUTRICE.

Non, elle avoit même de l'esprit, mais cet esprit lui eut fait par la suite un très grand mal, si elle n'eut pas eu à la fin une puissante Institutrice.

L'ELEVE.

J'entends, l'adversité.

L'INSTITUTRICE.

Justement. On peut même dire, qu'elle était bien née, & que ses défauts étaient plutôt la suite d'une mauvaise éducation, que d'un mauvais cœur,

puisque nous la voyons revenir à elle, chercher à réparer ses torts, & montrer même de la sensibilité à la mort de son mari.

L'ÉLÈVE.

Mais, ma chère amie, Constance avait été élevée avec la même indulgence par sa tante, elle aurait du avoir les mêmes défauts.

L'INSTITUTRICE.

Constance, jusqu'à l'âge de sept ans, avait été tyrannisée, & traitée avec dureté. Naturellement plus douce que Sophie, le malheur avait ouvert son cœur à la tendresse, à la reconnaissance, & aux autres sentimens qui font le bonheur des âmes sensibles, au lieu que l'indulgence avait fermé celui de Sophie à ces mêmes sentimens, & l'avait rendu telle qu'on vous l'a dépeinte, & telle que sont tous ceux qui avec les mêmes dispositions sont élevés comme elle.

L'ÉLÈVE.

N'est-ce pas qu'il y a des caractères plus doux les uns que les autres ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, sans doute ; il en est des caractères comme des traits du visage, pas un ne ressemble à l'autre, & voilà une des raisons, pourquoi il est si difficile, & si pénible d'élever la jeunesse. Rarement le même plan d'éducation peut-il servir à deux enfans differens ; tel qui a été favorable à l'un, pourrait être très préjudiciable à l'autre.

L'ELEVE.

Dites-moi, pourquoi l'on voit des enfans si doux, & d'autres si emportés ?

L'INSTITUTRICE.

Je ne fais ; cela provient, je crois, d'une cause physique, dont je ne suis pas assez bonne naturaliste pour vous rendre raison.

L'ELEVE.

Ne vous êtes vous assignée à vous-même aucune cause de cette différence ?

L'INSTITUTRICE.

Nulle satisfaisante.

L'ELEVE.

Faites-moi toujours part de vos idées.



## L'INSTITUTRICE.

Je suis, je vous avoue, dans la plus grande incertitude, mais voici mes conjectures, puisque vous voulez les savoir absolument. Je me suis imaginée que cela provenait du plus ou moins de légèreté des esprits animaux ; s'ils sont pésants, l'enfant en est plus doux, & plus traitable ; si au contraire, ils sont légers, subtils, irritables, faciles à enflamer, ils influent sur son caractère, & le rendent vif, impétueux, & difficile à gouverner.

## L'ELEVE.

A présent, ma chere amie, dites-moi pourquoi il y a des enfans qui montrent tant d'esprit dès leur plus tendre jeunesse, & d'autres qui en ont si peu ?

## L'INSTITUTRICE.

En vérité, il faut que j'avoue que vous m'embarrassez fort. Je crois que cette différence provient encore d'une cause physique, mais rien de ce que j'ai trouvé jusqu'ici dans les livres, ne m'a paru satisfaisant, & j'ai souvent désiré pouvoir m'entretenir avec quelque savant Naturaliste sur ce sujet. Mais hâtons-nous de rentrer, il y a long-

tems que nous nous promenons, & vous devez être fatiguée.

L'ELEVE.

Je le suis un peu, à vous dire le vrai. Ma chere amie, quand je serai parvenue à cet âge charmant où vous m'avez promis de m'accorder votre amitié, me conterez-vous encore des histoires ?

L'INSTITUTRICE.

Sans doute, si vous les aimez.

L'ELEVE.

Voilà ce dont vous n'avez pas lieu de douter.

L'INSTITUTRICE.

Je vous en conterai même de plus jolies, & de plus intéressantes.

L'ELEVE.

Cela est impossible.

L'INSTITUTRICE.

Vous montrez un gout pour mes histoires & nos conversations, qui m'est bien flatteur ; cependant si l'on écrivait ces dernières, je suis persuadée que dans quelques années d'ici elles vous paraîtraient fort insipides.

L'ELEVE.

Oh, non, jamais. Je les lirais avec plaisir même quand j'aurais cinquante ans.

L'INSTITUTRICE.

Ainsi donc, je puis me flatter, que quand vous aurez l'âge de raison, vous penserez à moi avec quelque plaisir.

L'ELEVE.

N'en doutez pas, ma très chere amie ; il faudrait que je fusse un monstre d'ingratitude. Croyez que je vous aimerai toujours, & que les soins que vous avez pris de moi, seront à jamais gravés dans ma mémoire.

L'INSTITUTRICE.

Cet espoir m'est bien-doux ; je vous assure, ma chere enfant, que j'en fais ma gloire & mon bonheur, & que je le regarde comme le dédommagement de tous les maux qui pourraient m'assiéger. Mais regardez de ce côté ; que voyez-vous ?

L'ELEVE.

La voiture de mon pere & de ma mere. Courrons les embrasser, & leur rendre compte de l'emploi que nous avons fait de notre tems pendant leur longue absence.

ment quand l'unis cinquantaine.

архивується [1].



DOUZIEME ENTRETEN.

---

L'ELEVE.

MA chere amie, vous êtes contente de moi aujourd'hui, n'est-ce pas ?

L'INSTITUTRICE.

On ne peut pas plus, & je songe aux moyens de vous témoigner ma satisfaction.

L'ELEVE.

Rien n'est plus aisé.

L'INSTITUTRICE.

Comment ?

L'ELEVE.

Faisons la conversation.

L'INSTITUTRICE.

Très volontiers ; que dirons-nous ?

L'ELEVE.

Ah ! c'est à vous à choisir le sujet de nos sublimes entretiens.

L'INSTITUTRICE.

Je vous avoue que mon esprit n'est pas monté sur le ton de la sublimité aujourd'hui, mais, comme je ne prétends pas que vous soyez la dupe de ses incartades, si vous voulez, je vous lirai pour vous en dédommager, un extrait que j'ai fait il y a quelques jours, dans l'intention de vous en amuser lorsque nous serions seules.

L'ELEVE.

Que vous êtes bonne ! Vous vous occupez toujours de moi ?

L'INSTITUTRICE.

Je ferais bien mal mon devoir si je n'en agissais pas ainsi.

L'ELEVE.

Ne pensez-vous donc à moi que par devoir ?

L'INSTITUTRICE.

Il faut avouer que l'inclination rend ce devoir le plus doux de mes plaisirs.

L'ELEVE.

Voilà un joli compliment, & qui mérite bien que je vous embrasse pour vous remercier.

L'INSTITUTRICE.

Mais si je ne vous aimais pas autant, je ne m'occuperais pas moins de vous.

L'ELEVE.

Oui, parceque vous vous y croiriez obligée; mais cela ne serait pas aussi satisfaisant.

L'INSTITUTRICE.

Non, sans doute.

L'ELEVE.

Ce serait, ma chere amie, beaucoup de peine sans plaisir.

L'INSTITUTRICE.

Oui, & beaucoup de peine sans plaisir n'est qu'un accroissement de peine.

L'ELEVE.

Est-ce une histoire que votre extrait?

L'INSTITUTRICE.

Oui.

L'ELEVE.

Attendez, ma chere amie, que j'aille me chercher de l'ouvrage, car il n'y a rien au monde de plus charmant que de travailler en vous écoutant lire. Cela me rend plus attentive, & me fait un bien délicieux.

L'INSTITUTRICE.

Vous pouvez, si vous l'aimez, travailler à mon tambour.

L'ELEVE.

L'ai-je bien entendu ? Allons, vous êtes bien contente de moi, je vois cela, car voilà une de ces graces que vous n'accordez pas tous les jours. Il n'est rien que j'aime autant que de travailler à votre ouvrage.

L'INSTITUTRICE.

Vous pouvez broder ces trois fleurs, mais prenez bien garde de vous tromper dans l'assortiment des couleurs.

L'ELEVE.

Si quelque chose m'embarasse, voulez-vous me permettre de vous interrompre ?



## L'INSTITUTRICE.

Certainement. (*Elle lit.*)

“ Parmi les aventuriers que les richesses du nouveau monde attiraient en Amérique, on distinguait l'invincible Sébastien Hurtado. Nuno de Lara, chargé de garder le premier boulevard élevé sur les bords heureux du Paraguay, faisait de cet officier un cas tout particulier, & aidé de sa bravoure, il ne doutait pas de pouvoir résister à des peuples innombrables, mais que peut la valeur contre la force? Lara n'avait que cent-vingt hommes, qui quoique bien agguérés ne pouvaient faire tête à des nations entières qui, outre qu'elles combattaient avec le courage qu'inspire le désespoir, avaient encore pour elles l'avantage de bien connaître le terrain, entièrement étranger aux Espagnols. Hurtado, aussi prudent que brave, conseilla à Lara d'assurer sa situation par des alliances. Mangora, cacique des Timbuez, fut le premier à écouter les propositions des Espagnols. Il vint même dans leur camp pour traiter avec eux, avec toute la bonne foi des peuples du nouveau monde. Dans une des entrevues qu'il eut

avec le Général Espagnol, Mangora aperçut la belle Luce de Miranda, femme d'Hurtado. Aimant tendrement son mari, Miranda avait quitté pour lui un pays délicieux, & une famille adorée. Les fatigues d'une longue navigation, les périls de la guerre, elle avait tout bravé pour le suivre. Hurtado, de son côté, adorait son épouse, & leur union n'avait encore été obscurcie par aucun nuage lorsque Mangora vint la troubler. Voir Miranda l'aimer fut l'affaire du moment pour le cacique. Il osa avouer sa passion à celle qui l'avait fait naître. Miranda reçut sa déclaration avec mépris, & le menaça du ressentiment d'Hurtado. Le cacique furieux dissimula. La valeur des Espagnols, & l'effroi qu'ils avaient inspiré à ces peuples, lui ayant fait craindre de ne pouvoir les vaincre par la force, il résolut d'employer l'artifice & la perfidie pour les détruire, & se rendre maître de l'objet de son amour. Il tendit donc un piège à l'ambition d'Hurtado, en l'invitant à venir recevoir les hommages de toute sa nation. Hurtado, à qui Miranda n'avait pas laissé ignorer l'amour du cacique, dissimulant son ressentiment de

peur de nuire à son parti, se contenta de répondre à Mangora, qu'un soldat Européen n'oserait quitter son camp ou sa garnison sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander, sans honte, une pareille grace, à moins que ce ne fut pour combattre & vaincre. Le cacique, éclairé par l'amour & la jalousie, vit bien que l'Espagnol se jouait de sa passion, & sentant qu'il ne serait heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce ne devait être que par une trahison. Hurtado de pouvait craindre que des lâches.

“ Mangora apprit, que ce brave Espagnol était sorti de la garnison avec cinquante soldats des plus vaillans, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. Le garnison se trouvait extrêmement affaibli par ce détachement, & surtout par l'éloignement d'Hurtado. Cependant telle était la terreur que le nom Espagnol avait répandu parmi les peuples du nouveau monde, que Mangora n'osa attaquer Nuno & ses troupes à force ouverte. Il se hâta de rassembler un corps de quatre mille Indiens, les cache, bien armés, dans un marais couvert, & voisin de la citadelle. En-

fuite, marchant vers les portes de la place avec trente des siens chargés de vivres, il fait dire à Lara, qu'ayant appris la nécessité où se trouvaient réduits les Espagnols, ses amis & ses allies, il venait leur offrir, en attendant le retour du convoi, tous les secours qui dépendaient de lui. Lara, trop généreux & trop éloigné de la défiance pour soupçonner les pièges de la perfidie dans les offres & les présens d'un allié, reçut le cacique avec les témoignages les plus sincères de la reconnaissance. Il voulut même régaler Mangora & sa troupe, & rassembla ce qu'il put joindre des provisions étrangères de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mélange, & de l'ivresse de la débauche on tomba dans les bras du sommeil. Le cacique & ses gens veillaient à l'exécution de leur dessein. Mangora avait prémuni son escorte, & ses troupes embusquées. Il avait tout concerté pour consommer sa trahison. Les Espagnols étaient à peine endormis, que la lueur des flammes qui dévoraient déjà les magasins avertit les Timbuez de marcher au pillage de la place. Les soldats mal-éveillés par le bruit, coururent



encore ivres, à la lueur des flammes qui brillaient de toute part, pour éteindre l'incendie. Pendant ce désordre, Mangora & son escorte ayant ouvert les portes à ses troupes, fond avec elles sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu ni l'ennemi, & tombent sous les coups des Indiens. Lara, mortellement blessé, songe moins à retirer les flèches de ses plaies, qu'à enfoncer son épée dans le cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en se déchirant mutuellement, & expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des Sauvages. Il ne restait que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scène si tragique. Ces tristes victimes furent menées à Siripá, frere & successeur du perfide cacique. Siripa se préparait à venger la mort de son frere ; déjà tout était ordonné pour le supplice de Miranda, elle parait, sa vue fait tomber les armes des mains du nouveau cacique. L'amour de son frere passa dans son cœur comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil qui luit sur les bords de Paraguay, Miranda ne pouvait briller aux yeux, sans embraser tout ce

qui la voyait. Mais ses traits portaient dans les ames éprises tantôt la rage de defespoir, & tantôt les douces faiblesses de la soumission & de la prière. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare, que non seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur un peuple que sa beauté lui assujettit, la conjure de partager son trône, & d'oublier un époux, tombé sans doute sous les flèches des Indiens, conjurés contre le sang Espagnol. Miranda, encore plus irritée de l'amour du nouveau cacique, qu'elle ne l'avait été de celui de son frere, lui répondit avec fierté & indignation, qu'elle préférerait la mort à la main & à la couronne d'un sauvage, & qu'elle n'avait pas traversé les mers avec son époux pour l'abandonner & le trahir, dans un pays où les femmes de l'Europe devaient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnaient celui de la valeur. Siripa, qui ne concevait pas une fidélité si extraordinaire, crut que le tems affaiblirait ces sentimens, & que tant de fierté ne pouvait être vaincu que par la douceur. En vain Miranda s'obstinait à rejeter les vœux du cacique, il n'opposait à ses mépris que les respects, la constance, & la soumission.

“ Cependant Hurtado, revenu de son expédition, ne trouve qu’un amas de cendres ensanglantées. Ses yeux cherchent en vain son épouse, il ne peut découvrir ses traces. Il est aisé de juger de son désespoir. A-t-elle péri dans l’embrasement, est-elle au pouvoir des cruels destructeurs de son parti ? Il était dans cette terrible incertitude, lorsqu’il apprit qu’elle était entre les mains des perfides Indiens, qui en une seule nuit avaient fait un carnage si effroyable. Nul danger n’arrête Hurtado, avec ses cinquante hommes, il vole au secours de Miranda. Il attaque les Timbuez, mais accablés par le nombre, ses soldats se voient contraints de prendre la fuite, & lui-même est fait prisonnier, & conduit devant Siripa. Sa présence rallume dans l’ame du cacique toutes les fureurs de la jalousie & du désespoir. Tant qu’il avait cru Hurtado mort, il s’était flatté, qu’un jour ses soins & sa soumission attendriraient Miranda, mais elle retrouvait son époux, un époux adoré, & le cacique la connaissait déjà trop bien pour rien attendre d’elle que des rigueurs & des mépris. L’espérance en mourant dans son cœur y avait

fait naître la haine, il fallait une victime à sa vengeance. Il ordonne le supplice d'Hurtado. La fière Miranda tombe aux pieds du cacique, embrasse ses genoux, & parvient enfin par ces prières & par ces larmes à fléchir le cœur du barbare. Il se contente de faire enfermer Hurtado dans une étroite prison, où Miranda ne peut ni le voir ni le consoler. Ce n'est qu'en paraissant renoncer à lui qu'elle peut le sauver ; la moindre tentative expose la vie d'Hurtado à de nouveaux dangers ; la sienne même n'en est pas exempte. Cependant toutes ces considérations cèdent au désir de voir Hurtado, & de pleurer avec lui leur malheur commun. Le péril où elle l'expose lui fait seul prendre les plus grandes précautions. Elle dissimule avec Siripa, lui laisse former des espérances qui rallumant l'amour dans son cœur favorisent ses desseins ; elle feint même d'oublier un époux qu'elle n'a jamais tant aimé, & parvient enfin à rétablir la sérénité dans l'ame du cacique, qui s'abandonnant au plus doux espoir, la laisse jouir d'une liberté & d'un pouvoir absolu. Il ne fut pas difficile alors à Miranda de



lever les obstacles qui la séparaient de son époux ; elle gagne ceux qui sont préposés à sa garde, & parvient enfin à lui adoucir par sa présence les horreurs d'une odieuse captivité. Il y avait déjà six mois qu'Hurtado languissait dans les fers, lorsque Siripa vint à découvrir que Miranda, préférant à son cœur & à sa main les horreurs de la prison de son rival, passait avec lui tous les momens qu'elle pouvait dérober à sa vigilance. Toutes les fureurs de la jalousie se réveillent dans l'ame de l' amoureux cacique. Il se reproche sa clémence & sa bonté. La honte d'avoir été trompé, & trompé par une femme ajoute encore à sa fureur. Il jure la mort d'Hurtado. Miranda même ne peut échapper à sa vengeance. Cependant l'amour, qui brule encore dans son ame, lui fait douter de son malheur. Il tremble & désire de s'assurer par ses propres yeux de ce qu'il appelle la perfidie de Miranda. Après avoir flotté longtems dans une incertitude désespérante, il prend la résolution de pénétrer dans la prison d'Hurtado. Il s'y cache dans l'obscurité. Il entend les gémissemens du malheureux Espagnol sans en être ému. Hurtado prononce

le nom de Miranda, l'appelle, se plaint de sa lenteur ; la rage du cacique redouble, son malheur est certain. Il allait, dans sa fureur, se jeter sur l'Espagnol, & lui plonger son poignard dans sein ; un bruit se fait entendre, Siripa s'arrête. Les portes de la prison s'ouvrent, & Miranda, une torche à la main, s'avance, & se précipite dans les bras de son époux. Hurtado, en la voyant, semble oublier son affreuse & longue captivité, il prodigue les plus tendres caresses à la cause innocente de ses malheurs. Siripa ne peut plus longtems soutenir cet odieux spectacle ; il sort de la retraite obscure qui le cachait, s'élance sur les deux époux, & leur enfonce à plusieurs reprises son poignard dans le cœur. Miranda, cette touchante victime de l'amour conjugal, insulte encore en mourant au barbare cacique ; ses regards se fixent sur son époux, & elle expire en prononçant le nom d'Hurtado."

L'ELEVE.

Ma chere amie, la touchante histoire ! Vous auriez du cependant, ne pas la faire finir d'une manière si tragique.

L'INSTITUTRICE.

Vous oubliez qu'elle n'est pas de ma composition.

L'ELEVE.

Mais vous auriez pu en changer le dénouement.

L'INSTITUTRICE.

Non, sans nuire à la vérité de l'histoire.

L'ELEVE.

Que je plains cette pauvre Miranda. Oh, le méchant cacique ! Voilà qui est fini, je ne blame plus les Espagnols.

L'INSTITUTRICE.

Vous avez tort, ma chère enfant. Le crime d'un seul homme doit-il vous rendre injuste ?

L'ELEVE.

Mais, ma chère amie, ce n'est pas un seul homme, c'est tout un peuple.

L'INSTITUTRICE.

Les peuples ne sont pas responsables des fautes de ceux qui le gouvernent.

L'ELEVE.

Je le crois comme vous, ma chere amie, s'ils ne favorisent pas des desseins injustes, mais ce méchant Mangora, qui fut la premiere cause de ces malheurs, ne trouva-t-il pas quatre mille Indiens qui l'aidèrent à consommer sa trahison ?

L'INSTITUTRICE.

Votre remarque n'est pas sans fondement. Cependant, quand je pense à ces bons Péruviens qui reçurent si bien les Espagnols, je suis tentée d'accuser ces derniers de toutes les cruautés, & les trahisons des Américains. Ils ne faisaient que suivre l'exemple de leurs persécuteurs, & assurément si l'on n'a pas trouvé d'humanité chez une nation chrétienne & civilisée, on en devait encore moins attendre d'un peuple sauvage & idolatre ; mais le fait est que ces exemples de barbarie sont très rare du côté des Américains, au lieu qu'ils sont très fréquens du côté des Espagnols.

L'ELEVE.

J'ai, je l'avoue, une horreur invincible pour les Espagnols, leur cruauté me fait frémir.



L'INSTITUTRICE.

Voilà, ma chere enfant, un préjugé de jeune personne qu'il vous faut combattre & détruire.

L'ELEVE.

Permettez-moi de vous dire, ma chere amie, que vous vous contredites un peu.

L'INSTITUTRICE.

Comment cela ?

L'ELEVE.

Il n'y a qu'un instant que vous venez de me faire remarquer que les Espagnols surpassaient de beaucoup les Américains en noirceur & en cruauté, & lorsque je témoigne de l'horreur pour les premiers, vous vous efforcez de détruire en moi ce sentiment.

L'INSTITUTRICE.

Non, je voudrais seulement y mettre de justes bornes ; & si vous faites réflexion que ces fiers conquérans étaient, pour la plupart, des gens sans aveu, sans principes d'honneur, que ceux d'une bravoure féroce & désespérée, votre ressentiment ne retombera plus que sur un Pizarre, un Almagre, un Fernand de Luques, & tant d'autres,

dignes à tous égards de l'exécration publique.

L'ELEVE.

Tous les conquérans de l'Amérique, étaient-ils donc des gens sans aveu ?

L'INSTITUTRICE.

Presque tous, du moins ceux qui furent cruels & sanguinaires. C'était des gens d'une fortune désespérée qui avaient tout à gagner & rien à perdre, & l'on a remarqué que plus ils étaient ignorans, & plus ils ont commis d'atrocité.

L'ELEVE.

Ma chere amie, tous les Espagnols qui formaient la colonie dont vous venez de me parler, périrent-ils dans cette occasion ?

L'INSTITUTRICE.

Non, pas tous.

L'ELEVE.

Que devint le reste ?

L'INSTITUTRICE.

Pendant qu'une scène si tragique se passait au pays des Timbuez, un officier Espagnol, nommé Moschéra, ayant rassemblé le peu de ses compatrio-

tes échappés au carnage, avait mis à la voile sur un petit bâtiment qui était resté à l'ancre, & était retourné en Espagne.

L'ELEVE.

Dieu soit loué ! voilà le Paraguay délivré, & les Indiens libres.

L'INSTITUTRICE.

Oui, mais cette tranquillité ne fera pas de longue durée ; vous les allez bientôt voir reparaître sur le fleuve, & en plus grand nombre.

L'ELEVE.

Est-il possible ?

L'INSTITUTRICE.

Ces bords heureux ne pouvaient manquer d'attirer une foule d'aventuriers. Un corps considérable d'Espagnols fonda Buenos-Aires en 1735.

L'ELEVE.

Et les Indiens les laisserent-ils s'y établir ?

L'INSTITUTRICE.

Les Indiens firent ce qu'ils purent pour les en empêcher. Ils massacraient sans distinction tous ceux qui se permettaient de sortir du nouvel établissement, tellement que quoique la colonie

manquât de vivres, on se vit contraint de défendre sous peine de la vie, d'en aller chercher au dehors. On rapporte, en conséquence de cette défense, un trait qui vous ferait peut-être plaisir à savoir, & que je vous dirai si vous voulez.

L'ELEVE.

Encore une histoire ?

L'INSTITUTRICE.

Oui, si cela ne vous ennuie pas.

L'ELEVE.

M'ennuyer ! jamais. Ma chere amie, vous êtes adorable. Deux histoires en un jour ! on n'y tient pas. Que je vous embrasse.

L'INSTITUTRICE.

Vous verrez ce que peut la reconnaissance sur le cœur même de l'animal, & de l'animal le plus féroce.

L'ELEVE.

Attendez, ma chere amie. Est-ce là le verd que je dois prendre pour travailler cette feuille ?

L'INSTITUTRICE.

Non c'est celui-ci.



L'ELEVE.

Allons, parlez, je ne vous interromperai plus.

L'INSTITUTRICE.

“Une femme à qui la faim avait sans doute donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avait placé autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposait la famine. Maldonata, c'était le nom de la transfuge, après avoir erré quelque tems dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise de voir cet animal formidable s'approcher d'elle d'un air suppliant, la caresser, lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter. L'Espagnole rassurée s'aperçut bientôt que les gémissemens de la lionne étaient ceux d'une mère qui réclamait du secours. Maldonata prend courage, & aide la nature dans ce moment douloureux. La lionne va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageait chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés par ses soins &

élevés avec elle, semblaient reconnaître par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payait de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois, & la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelait plus dans sa caverne, disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuplait chaque jour."

L'ELEVE.

Et Maldonata ?

L'INSTITUTRICE.

" Maldonata, seule & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa piété avait su lui faire un asyle. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtems errante sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avait nourrie, des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buenos-Aires. Le commandant, plus féroce que les lions & les

sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son crime par tous les dangers & les maux qu'elle avait essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fut attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourir de faim, ou devenir la proie des monstres dévorans."

L'ELEVE.

Ah, mon Dieu ! peut-on être plus cruel ! Voilà pourtant les hommes que vous me défendez de hair.

L'INSTITUTRICE.

Au contraire, ma chere enfant. Ceux-là méritent votre indignation, & je vous les livre sans miséricorde.

L'ELEVE.

N'étaient-ils donc pas Espagnols ?

L'INSTITUTRICE.

Cela est vrai, mais malgré cela, je m'en tiens à mon premier sentiment.

L'ELEVE.

Quel est-il ?

L'INSTITUTRICE.

Qu'il ne faut pas juger d'une nation par quelques individus.

L'ELEVE

On juge des hommes par leurs actions.

L'INSTITUTRICE.

En ce cas pensons à Las Casas, & nous serons plus favorables aux Espagnols.

L'ELEVE.

Ah ! oui, il était bon celui-là, & il serait seul capable de me réconcilier avec la nation. Mais, ma chere amie, la pauvre Maldonata que nous avons laissè attachée à un arbre, si nous retournerions auprès d'elle ? Je vous avertis pourtant que elle doit mourir, je me soucie pas que vous finissiez son histoire.

L'INSTITUTRICE.

“ Le ciel qui l'a protégée si visiblement jusqu'à présent ne l'abandonnera pas au moment où elle a le plus besoin de son secours. Deux jours après quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, ayant à ses pieds une lionne avec



des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en restèrent immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice, mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents, confirmer par des caresses & de doux gémissemens, les prodiges de reconnaissance que cette femme racontait à ses libérateurs. La lionne suivit quelque tems les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret, & d'une véritable douleur, que fait éclater une famille qui accompagne jusqu'au vaisseau un pere, ou un fils chéri prêt à s'embarquer pour l'Amérique, d'où peut-être il ne reviendra jamais."

L'ELEVE.

Voilà la pauvre Maldonata entre les mains de cet affreux commandant ; il est incapable d'humanité lui, que va-t-elle devenir !

L'INSTITUTRICE.

"Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené à des sentimens d'humanité que son cœur farouche avait dépouillé en passant

les mers, laissa vivre une femme que le ciel avait si visiblement protégée."

L'ELEVE.

Ah! je respire enfin, la voilà en sûreté. Cette histoire est merveilleuse ; peut-on, ma chere amie, y ajouter foi ?

L'INSTITUTRICE.

A vous dire la verité, je ne la crois pas bien autentique ; je n'y vois cependant rien d'impossible. Je crois à la reconnoissance même dans les animaux ; d'ailleurs nous avons plusieurs traits de cette nature rapportés par des hommes d'une véracité reconnue.

L'ELEVE.

Ce que je comprends le moins c'est la douceur des lionceaux ; que la lionne n'ait pas dévoré Maldonata, cela me parait tout simple, mais les lionceaux ne lui avoient nulle obligation, & assurément il n'est pas de la nature de l'animal d'avoir de la reconnaissance pour d'autres bienfaits que pour ceux qu'il a reçu lui-même.

L'INSTITUTRICE.

Les lionceaux avaient autant d'obligation à Maldonata que la lionne même.

L'ELEVE.

Et quelle obligation ?

L'INSTITUTRICE.

Ils lui devaient la vie. Mais abstraction faite de cette obligation, si vous trouvez possible que la lionne ait reconnu sa bienfaitrice, il ne l'est pas moins que les lionceaux aient reconnu la compagnie de leur enfance.

L'ELEVE.

L'un est aussi probable que l'autre, il faut l'avouer.

L'INSTITUTRICE.

Plus probable encore ; on a vu de faibles animaux élevés avec les bêtes les plus féroces, & vivre avec eux dans la plus grande harmonie, & la plus parfaite familiarité.

L'ELEVE.

Je ne savais pas cela.

## L'INSTITUTRICE.

J'ai vu un lion, qui avoit dans sa cage un chien qui jouait avec lui, dont il se laissait tirailler de la manière la moins respectueuse. Le gardien de la messagerie me dit, qu'ayant perdu celui avec lequel on l'avait élevé, le pauvre lion en avait conçu tant de chagrin, qu'il en avait manqué mourir, & qu'on avait été obligé de lui en chercher un autre, dont la stature, & les dispositions fussent à peu près les mêmes.

## L'ELEVE.

Le charmant animal ! J'ai lu, ma chere amie, il y a quelque tems, une trait de reconnaissance à peu près semblable au votre.

## L'INSTITUTRICE.

Si vous y ajoutez foi, comment pouvez-vous douter de la probabilité de celui que je viens de raconter. Examinons les chacun en particulier.

## L'ELEVE.

Ah, oui, ma chere amie, examinons ; j'aime à examiner, c'est ma folie.



## L'INSTITUTRICE.

Alphonse (\*) voit un lion étendu sur l'herbe ; il le croit mort & veut absolument s'avancer pour le considérer. En approchant il reconnut que l'animal existait encore, mais qu'il était expirant. Il était étendu & sans mouvement ; il avait la gueule entre-ouverte, sanglante, & remplie de fourmis. Alphonse en eut pitié, avec son mouchoir il délivra l'animal des insectes qui le tourmentaient ; ensuite, tirant de sa poche une bouteille pleine d'eau, il la versa toute entière dans la gueule du lion. L'animal parut un peu soulagé, il regardait languissamment Alphonse, qui croyait voir dans ses yeux l'expression de la reconnaissance, & ne le quitta qu'après lui avoir prodigué tous les secours qu'il était en son pouvoir de lui donner.—Mais observez qu'il le quitte, & que l'espace de quelques minutes est un intervalle trop court pour imprimer les traits de son bienfaiteur dans le cerveau de l'animal mourant.—A quelques jours de-là Alphonse est invité à une chasse aux lions. Un lion

---

(\*) Veillés du Chateau, Tome I. page 566.

énorme s'avance vers lui, & est prêt à le dévorer ; déjà il a imprimé ses griffes redoutables dans le flancs du cheval d'Alphonse, il reconnaît son bienfaiteur . . . . . Vous savez le reste. Ce trait de reconnaissance vous paraît-il bien vraisemblable ?

L'ELEVE.

Pas trop ; j'avoue, ma chère amie, que je n'avais pas fait toutes ces observations, le merveilleux seul m'avait frappé.

L'INSTITUTRICE.

Maldonata, au contraire, après avoir secouru la lionne, avait partagé son antre ; les lionceaux élevés avec elle & sous ses yeux, accoutumés à la voir ne pouvaient la méconnaître. Si cette histoire n'est pas vraie, elle est du moins possible, au lieu que l'autre est parfaitement dénuée de vraisemblance.

L'ELEVE.

Ma chère amie, vous défendez votre histoire comme si vous l'aviez inventée.

L'INSTITUTRICE.

Je l'ai trouvé dans le même auteur d'où j'ai tiré celle de Miranda.

L'ELEVE.

Comment s'appelle-t-il ?

L'INSTITUTRICE.

L'Abbé Raynal.

L'ELEVE.

Et il ne la donne pas pour très vraie ?

L'INSTITUTRICE.

Non, il la repète d'après les auteurs Espagnols, qui comme vous sont un peu amis du merveilleux. Quand on n'est pas témoin oculaire, les apparences seules peuvent faire juger de la vérité des faits, & je cherche à vous faire remarquer ceux qui sont probables d'avec ceux qui ne le sont pas.

L'ELEVE.

Je vous suis obligée, ma chere amie ; cette précaution m'est très utile. A présent je ne considère plus ce trait de l'histoire d'Alphonse, que comme un conte fait à plaisir, pour prouver qu'il faut avoir de la reconnaissance, & que ce sentiment est naturel, même aux animaux.

L'INSTITUTRICE.

C'était l'intention de l'auteur ; mais son conte ne prouve rien, parcequ'il est dénué de vraisem-

blance. Que la reconnaissance existe est un fait si certain, qu'il me semble inutile de s'aider du merveilleux pour y faire croire.

L'ELEVE.

Je pense comme vous, ma chere amie. Dans les histoires qu'on invente pour former la jeunesse, & lui inspirer l'amour du bien, il faut qu'il n'y ait rien d'impossible, autrement elle ne les croit pas; au contraire elle s'endurcit, parcequ'elle pense qu'on a voulu la tromper, & l'auteur manque son objet.

L'INSTITUTRICE.

Vous entrez parfaitement dans mon sens. Une jeune personne à laquelle on raconte un trait de cette nature, en reconnait aisément le faux pour peu qu'elle réfléchisse. Je crois qu'il faut avant tout dire la vérité à la jeunesse.

L'ELEVE.

Mais, ma chere amie, quand j'étais plus jeune vous refusiez de me dire la verité.

L'INSTITUTRICE.

Jamais.



L'ELEVE.

Vous refusez de répondre à mes questions.

L'INSTITUTRICE.

Oui, mais sans vous tromper.

L'ELEVE.

Non, vous ne me trompiez pas, vous me remettiez à un autre tems.

L'INSTITUTRICE.

Je vous y remets encore, lorsque vous me faites des questions au-dessus de votre intelligence.

L'ELEVE.

Suis-je donc une sotte ?

L'INSTITUTRICE.

Non, vous avez même beaucoup de bon sens pour votre âge, mais vous n'avez pas encore tout l'esprit & toute l'instruction possible.

L'ELEVE.

Quand aurai-je assez d'instruction ?

L'INSTITUTRICE.

Cette question est difficile à résoudre. Encore quelques années & vous serez plus instruite que vous ne l'êtes à présent.

L'ELEVE.

Je vous comprends, vous voulez dire qu'on n'est jamais assez instruite. Vous êtes insatiable en fait d'instruction. En attendant, ma chere amie, nous pouvons ajouter foi à l'histoire de Maldonata.

L'INSTITUTRICE.

Je ne la trouve pas impossible. Je vous le répète, je crois à la reconnaissance, c'est mon faible. Voici ce que je lisais il y a quelques jours dans M. de Buffon, cela nous servira à mettre des bornes à notre crédulité.

L'ELEVE.

C'est très bien pensé ; voyons ce que dit M. de Buffon.

L'INSTITUTRICE.

“ Ce qu'il y a de très sur c'est que le lion, pris jeune & élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre, & même à jouer innocemment avec eux ; qu'il est doux pour ses maîtres, & même caressant, surtout dans le premier âge, & que si sa férocité naturelle reparait quelquefois, il la tourne rarement contre ceux

qui lui ont fait du bien. Je pourrais citer un grand nombre de faits particuliers, dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé beaucoup d'exagération, mais qui sont cependant assez fondés pour prouver, au moins par leur réunion, que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, & leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu réduit en captivité s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoué à la mort en les lui jettant pour proie, & comme s'il se fut attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser quelquefois enlever toute entière, & souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait."

L'ELEVE.

Quel charmant portrait ! Je ne m'étonne

plus si vous lisez si souvent M. de Buffon. Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas, ma chere amie ?

L'INSTITUTRICE.

Beaucoup ; il ne passe pas, je l'avoue, pour excellent naturaliste, mais il est, à mon gout, le plus élégant écrivain.

L'ELEVE.

Vous en disiez autant d'un autre auteur il y a quelques jours ; attendez que je me souviennne de son nom.

L'INSTITUTRICE.

Racine.

L'ELEVE.

Précifément. Eh bien, ma chere amie, comment peut-il être le plus élégant des écrivains, & M. de Buffon aussi ?

L'INSTITUTRICE.

Racine est un Poëte.

L'ELEVE.

Ah ! je vous entends, Racine est le plus élégant des Poëtes ?

L'INSTITUTRICE.

Sans exception.



L'ELEVE.

Sans exception ! Vous voulez parler des Poètes Français ?

L'INSTITUTRICE.

Cela s'entend.

L'ELEVE.

Ma chere amie, lirai-je jamais Racine ?

L'INSTITUTRICE.

Certainement, & dans trois ou quatre ans tout au plus.

L'ELEVE.

Et M. de Buffon ?

L'INSTITUTRICE.

Pour M. de Buffon, quand vous aurez dix ans de plus, vous pourrez lire ceux de ses ouvrages qui sont à la portée des femmes.

L'ELEVE.

En attendant, ma chere amie, vous m'en lirez de tems en tems des extraits.

L'INSTITUTRICE.

Très volontiers.

L'ELEVE.

J'aime que vous me lisiez des extraits. Dites-

moi quels sont les passages qui vous ont le plus frappés.

L'INSTITUTRICE.

Le discours de réception, celui sur la nature des animaux, l'histoire naturelle du cheval, celle du chien, les . . . . Mais pourquoi ces questions?

L'ELEVE.

Pour savoir d'avance ce que je dois admirer.

L'INSTITUTRICE.

J'espère qu'alors vous serez en état de décider, par vous-même, sans vous en rapporter au jugement des autres. Je serais très fâchée que mon gout vous préjudiciât en la moindre chose.

L'ELEVE.

Pourquoi ? votre gout sera toujours meilleur que le mien.

L'INSTITUTRICE.

Toujours ! c'est beaucoup dire ?

L'ELEVE.

Quoi, pourrai-je me flatter d'avoir un jour le gout aussi bon que le votre ?

L'INSTITUTRICE.

Meilleur, peut-être.

L'ELEVE.

Ma chère amie, prenez garde, vous qui vous piquez de dire la vérité aux jeunes personnes, il faut que je devienne bien vaine, ou que je doute un peu de votre véracité.

L'INSTITUTRICE.

Ni l'un ni l'autre. Abandonnée à moi-même, & négligée dès l'enfance, je n'ai de goût que celui que je me suis procurée à force d'application ; au lieu que vous qui aurez reçu l'éducation la plus soignée, pour peu que vous ayez de goût naturel, lorsque vous aurez mon âge, il faudra nécessairement qu'il surpasse le mien de beaucoup.

L'ELEVE.

Où, je ferai riche des dépouilles des autres ; j'aimerais cependant mieux vous ressembler, car il y a du mérite à s'être donné de l'instruction, en dépit des obstacles.

L'INSTITUTRICE.

C'est un mérite, qu'on paie bien cher, & qui nuit même beaucoup aux progrès qu'on pourrait faire dans les sciences.

L'ELEVE.

Oui, je comprends cela, un maître nous applanit les difficultés, & nous rend la route aisée & agréable. Vous ne me contez pas, ma chere amie, des histoires aussi souvent que je le désirerais.

L'INSTITUTRICE.

C'est votre faute, mais donnez-moi mon ouvrage.

L'ELEVE.

J'en vais chercher d'autre, car j'aime à travailler auprès de vous. Je suis aujourd'hui d'une humeur de parler intarissable.

L'INSTITUTRICE.

Une humeur de parler intarissable! voilà une étrange expression.

L'ELEVE.

Qu'a-t-elle de si étrange?

L'INSTITUTRICE.

On dit bien une source intarissable, des pleurs intarissables, mais une humeur de parler intarissable! j'avoue que je ne trouve pas cela très bon Français.



L'ELEVE.

J'en suis fachée, car cette expression rend parfaitement mon idée.

L'INSTITUTRICE.

Expliquez-la nous donc cette idée.

L'ELEVE.

C'est, ma chere amie, que quand je suis en train de parler cela coule de source, & que je voudrais ne jamais cesser, d'où je puis dire que je suis dans une humeur de parler intarissable ?

L'INSTITUTRICE.

Fort bien, je vous entends à merveille, & si Messieurs de l'Académie veulent nous le permettre, nous enrichirons la langue de cette nouvelle expression.

L'ELEVE.

Qu'avons-nous besoin de leur permission ?

L'INSTITUTRICE.

Ce sont eux qui donnent la loi, & une expression qu'ils auraient condamnée, courraient risque d'être abandonnée au mépris public.

L'ELEVE.

Ce sont des ennemis dangereux à ce que je vois, & qu'il faut ménager. Mais, ma chere amie, pour en revenir à ce que nous disions, pourquoi est-ce ma faute, si vous ne me contez pas plus souvent des histoires?

L'INSTITUTRICE.

Parce que vous employez le peu de tems qui nous reste après nos leçons, à me faire des questions auxquelles il faut que je réponde, & qui prennent tout mon loisir.

L'ELEVE.

J'aime un peu à parler, moi, c'est mon faible.

L'INSTITUTRICE.

Il y paraît.

L'ELEVE.

Je ne prétends pas le nier. Il n'y a rien qui me mortifie autant, que lorsque vous refusez de faire la conversation avec moi.

L'INSTITUTRICE.

C'est malgré moi que cela arrive.

L'ELEVE.

Pourquoi donc cela arrive-t-il ?

## L'INSTITUTRICE.

Parceque malheureusement nous ne sommes pas encore arrivées au tems où nous devons vivre paisiblement ensemble.

## L'ELEVE.

C'est à dire, au tems où je vous obéirai de bonne grace, & où j'aurai meilleure opinion de vous que de moi-même. Ce tems approche, déjà je suis moins vaine que je n'étais, & j'ai plus de confiance en vous qu'en personne. Pour obéir, cela n'est pas si aisé, car si vous ordonnez le contraire de ce que je désire, vous sentez qu'il faut que je résiste, ou qu'au moins je ne le fasse qu'à mon corps défendant.

L'INSTITUTRICE. (*Riant.*)

Moi, je ne sens point cela. Je sens, au contraire, qu'il faut la montrer de la déférence, & de la soumission pour ceux qui nous gouvernent, & qu'un enfant, qui est un être sans expérience, doit une obéissance aveugle à celle qui veille à la conservation de sa santé, affermit ses principes, la chérit, & la porte dans son sein.

L'ELEVE.

Voilà comme vous faites, vous vous trahissez toujours ; vous me chérissez, vous me portez dans votre sein ! Je savais ce la, mais j'aime à vous prendre par surprise ; ces aveux qui vous échappent de tems en tems vous rendent adorable.

L'INSTITUTRICE.

Pourrais-je vous continuer mes soins si je ne vous aimais pas ? Souvenez-vous de cette chanson que je chante si souvent & avec tant de plaisir ? elle contient, selon moi, des vérités bien frappantes.

L'ELEVE.

Chantez-la moi, je vous en conjure, j'aime à vous entendre chanter.

L'INSTITUTRICE.

Il y a peu des personnes d'un gout si extraordinaire.

L'ELEVE.

Vous ne savez pas la musique, mais qu'est-ce que cela fait ? Vous avez un son de voix qui me plaît, & soit en parlant, soit en chantant, je ne me lasse jamais de l'entendre.



L'INSTITUTRICE.

Voilà le compliment le plus flatteur, & dont je ne puis mieux vous remercier, qu'en vous satisfaisant. (*Elle chante.*)

On ne peut élever l'enfance,  
Pour peu qu'il en coûte à l'aimer ;  
Jeune cœur qu'on se plaît à former,  
Nous attache plus qu'on ne pense.

Avec douceur,  
Mais sans faiblesse,  
Contre l'humeur  
Lutter sans cesse,  
C'est un tourment, un vrai tourment,  
Si la tendresse.  
A la maîtresse,  
N'offre un attrait . . . ne sert d'aimant,  
On ne peut, &c.

Quand la raison  
Vient avec l'âge,  
Que la leçon  
Plait d'avantage ;

Le succès suit, le maître dit :

Prenons courage . . .

C'est mon ouvrage

Qu'on applaudit.

On ne peut &c.

L'ELEVE.

Elle est jolie cette chanson, vous l'aimez, ma chère amie ?

L'INSTITUTRICE.

Beaucoup, & plus encore depuis que j'ai embrassé l'état de l'Institutrice.

L'ELEVE.

Etes-vous, ma chère amie, en humeur de vous familiariser avec moi ?

L'INSTITUTRICE.

Si vous voulez dire de raisonner, vous ne pourriez choisir un moment plus favorable.

L'ELEVE.

En ce cas, dites-moi en confidence si vous n'êtes pas un peu trop sévère ?

L'INSTITUTRICE.

Encore cette question ! Mais voici le moment de l'approfondir. Considérez ce que vous étiez

& ce que vous êtes, & jugez vous-même si j'ai usé envers vous d'une sévérité déplacée.

L'ELEVE.

Gardons-nous de retourner sur nos pas ; je suis changée cela me suffit, je ne me plains plus de la sévérité que vous avez exercée ; mais bien de celle que vous exercez encore.

L'INSTITUTRICE.

Vous en plaignez-vous tout de bon ?

L'ELEVE.

Non, ma chere amie, je plaifante ; mais pourtant je suis bien aimable à présent, vous me le dites souvent, & cependant vous avez encore quelquefois un air bien grave.

L'INSTITUTRICE.

C'est parce vous n'êtes pas encore assez accoutumée au bien, & que si je me relâchais, je craindrais que vous ne retombassiez dans vos premiers défauts.

L'ELEVE.

Eh bien, voilà une raison qui me satisfait.

## L'INSTITUTRICE.

Je suis en humeur de vous parler avec confiance, ainsi je vous avouerai que rien ne m'est plus pénible que cette sévérité dont vous vous plaignez, & que je soupire après l'instant heureux qui me fera voir en vous ma compagne & mon amie.

## L'ELEVE.

Alors, ma belle amie, nos jours seront charmans, délicieux, des jours filés d'or & de soie.

## L'INSTITUTRICE.

Je n'en doute pas, & j'aurai la satisfaction de vous voir envisager avec un effroi égal au mien le moment fatal qui doit nous séparer.

## L'ELEVE.

Nous séparer! cela fait frémir. Et pourquoi nous séparerions-nous? Dans ce moment même, si vous vous en alliez, je vous regretterais, mais beaucoup. Tenez, ces quinze jours que vous avez passés à la campagne m'ont semblé d'une longueur infinie; je ne savais que faire de moi-même, j'étais comme un corps sans âme, & j'aurais mieux aimé que vous fussiez ici, dussiez-vous



me contrarier, car vous savez bien que vous me contrariez souvent.

L'INSTITUTRICE.

Je l'avoue, mais la meilleure de vos qualités, & celle qui me donne les plus grandes espérances, c'est qu'il me semble que plus les gens vous contrarient, c'est à dire, plus ils combattent vos humeurs, & plus vous les aimez, & si l'on vous eut donné une institutrice qui se fut fait un devoir de satisfaire vos goûts, & de vous passer vos caprices, elle vous aurait rendu détestable, & n'aurait pas réussi à se faire aimer de vous.

L'ELEVE.

Je crois en vérité que vous avez raison.

L'INSTITUTRICE.

Je suis bien aise que vous en tombiez d'accord ; cela doit justifier ma conduite à vos yeux, & vous êtes la seule avec qui j'ai besoin de justification.

L'ELEVE.

Oh ! je ne le fais que trop ; quand vous êtes fâchée contre moi, je n'ose me réfugier auprès de personne ; tout le monde trouve que vous avez raison, & souvent on vous donne des conseils qui

ne me font rien moins que favorables. Voilà encore une des choses que je n'aime pas : quand tout est contre moi cela me désole, il me semble que mon pere, ou ma mere, devrait me consoler.

L'INSTITUTRICE.

Pour que nous réussissions à vous former, il faut que nous soyons parfaitement unis. Si l'un de nous prend à tâche de vous excuser lorsque l'autre vous réprimande, nous détruirons notre ouvrage, & nous vous donnerons une mauvaise opinion de nous, que vous n'auriez pas eu sans cela.

L'ELEVE.

Pourquoi cela ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque vous accuserez d'injustice celui qui vous réprimande, ou de faiblesse celui qui a pris vos intérêts. Ce défaut est celui de bien des parens. Ils mettent auprès de leurs enfans des personnes qu'ils rendent responsables des événemens, & ils les contrarient sans cesse, s'opposent continuellement à leurs desseins, les blâment en présence des enfans, dont ils écoutent les plaintes, & rendent par là leur autorité méprisable.

L'ELEVE.

Oh ! mon pere & ma mere ne sont pas comme cela.

L'INSTITUTRICE.

Non ; plus raisonnables & plus sensés, ils se font un devoir de s'unir à moi, comme je m'en fais un de m'unir à eux ; nous ne faisons, pour ainsi dire, qu'une ame, nous n'agissons que par les mêmes principes. Si quelquefois il arrive que nous différons d'opinion, nous nous en expliquons ensemble, mais nous nous gardons bien de vous prendre pour témoin de nos argumens.

L'ELEVE.

Vous avez tort, j'aimerais y être présente.

L'INSTITUTRICE.

Je n'en doute nullement, & vous vous érigeriez en juge de nos différens.

L'ELEVE.

Oui, mais en juge impartial.

L'INSTITUTRICE.

Voilà ce que nous voulons éviter. Celui à qui vous donneriez tort perdrait infailliblement de son pouvoir sur vous, & il est nécessaire que

nous en ayons tous également. Je vous gâte en m'expliquant ainsi avec vous.

L'ELEVE.

Point du tout, cela me fait du bien, & éclaircit les doutes que j'avais auparavant.

L'INSTITUTRICE.

Quels sont ces doutes?

L'ELEVE.

Par exemple, j'e ne pouvais concevoir pourquoi mon pere, ma mere & vous, étiez toujours du même avis. Je les accusais de trop de déférence, & vous de chercher à vous insinuer dans leurs bonnes graces par la flatterie.

L'INSTITUTRICE.

Vraiment! vous aviez de moi une haute opinion.

L'ELEVE.

Vous sentez bien, ma chere amie, que je ne pensais pas toujours cela, mais quelque fois, selon l'exigence des cas.

L'INSTITUTRICE.

Il en fallait de bien graves pour penser si mal de personnes qui doivent vous être si cheres.



L'ELEVE.

Aussi l'étaient-ils, bien graves. Quand mon pere & ma mere s'opposaient à mes désirs, & que vous l'approuviez, ou que vous me repreniez, & qu'ils trouvaient que vous aviez raison ; tout cela m'impatientait, & me rendait injuste.

L'INSTITUTRICE.

Je suis charmée, du moins, que vous reconnaissiez votre injustice ; à présent, que vos doutes sont éclaircis, vous perdrez, j'espère, ces idées désavantageuses.

L'ELEVE.

Affurément ; j'en reconnais déjà la fausseté, mais je ne réponds pas, lorsque j'aurai de l'humeur de n'en pas former d'autres aussi absurdes.

L'INSTITUTRICE.

Je vous prie de me les confier lorsque vous ferez de sang-froid, je les détruirai si je puis,

L'INSTITUTRICE.

Vous êtes bien bonne, ma chere amie ; vous n'êtes pas toujours si aimable, vous me faites taire quelquefois, & un peu durement.

## L'INSTITUTRICE.

C'est qu'alors vous abusez de mon indulgence, & quand je me mets à faire la conversation avec vous par pure amitié, vous en profitez pour donner carrière à votre humeur, & vous me dites des choses si dures, si déplacées, que de vous imposer silence me paraît encore une punition bien douce.

## L'ELEVE.

Vous avouerez que cela n'arrive plus aussi souvent. Il est vrai, qu'autrefois quand j'étais en colère, je m'émancipais un peu.

## L'INSTITUTRICE.

J'oublie volontiers ce que fait dire la colère ; cet état de folie excite ma pitié, & jamais mon indignation, mais, puisque vous m'y forcez, permettez que je vous rappelle ce qui se passa il y a quelques jours. Vous me dites, comme à l'ordinaire, faisons la conversation. J'y consents. Vous vous mites à me reprocher mon injustice, ma dureté, mon égoïsme, à me dire que je me plaçais à vous priver de tout ce qui pouvait vous

faire plaisir, enfin à me faire mille autres complimens plus agréables les uns que les autres.

L'ELEVE. (*se cachant le visage.*)

N'en dites pas d'avantage, ma chere amie, je ne m'en fouviens que trop.

L'INSTITUTRICE.

Vous y étiez forcée peut-être ; voilà un de ces cas bien graves, dont nous parlions tout à l'heure.

L'ELEVE.

Non ; j'aurais pu ne pas dire cela, mais j'étais en colère intérieurement, & cela produit le même effet que si je l'étais extérieurement.

L'INSTITUTRICE.

Et quelle était, je vous prie, le sujet de cette colère intérieure ?

L'ELEVE.

Vous m'aviez empêché d'aller à cheval la veille, cela me tenait au cœur.

L'INSTITUTRICE.

Voilà qui est noble. Garder le souvenir d'une offense, si c'en est une, ne pas la perdre de vue d'un instant, & saisir le moment où l'offenseur est

dans une innocente sécurité pour faire éclater son ressentiment ! Ces traits ne caractérisent pas les grands personnages dont l'histoire nous entretient tous les jours.

L'ELEVE.

Pouvez-vous, ma chere amie, me comparer, sans rire, à des Rois & à des Généraux d'armée ?

L'INSTITUTRICE.

Je vous compare à tout ce que le monde nous offre de plus grand, parce que je désire que vous ayez des idées nobles. Je vous donnerai des anges pour modèles, si je savais au juste en quoi consiste leur perfection.

L'ELEVE.

Mais je ne serais jamais Reine, & je n'irai jamais à la guerre, ainsi surquoi tombe votre comparaison ?

L'INSTITUTRICE.

Sur le caractère privé. Tout homme ne peut commander une armée, mais tout homme peut avoir des vertus. Vous pourriez aimer la justice comme Aristide, avoir la flatterie en horreur comme Callicratidas, être généreux comme Thémistocle.



L'ELEVE.

Thémistocle était-il généreux? L'histoire nous dit, qu'il avait une soif insatiable des richesses qui le rendait peu délicat sur les moyens d'en acquérir.

L'INSTITUTRICE.

Je veux parler de cette véritable générosité de l'ame, qui consiste à pardonner les offenses. Or nous en voyons un exemple bien frappant dans Thémistocle, qui aima mieux mourir, que de porter les armes contre son ingrate patrie.

L'ELEVE.

J'avoue que cela est beau, & je sens que j'en aurais été incapable. Mais, ma chere amie, ces grands hommes tant vantés n'étaient pas sans défauts. Ils étaient pour la plupart cruels, sanguinaires, envieux, vindicatifs, vous ne voudriez pas que je leur ressemblassé en cela.

L'INSTITUTRICE.

Vous seriez alors bien au-dessous d'eux.

L'ELEVE.

Pourquoi ?

## L'INSTITUTRICE.

Parce qu'ils vivaient dans un tems d'ignorance & de ténèbres, & nous vivons dans un siècle éclairé. Leur religion même les portait au crime. Mais comme ils avoient des vertus, & qu'ils en portaient fort loin la pratique, on peut croire qu'ils auraient été exempts de vices s'ils eussent vécu dans un siècle moins barbare, & qu'ils eussent eu des Dieux moins intolérans.

## L'ÉLÈVE.

Comment des Dieux moins intolérans ?

## L'INSTITUTRICE.

Oui ; leurs Dieux mêmes leur donnaient l'exemple de la vengeance, & de toutes les passions qui déshonorent les hommes. On nous représente Jupiter, ce père des Dieux & des hommes, employant les moyens les plus bas & les plus grossiers pour faire réussir ses affreux desseins sur les faibles mortelles, & Junon poursuivant avec acharnement les malheureuses victimes de sa vengeance. On voit Latone, fuyant la colère de Junon, changer en grenouilles des payfans qui voulaient la chasser du marais où elle s'était réfugiée . . . .

## L'ELEVE.

Ce dernier trait me frappe, car enfin, qui plus que Latone devait sentir le prix de la clémence ? Mais, ma chere amie, parmi tous ces Dieux il devait y en avoir quelques uns de bons ?

## L'INSTITUTRICE.

Aucun qui répondit à l'idée que nous devons avoir d'un être supérieur. La sage Minerve même, la plus parfaite des Déeses, nous est représentée sacrifiant Arachné à une basse jalousie, & la métamorphosant en araignée pour avoir osé lui disputer le glorieux honneur de faire de la toile, & parceque celle d'Arachné était la mieux faite. On ne finirait, pas si on voulait détailler les exemples affreux que les Payens recevaient de leurs Divinités ; & il n'est pas étonnant qu'ils regardassent comme vertus des vices abominables, qui semblaient leur être ordonnés.

## L'ELEVE.

Tout ce que vous venez de dire me confirme dans l'idée que j'avais déjà, que nous ne sommes pas aussi pervers que l'étaient les Anciens, car enfin ces Divinités étant leur ouvrage, s'ils euf-

sent été moins méchans, ils se fussent formés de meilleurs modèles.

L'INSTITUTRICE.

La Fable est nous dit-on, une vérité obscurcie de mensonges, donc les Anciens avaient quelque idée de la divinité ; il est vrai qu'ils étaient si barbares, qu'ils avaient falsifié cette idée, & qu'avec le pouvoir de faire le bien & le mal, ils y avaient aussi annexé la volonté. Quelque ignorant que l'on soit, on ne peut se persuader sans sacrilège que Dieu exige des crimes, & comme il s'en mettait souvent sous le masque de la religion, & par des hommes qui se faisaient passer pour des Divinités, le vulgaire aveugle honorait ces mêmes crimes sous le nom de vertus.

L'ELEVE.

Mais il fallait être né bien méchant pour penser ainsi. Quelle vraisemblance, par exemple, que ce sage Mercure, qui a instruit & éclairé l'Egypte, ait été révééré comme le Dieu des voleurs, & qu'il se soit amusé lui-même à voler une des vaches que gardait Apollon ? Il y a bien de l'inconséquence à cette fable, car bien que les



Anciens eussent établis un Dieu pour veiller sur les voleurs, ils n'en punissaient pas moins le vol, & je ne trouve dans l'histoire que le seul Lycurge qui l'autorifât.

L'INSTITUTRICE.

Je ferais plutôt tentée de croire qu'un de ces hommes puissans ayant été coupable d'un crime de cette nature, les Anciens, soit crainte soit respect, en avaient fait l'objet de leur culte. Mais au reste, ma chere enfant, vous devez comprendre, que ces Dieux de race humaine étant barbares comme le reste des Payens, ne pouvaient les tirer de leur ignorance, ni leur enseigner la pratique des véritables vertus, puisqu'eux-mêmes ne les connaissaient pas.

L'ELEVE.

D'ailleurs, ma chere amie, ils auraient craint de le faire ; les hommes une fois éclairés eussent aisément reconnu la fausseté de leur culte, & peut-être puni rigoureusement ceux qui les avaient si indignement trompés.

L'INSTITUTRICE.

Voilà une remarque aussi sensée que judicieuse.

L'ELEVE.

Dites-moi, ma chere amie, si vous ne pensez pas, que nous naissons tous avec un penchant au mal ?

L'INSTITUTRICE.

Le ciel m'en préserve.

L'ELEVE.

Pourquoi ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque cette idée me parait impie.

L'ELEVE.

Impie, ma chere amie !

L'INSTITUTRICE.

Très impie. Est-il possible, que cet Etre suprême, si grand, si parfait, qui a créé toutes les merveilles qui frappent nos sens, & qui par ce soleil qui nous éclaire, par ces astres qui tournent sans cesse au-dessus de nos têtes, par cette nature qui renaît chaque année si riante & si belle, qui enfin, par tant d'autres ouvrages aussi grands, aussi majestueux, nous force à reconnaître sa puissance, est-il possible, dis-je, que cet Etre si parfait se soit plu à créer l'homme méchant, lui dont il n'a

pas dédaigné de former l'ame à son image ! Si notre ame est l'image de Dieu, comment peut-elle être imparfaite ? Pour supposer que nous apportons en venant au monde un penchant au mal, il faut croire que l'éducation nous corrige ?

L'ÉLEVE.

Voilà, ma chere amie, ce que je pensais.

L'INSTITUTRICE.

Et ne trouviez vous pas que vous offensiez cet Etre infini qui vous a créé en le croyant incapable de perfectionner son ouvrage ? Mais en supposant que vous soyez née si imparfaite, pourriez vous corriger la nature sans le secours de celui qui la fit ?

L'ÉLEVE.

Non, sans doute.

L'INSTITUTRICE.

Cependant vous avez la vanité de dire, nous naissons avec de mauvaises dispositions, & nous sommes conséquemment supérieurs à celui qui nous a créé, puisque nous perfectionnons un ouvrage qu'il n'avoit qu'ébauché.

L'ELEVE.

Moi, ma chere amie ! Je n'ai pas dit cela ; il est vrai que j'ai parlé en étourdie, & d'après ce que j'ai entendu dire à des gens qui ne réfléchifais pas plus que moi.

L'INSTITUTRICE.

Aussi est-ce plus à ces gens là que je m'adresse qu'à vous personnellement.

L'ELEVE.

Vous m'avez effrayé.

L'INSTITUTRICE.

Ce n'était pas mon dessein, mais votre proposition m'a révolté, & je n'ai pu m'empêcher, d'y répondre avec chaleur. Pardonnez-moi ma vivacité.

L'ELEVE.

Je vous la pardonne de tout mon cœur. Eh bien, ma chere amie, que penserons-nous ?

L'INSTITUTRICE.

Que Dieu nous a donné la faculté de raisonner, & la connaissance du bien & du mal pour nous apprendre à aimer l'un & à fuir l'autre.



L'ELEVE.

Mais si nous nous égarons, & que nous prenions le mal pour le bien.

L'INSTITUTRICE.

Nous faisons mauvais usage de notre raison, & nous en sommes responsables.

L'ELEVE.

Ah, par exemple, cela est dur.

L'INSTITUTRICE.

Oui, cela blesse l'amour propre. De là viennent ces mots si souvent répétés, & si vuides de sens, " Je suis né ainsi. "

L'ELEVE.

Donc si je continuais à être méchante, ce ferait ma faute ?

L'INSTITUTRICE.

N'en doutez pas.

L'ELEVE.

Croyez-vous que tout le monde le penserait ?

L'INSTITUTRICE.

Vous craignez furieusement le monde. Tous les gens sensés le penseraient.

L'ELEVE.

Raison de plus pour devenir bonne, car ce n'est pas aux fots, que je désire de plaire. Mais, ma chere amie, puisque je suis douée de raison, & que je puis discerner ce qui est bien de ce qui est mal, & que j'ai apportée cette même raison en venant au monde, pourquoi vous a-t-on mis auprès de moi, & pourquoi avant que je vous connusse ne me laissait-on pas en faire usage?

L'INSTITUTRICE.

J'attendais de vous une question moins dépourvue de bon sens, il faut l'avouer.

L'ELEVE.

Comment, moins dépourvue de bon sens! Je la croyais lumineuse, & un effort surnaturel de l'esprit humain.

L'INSTITUTRICE.

Permettez-moi de vous interroger à mon tour. Pourquoi ne vous fit-on pas marcher, & ne vous laissa-t-on pas pourvoir vous-même à vos besoins lorsque vous vintes au monde?

L'ELEVE.

Votre question, ma chere amie, est au moins aussi ridicule que la mienne.

L'INSTITUTRICE.

Elle le parait, mais répondez y toujours.

L'ELEVE.

Cela n'est pas difficile. Je ne le pouvais pas.

L'INSTITUTRICE.

Et pourquoi ? N'aviez-vous pas des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des jambes pour marcher ?

L'ELEVE.

Oui, des petites jambes toutes faibles, sur lesquelles je ne pouvais me soutenir.

L'INSTITUTRICE.

Qu'a-t-on fait en vous voyant si faible ?

L'ELEVE.

On m'a donné ce dont j'avais besoin, & que je ne pouvais pas demander, on m'a appris à parler, à marcher, enfin on a fait pour moi ce qu'on fait pour les autres enfans, que peut avoir cela de commun avec ma question ?

L'INSTITUTRICE.

Je vais vous le dire, puisque vous ne le devinez pas. Quand vous vintes au monde, votre raison était aussi faible que vos jambes, elle subsistait, mais elle était impuissante, il a donc fallu l'aider à se développer pour lui donner la force nécessaire.

L'ELEVE.

Et si l'on m'avait négligé, n'aurais-je jamais eu de raison ?

L'INSTITUTRICE.

Comme vous ne manquez pas d'esprit, votre raison se fut fortifié par les observations que vous auriez faites, mais elle n'aurait pas eu sur vous le même pouvoir, & étant obligée de la former vous-même, l'ouvrage eut été long, pénible, & imparfait ; d'ailleurs c'est le devoir des parens, & de ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse.

L'ELEVE.

Et si la jeunesse n'a pas de raison, il faut s'en prendre aux parens & aux instituteurs ?



## L'INSTITUTRICE.

Pas toujours, car il y a des enfans qui méprisant les conseils & les avis, n'aspirent qu'à se débarrasser de ceux qui les donnent, & ne les regardent que comme des fâcheux & des censeurs impitoyables.

## L'ELEVE.

Ces enfans là sont donc nés méchans, & dans ce cas voilà votre principe détruit.

## L'INSTITUTRICE.

Non, ils ne doivent leur méchanceté qu'au circonstances. La flatterie, par exemple, est un des plus grands écueils de la jeunesse ; elle en boit à longs traits le poison qui leur est versé par des gens désœuvrés, & qui ne s'intéressent nullement à elle, ou par des personnes intéressées, qui désirent faire leur cour aux parens en louant leurs enfans devant eux, & voilà encore ce qui rend plus pénible l'emploi d'Institutrice.

## L'ELEVE.

Comment cela ?

L'INSTITUTRICE.

Parce que l'Institutrice est presque la seule qui montre la vérité dans tout son jour. L'enfant qui compare ses remontrances & ses sermons avec les propos séduisans qu'on lui tient dans le monde, oublie que l'intérêt le plus tendre dicte les premiers. Rappelez-vous Mademoiselle d'Estainville ?

L'ELEVE.

Vous me parlez d'un être imaginaire, d'une histoire faite à plaisir.

L'INSTITUTRICE.

Mais qui n'a rien d'invraisemblable que le changement subit de l'héroïne. Enfin, je ne puis me départir de mon principe ; l'homme n'est pas né méchant, il est né faible : conduire sa jeunesse est un devoir indispensable, il faut le remplir, dut-on n'obliger qu'un ingrat.

L'ELEVE.

C'est peut-être pour cela, ma chere amie, que Dieu créa Adam & Eve sans les faire passer par toutes les vicissitudes de l'enfance, & leur donna

les connaissances de l'âge mur ; afin qu'ils instruisissent leurs enfans.

L'INSTITUTRICE.

Il ne nous convient pas, ma chere enfant, de juger des desseins de Dieu. Comme il est juste & bon, nous devons croire que ses intentions sont aussi grandes que ses ouvrages, admirer & nous taire. Je ne fais comment je me suis laissée entraîner à cette conversation.

L'ELEVE.

Ma chere amie, il n'y a point de mal.

L'INSTITUTRICE.

Il ne me convenait pas de laisser tomber l'entretien sur ces matières.

L'ELEVE.

Pourquoi ?

L'INSTITUTRICE.

Parceque je crains ne pouvoir vous donner des idées convenables à la grandeur du sujet, & que d'ailleurs je passe mes pouvoirs.

L'ELEVE.

Moi, j'ai été fort contente de tout ce que vous avez dit.

L'INSTITUTRICE.

J'en suis fort aise, mais cela ne me justifie pas.

L'ELEVE.

En quoi avez-vous passé vos pouvoirs ?

L'INSTITUTRICE.

En ce que je ne me suis chargée que de vous instruire dans les sciences & dans la littérature, de vous former le cœur & de vous donner des vertus sociales ; le reste est du ressort de vos parens. Je vois à l'extrémité du parc votre maître de musique, il vient à propos mettre fin à une conversation qui a déjà duré bien longtems, & dans laquelle nous aurions peut-être fini par nous égarer. Allez, ma chere amie, préparer vos livres afin de ne pas le faire attendre.

L'ELEVE.

Jamais sa présence ne m'a été plus désagréable.

L'INSTITUTRICE.

Et moi, il ne pouvait rien m'arriver de plus



heureux. Je vous prévienne que je ne traiterai de longtems cette matière avec vous, & peut-être jamais à moins que je n'en reçoive la permission de vos parens.

L'ELEVE.

Oh ! mon pere & ma mere vous la donnerons sans doute, & dans ce cas je puis m'attendre à de charmantes conversations sur ce sujet. Cela me fait plaisir, car il est beau, & j'aime à m'en entretenir. Il me reste à savoir combien d'années j'ai encore à attendre.

L'INSTITUTRICE.

Voilà positivement ce que je ne puis vous dire, car quoique vous soyez devenue très aimable, je ne puis absolument prévoir les progrès que fera encore votre raison.

L'ELEVE.

Vous soyez devenue très aimable ! Encore un aveu ! Oh, il faut que je vous étouffe de caresses.

L'INSTITUTRICE.

Modérez-vos transports, je n'aime pas les caresses trop vives, & encore moins celles qui étouffent. On frappe, vos livres sont-ils prêts?

L'ELEVE.

Oui, ma chere amie. Bon jour, Monsieur Richard, préparez-vous à être bien content de moi, car je vous avertis que je vais jouer comme un ange.

F I N.

